

Aventures merveilleuses de Huon de Bordeaux

Gaston Paris

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Prologue

PROLOGUE

Seigneurs, écoutez : que le Dieu de gloire qui nous a faits à son image vous bénisse ! C'est une bonne chanson, qui parle de nobles hommes, du vaillant roi Charlemagne et de Huon qui tant fut preux, et d'Auberon, le petit roi sauvage qui passa toute sa vie dans les forêts. Cet Auberon, qui avait tant de puissance, sachez qu'il était fils de Jules César, celui qui a fait faire à Constantinople ces grandes murailles qu'on voit encore, qui vont jusqu'à la mer et qui durent sept lieues. Jules César avait pour femme une dame très belle et très savante, qui s'appelait Morgue, et qui était fée. C'est elle qui fut la mère d'Auberon le forestier ; ils n'eurent pas d'autres enfants en toute leur vie. Vous allez entendre une noble chanson : cessez le bruit et faites le silence.

I

C'était à la fête de la Pentecôte : Charles au fier visage tenait sa cour à Paris ; autour de lui, avec les Français, il y avait des Picards et des Brabançons, des Flamands et des Hennuyers, des Bourguignons, des Lorrains, des Angevins, des Bretons, des Bavarois, des Allemands et plus de trois mille Anglais. Du Cambraisis et de l'Artois il y avait bien des bacheliers légers, qui auraient volontiers frappé sur les païens. Le roi a fait dresser sa grande table, il s'assied au manger, les onze pairs autour de lui ; la place

du douzième était vide. C'était celle de Huon, l'enfant de Bordeaux, dont je veux vous parler. Plus de cent bouteillers servent à table, plus de cent dépensiers distribuent les denrées ; on ne peut compter les riches mets qu'on sert, on ne peut mesurer l'hypocras et le vin vieux qu'on verse.

Quand on eut assez bu et mangé, les écuyers ôtent les nappes ; le roi interpelle ses barons et ses chevaliers :

— Seigneurs, dit Charles, faites silence et écoutez moi. Il y a soixante ans que j'ai été fait chevalier : je suis vieux et cassé, mes cheveux ont changé de couleur, le corps me tremble sous ma fourrure d'hermine. Je vous le demande au nom de Dieu, faites un roi qui gouverne avec moi et m'aide à garder le fief de France.

— Sire, dit le vieux Naimes de Bavière, au nom du ciel, ne tenez pas un pareil langage ! Que vous soyez à Reims ou à Saint-Omer, ou au bourg d'Orléans, ou à Paris dans votre palais seigneurial, prenez toutes vos aises et faites-vous servir : nous aiderons à gouverner votre terre, nous défendrons le fief de France ; quand vous resteriez quarante ans couché, vous seriez partout craint et redouté. Ne vous inquiétez pas ; gardez votre royaume.

— Naimes, dit Charles, vous perdez vos paroles : cette couronne d'or est trop lourde pour ma tête. Nobles chevaliers, je vous en requiers, faites un roi.

— Sire, dit Naimes, j'en ai grand deuil ; mais puisque c'est votre plaisir, aidez-nous de vos conseils à choisir le roi qui maintiendra le fief.

— Barons, dit Charles, qui éliriez-vous, si vous laissiez de côté le fils que m'a donné ma femme, l'enfant Charlot ? Il m'est né

quand j'étais bien vieux déjà, et je l'aime tendrement, bien que je connaisse ses défauts

Àce moment voilà Charlot qui entre dans la grande salle du palais, tenant un épervier sur son poing. Il était jeune et de grande beauté.

— Barons, dit Charlemagne, voici certes un beau chevalier ; c'est grand'pitié qu'il ne me serve pas mieux et qu'il ne m'aide pas à gouverner ma terre. Mais il s'amendera, je l'espère, et je vous demande, au nom de Dieu, de le faire roi, car, vous le savez, c'est lui qui est l'hoir de France.

Comme il disait ces paroles, un mauvais traître se leva du milieu des barons. C'était Amauri de la Tour de Rivier. Il s'avança près du roi, l'air courroucé. Du discours qu'il commença là, il vint grand mal à la douce France.

— Sire, dit Amauri, vous faites un grand péché : vous donnez à votre fils à gouverner une terre où vous n'êtes ni aimé ni craint. Je sais une ville, qui n'est pas bien loin d'ici, où celui qui voudrait se réclamer de vous, on lui ferait trancher tous les membres.

— Eh ! Dieu ! quelle est cette ville ? dit Charles au fier visage.

— C'est Bordeaux, dit Amauri. Le duc Seguin est mort il y a bien sept ans ; il a laissé deux mauvais héritiers, Huon et Gérard, deux insolents garçons, qui ne vous reconnaissent ni ne vous servent. Empereur, prenez un parti : donnez-moi de vos chevaliers ; j'irai à Bordeaux avec des gens de mon lignage, je prendrai ces deux rebelles et je vous les amènerai à Paris, où vous pourrez les faire pendre.

— Je l'accorde volontiers, dit le roi.

— Sire, dit Naimes, vous avez grand tort : vous écoutez trop facilement les mauvaises paroles. Ce sont deux enfants, sachez-le ; leur terre leur donne beaucoup d'occupation : s'ils ont oublié leur devoir, c'est par étourderie. Le duc Seguin leur père (Dieu ait pitié de son âme !), vous aimait sincèrement et vous a rendu de grands services.

— Il avait raison, dit Charles, s'il me servait volontiers. Il en tirait un beau revenu. Trois jours dans l'année, il avait droit d'emporter le relief de ma table, le jour de Pâques, à la Pentecôte et à Noël, et ce qu'il emportait, ce n'était pas peu de chose : c'étaient les grandes écuelles et les hanaps d'or et d'argent et les belles nappes et les couteaux d'acier. Il pouvait bien se vanter que le relief de ces trois jours lui valait trois mille livres. C'était le fief qu'il avait, et voici ce qu'il rendait en échange. Quand je voulais chevaucher contre mes ennemis et que je le mandais par mes lettres scellées, il venait à mon aide avec dix mille chevaliers qu'il entretenait. Je n'y mettais pas du mien un denier vaillant, si ce n'est que, le soir, je fournissais l'avoine aux chevaux.

— Eh bien ! sire, dit Naimes, en souvenir du père, ne soyez pas injuste pour les fils. Mandez-les à votre cour, et s'ils viennent, recevez-les bien.

— Certes, dit Charles, très volontiers. Je leur enverrai deux nobles messagers.

— Sire, grand merci, dit Naimes. Huon et Gérard, sachez-le, sont mes neveux.

— Naimes, dit Charles, je les en aime davantage.

Quand Amauri entendit ces discours, sachez qu'il en eut grand dépit.

— Engerran et Gautier, dit Charles, ne perdez pas un instant : prenez de l'or et de l'argent et autant de gens qu'il vous en faudra, sellez vos chevaux et allez-vous-en droit à Bordeaux. Dites à la duchesse qu'elle m'envoie ses deux enfants, Huon et Gérard, et qu'elle sache que s'ils viennent tout de suite, je les recevrai bien ; s'ils ne viennent pas, je leur enlèverai leur fief et je les châtierai sévèrement.

Les messagers s'inclinent et sortent.

Ils font seller leurs palefrois, ils montent, et jusqu'à Bordeaux ils ne s'arrêtent pas. Ils entrent dans la ville à l'heure du dîner, ils vont droit vers le palais, ils descendent de leurs chevaux et montent dans la salle. Ils trouvent la dame encore assise au manger ; à côté d'elle est son fils aîné ; Gérard, le plus jeune, fait gorge à un faucon de l'aile d'un pluvier.

Les messagers s'approchent, ils parlent sans crainte :

— Que Dieu sauve et garde la noble duchesse, et ses enfants et tous ses chevaliers, de par l'empereur Charles de France !

La dame l'entend : elle se lève, elle les serre tous deux dans ses bras.

— Soyez les bienvenus ! dit-elle. Comment se portent mon seigneur Charles au fier visage, et le duc Naimes aux cheveux blancs, et les barons de France et tous les chevaliers ?

— Très bien, dame, répondent les messagers. Le roi vous mande qu'il est fort irrité contre vos fils, qui ne daignent pas ve-

nir à sa cour et faire leur service dans son palais. Des traîtres ont excité le roi contre eux et veulent qu'on leur enlève leur fief. Charlemagne vous ordonne de les lui envoyer, et s'ils ne viennent pas, il leur en arrivera grand mal.

La dame l'entend, elle en a le cœur serré.

— Enfants, dit-elle, si Dieu n'y pourvoit, vous avez perdu votre terre.

— Dame, dit Huon, le tort est à vous qui ne nous avez pas bien instruits. Vous êtes notre mère, vous auriez dû nous mieux conseiller. Nous devions servir Charlemagne ; nous avons manqué à notre devoir.

— Ne vous découragez pas, disent les messagers ; le duc Naimes a si bien fait qu'il a adouci le cœur du roi.

— Dieu, dit la dame, je te remercie ! Le duc Naimes est un vrai prud'homme ; le duc Seguin l'aimait de cœur et il était son cousin. Ah ! Seguin, que le Dieu de gloire ait pitié de ton âme ! Seigneurs, dit-elle aux messagers, je vous prie de vous reposer cette nuit dans mon palais : je vous y ferai avoir toutes vos aises, et au matin vous pourrez vous en retourner.

— Grand merci, dame, mais nous ne pouvons nous arrêter : il nous faut aller porter votre réponse. Que dirons-nous à l'empereur ?

— Seigneurs, dit Huon, vous direz à Charles au fier visage que nous irons en France à sa cour ; nous irons de notre plein gré ; nous baiserons le cordouan de son pied. Et nous remercions Charlemagne de s'être souvenu de deux orphelins.

— Enfants, dit la dame, vous allez partir pour la cour ; vous n'irez pas comme des vilains et des vagabonds : vous emmènerez vos dix meilleurs chevaliers, et trente sommiers chargés de mes richesses. Et maintenant, faites honneur à ces deux courtois messagers : pour leurs palefrois donnez-leur de grands destriers et pour leurs capes de riches manteaux et à chacun cent livres de deniers.

Les messagers s'en retournent fort joyeux. Jusqu'à Paris ils ne s'arrêtent pas. Ils descendent devant les degrés de marbre et montent dans la grande salle du palais. Le roi les voit :

— Soyez les bienvenus, dit-il, Engerran et Gautier. Eh bien ! avez-vous été à Bordeaux ? Que dit la duchesse ? Les fils de Seguin viendront-ils à ma cour ?

— Oui, sire, et très volontiers. Ils vous font saluer par nous et nous vous disons, par le Dieu du ciel, qu'on ne saurait voir de jeunes bacheliers plus vaillants, plus courtois et plus magnifiques. Ils nous ont fait grand honneur : pour nos palefrois nous ramenons de grands destriers, pour nos capes nous rapportons de riches manteaux, et chacun de nous a dans sa bourse cent livres de deniers. Ils viendront vous offrir leur service et baiser le cordouan de votre pied.

— Dieu, dit Charles, je te remercie : celui qui fait honneur à mes chevaliers, s'il avait affaire à moi, me traiterait mieux encore. Amauri, félon, videz mon palais : votre lignage ne m'a jamais fait que du mal. Si je vous avais cru, j'aurais déshérité ces enfants ; mais par le Dieu du ciel, quand Huon viendra à ma cour, il sera gonfalonier de France, et Gérard sera mon chambel-

lan. Je croîtrai leur fief de deux mille livres, et ils auront le relief de ma table, comme leur père que j'aimais tant.

II

Amauri sort de la salle le cœur gonflé de colère. Il vient à son hôtel et cherche ce qu'il pourra imaginer. Écoutez ce que fit le traître ! Un soir, après le souper, il vient trouver Charlot, le jeune roi, il tombe à ses pieds. Charlot le relève et lui dit tout ému :

— Qu'avez-vous, ami ? Ouvrez-moi votre cœur.

— Ah ! dit Amauri, j'ai une grande douleur, et vous pouvez la partager, car le même danger nous menace.

— Comment, par le Dieu du ciel ? dit Charlot.

— Écoutez, dit Amauri. Ces deux garçons de Bordeaux vont venir à la cour ; avec l'aide de Naimes, ils vont s'emparer de l'esprit de l'empereur : nul ne pourra plus se faire écouter que par eux. Ils veulent diminuer votre héritage ; ils vous enlèveront un quart de la France ; déjà Seguin, leur père, m'a fait grand tort : il m'a pris un de mes meilleurs châteaux. Cher sire, aidez-moi à me venger et à prévenir leurs mauvais desseins. Je suis votre proche parent par votre mère : vous me devez secours et assistance.

— Que puis-je ? dit Charlot.

— Je vais vous le dire. Je prendrai les hommes de mon lignage ; vous, prenez soixante chevaliers bien armés. Nous irons nous embusquer dans un petit bois que je sais, voisin de Paris, tout près de la route qui vient de Bordeaux ; nous attendrons là

ces insolents, nous leur chercherons querelle, nous leur couperons la tête : on ne saura jamais qui les aura tués.

— Je veux bien, dit Charlot.

Alors les traîtres se préparent, ils endossent les hauberts, ils lacent les heaumes, ils ceignent les épées à leur flanc gauche, ils montent sur les destriers rapides, ils pendent à leur cou les solides écus, ils serrent dans leur poing les lances tranchantes. Dieu ! quel malheur que Charles au fier visage ne connaisse pas cette trahison !

Ils attendirent jusqu'à la nuit, n'osant pas se montrer de jour par crainte de l'empereur. La nuit, quand tout est tranquille, les traîtres, au nombre de cent pour le moins, sortent de la ville. Ils viennent jusqu'au petit bois et s'y tiennent cachés.

Cependant Huon prépare son voyage ; il fait venir de Gironville le prévôt Guirré, qui avait fidèlement servi son père pendant plus de trente ans et en qui il avait toute confiance. Il le charge de lui garder sa terre jusqu'à son retour, puis il apprête tout pour son départ. Il fait charger trente sommiers d'argent et d'or fin, de bonnes écuelles et de hanaps, de riches étoffes de soie et de laine. Il fait mener en laisse des dogues et des lévriers, il fait porter des autours, des éperviers et des faucons.

Entre ses chevaliers les plus nobles, il en choisit dix qui lui donneront leurs conseils ; il emmène des écuyers pour le servir dans les haltes et des garçons pour s'occuper des chevaux.

Les deux frères descendent du palais ; leur mère les accompagne, elle les baise doucement.

— Enfants, leur dit-elle, vous allez à la cour ; sachez vous y comporter comme les vrais fils de votre père. Méfiez-vous des flatteurs et des traîtres ; recherchez la compagnie des prud'-hommes ; visitez régulièrement la sainte Église ; aimez et respectez les clercs ; faites du bien aux pauvres ; soyez courtois et généreux : ainsi vous vous ferez aimer.

— Dame, dit Huon, nous n'oublierons pas vos paroles.

Ils prennent congé, et la duchesse les serre dans ses bras. Quand ils la quittent, elle se met à pleurer. Hélas ! elle ne sait pas le danger qui menace les deux damoiseaux : elle ne devait plus revoir son fils aîné.

Les orphelins se mettent en route : Dieu les conduise ! Ils emmènent avec eux une belle escorte. En chemin, Huon dit à son frère :

— Gérard, nous devons être joyeux : nous allons à la cour, à Paris, servir meilleur roi qui jamais ait régné sur France. C'est un grand honneur pour nous. Chante, beau frère, pour réjouir nos cœurs.

— Non, frère, répond Gérard : cette nuit, comme je dormais, j'ai songé un songe qui m'a laissé le cœur plein de souci. Il me semblait que trois léopards nous attaquaient m'arrachaient le cœur de la poitrine. Tu échappais, mais tu courais grand danger. Au nom de Dieu, retournons à Bordeaux auprès de notre mère.

— Ne plaise à Dieu, répond Huon, que je rentre dans ma ville de Bordeaux avant d'avoir vu le roi de Saint-Denis ! Ne te trouble pas, Gérard, pour un songe. Chevauchons hardiment, et que Dieu nous conduise !

Ils se hâtent, les orphelins, ils chevauchent par les routes. Un jour, ils voient devant eux une grande troupe de moines : c'était le bon abbé de Cluny qui, avec quatre-vingts de ses religieux, s'en allait à Paris où l'avait mandé l'empereur.

— Frère, dit Huon, je vois devant nous des moines qui suivent le chemin de Paris : allons leur offrir notre compagnie, car notre mère nous a bien recommandé d'honorer les clercs et de rechercher l'amitié des prud'hommes.

Ils chevauchent si bien qu'ils rejoignent l'abbé. L'abbé s'arrête et salue le jeune homme :

— Sire damoiseau, de quelle terre êtes-vous ? qui est votre père ?

— Sire, dit Huon, nous sommes de Bordeaux ; mon frère que voilà et moi, nous sommes les fils du vaillant duc Seguin. Il est mort il y a sept ans, et nous allons en France auprès du roi de Saint-Denis, qui nous a mandés pour relever notre fief. Notre cœur est rempli d'angoisse, car nous savons qu'à la cour il y a des traîtres qui nous en veulent.

— Enfants, dit l'abbé, je suis l'abbé Cluny : votre père était mon cousin germain ; vous êtes mes amis, et, moi présent, vous n'avez rien à craindre. Chevauchez avec moi et n'ayez aucune inquiétude. Quand le roi tient un conseil où il n'admet que deux hommes, je suis l'un. Ma parole ne vous fera pas défaut : malheur à qui vous ferait du tort ! En attendant, voici les clefs de mes coffres : prenez-y à votre gré les peaux de martres, le vair et le gris et toutes les richesses de Saint-Pierre de Cluny.

— Sire, dit Huon, que Dieu vous récompense !

Les damoiseaux et les moines, chevauchant ensemble, ne sont plus loin de Paris ; les voilà près du bois où les traîtres sont embusqués. Amauri les aperçoit le premier, il appelle Charlot :

— Beau sire, dit-il, voici venir les deux orphelins maudits qui veulent vous dépouiller. C'est à vous que le royaume appartient ; vous devez les attaquer le premier.

— J'y cours, dit Charlot.

Il pousse son cheval, l'écu au cou, le heaume sur la tête, l'épée au flanc, et au poing la lance où flotte le gonfalon. Il s'avance sur la lande qui sépare le bois de la route.

— Laissons-le aller, dit Amauri à ses compagnons, et puisse-t-il lui arriver malheur ! Si Charlot était tué dans cette affaire, la France n'aurait plus d'hoir et le pays serait à moi. Charles ne passerait pas l'année : j'y mettrais bon ordre.

Charlot s'avance à la rencontre des Bordelais. L'abbé le voit le premier.

— Beau neveu, dit-il à Huon, je vois venir de la lande un chevalier, l'écu au cou, le heaume sur la tête, l'épée au flanc, la lance au poing, et dans ce petit bois d'où il est parti je vois reluire des heaumes. Beau neveu, pour l'amour de Dieu, si tu as fait tort à quelqu'un, si tu as un ennemi dans le pays, hâte-toi, offre-lui toutes les réparations qu'il voudra. Je te jure sur les saints du Paradis que, pour un denier qu'il exigera, je te rendrai un marc d'or fin.

— Sire, dit Huon, je vous remercie, mais je n'ai fait tort à âme qui vive et je ne dois réparation à personne. Gérard, beau frère, va demander à ce chevalier ce qu'il veut.

Gérard broche le cheval, se dirige vers Charlot et lui parle courtoisement.

— Soyez le bienvenu, franc chevalier ! Êtes-vous chargé de garder le pays et la route ? S'il y a une redevance à payer, nous l'acquitterons volontiers.

— Qui êtes-vous ? dit Charlot avec arrogance.

— Je suis de Bordeaux, fils du vaillant duc Seguin ; mon frère, qui est l'aîné, est derrière moi. Nous allons à la cour, à Paris, servir le roi Charles. Si quelqu'un a une réclamation à nous faire, nous en ferons droit à la cour, au jugement des princes et des barons.

— Vous n'attendrez pas si longtemps, répond Charlot : j'ai grande joie de vous trouver ici. Votre père m'a enlevé trois châteaux ; jamais je n'ai pu trouver une occasion de me venger, mais c'est vous qui paierez pour lui, car vous ne pouvez m'échapper. Gardez-vous : je vais vous frapper.

Gérard l'entend ; il frémit, il s'adresse doucement à Charlot :

— Gentil chevalier, vous n'en ferez rien. Vous êtes armé, vous avez un bon haubert, et je n'ai que mon bliaud de soie ; vous avez épée et lance, et je n'ai pas d'arme. Épargnez-moi. Nous allons à la cour, où le roi nous a mandés, et si nous vous avons fait quelque tort, nous vous ferons droit au jugement des barons.

— Par Dieu ! dit Charlot, je ne mangerai pas tant que tu seras en vie.

L'enfant Gérard veut tourner son cheval et revenir vers Huon, mais Charlot ne lui en laisse pas le temps. Il pousse son cheval et

abaisse sa lance : il frappe Gérard, il perce sa fourrure d'hermine et son bliaud de soie et sa chemise de lin. Le fer traverse la poitrine et d'un grand pied ressort par le dos. Dieu ne permet pas qu'il le tue, mais il le renverse tout sanglant. L'enfant se pâme de la douleur qu'il ressent.

L'abbé de Cluny en le voyant tomber pousse un cri de douleur.

— Beau neveu, dit-il en pleurant, ton frère est mort !

— Sire, dit Huon, c'est grande douleur. Ah ! douce mère qui l'avez si tendrement nourri, quel deuil pour vous ! Sainte Marie, secourez-moi ! M'aiderez-vous, sire abbé, à défendre mon droit ? car, par le Dieu du ciel, j'irai savoir quel est l'homme qui l'a tué. Je le tuerai ou il me tuera.

— Beau neveu, dit l'abbé, nous sommes des prêtres bénis et consacrés : nous ne pouvons être là où il y a mort d'homme.

— Hélas ! dit Huon, voilà une pauvre parenté ! Et vous, mes dix chevaliers que j'ai amenés de Bordeaux, m'aiderez-vous ?

Tous répondent :

— Oui, jusqu'à la mort.

— Que Dieu vous en sache gré ! dit Huon.

L'abbé, pleurant à chaudes larmes, continue sa route avec ses moines. Ils ralentissent le pas pour apprendre plus tôt l'issue du combat.

Huon broche son bon cheval : il vient jusqu'à l'endroit de la lande où gisait son frère.

— Frère, dit-il, en reviendras-tu ?

— Je ne sais, répond l'enfant ; je me sens bien près de la mort. Pense à toi, car pour moi, ce n'est plus la peine. Fuis, hâte-toi : je vois les heaumes luire dans ce bois.

— Frère, dit Huon, ne plaise à Dieu, si tu dois y rester, que j'échappe vivant ! Je veux savoir quel est l'homme qui t'a frappé : je le tuerai ou il me tuera.

Sans attendre ses hommes, il pousse son cheval et s'élance après Charlot, qui remontait vers le bois. Quand Charlot s'aperçoit que Huon le poursuit, il s'arrête et se retourne.

— Qui es-tu, vassal ? lui crie le jeune homme. De quelle terre es-tu ?

— Je suis d'Allemagne, répond Charlot, fils du duc Thierri.

Huon crut qu'il disait vrai, car Charlot ne portait pas les armes de France.

— Vassal, dit Huon, que Dieu te maudisse ! Pourquoi as-tu tué mon frère Gérard ?

— Votre père m'a enlevé trois châteaux, répond Charlot, mais je n'ai pu me venger de lui. J'ai tué ton frère, et je vais en faire autant de toi.

— Cela dépend de Dieu, répond Huon.

— Je te défie à mort, dit Charlot. Garde-toi, je vais te frapper.

La lance baissée, l'écu au bras, il s'élance contre Huon. Huon était en mauvais point, car il n'avait ni haubert ni écu, mais il avait son brand fourbi. Écoutez ce qu'il fit : il prit son bon manteau d'écarlate et il l'enroula autour de son bras, puis il tira l'épée

de Seguin, son père. Charlot fond sur lui : sa lance passe sous le bras que protégeait le manteau, elle perce la fourrure d'hermine et le bliaud de soie et la chemise de lin, mais Dieu ne voulut pas qu'elle atteignît la chair : elle glissa entre les côtes et la fine toile. Emporté par son cheval, il passe devant Huon, et celui-ci le frappe sur le heaume d'un coup terrible. Ni l'acier du heaume, ni la blanche coiffe par-dessous, ni le haubert à triples mailles ne le peuvent garantir : Huon le pourfend jusque dans la poitrine. Il tombe mort, étendu sur le dos.

Quand, du bois où il restait caché, Amauri le vit tomber, il en fut très joyeux.

— Voilà un grand bonheur, dit-il à ses hommes. Charlot est mort : la France n'a plus d'hoir, le royaume sera à moi ; avant que l'année passe, l'empereur sera mort.

Huon prend le cheval de Charlot, il s'approche de Gérard et le soulève par les flancs.

— Frère, dit Huon, pourras-tu te soutenir à cheval ?

— Je ne sais, frère : bande-moi ma plaie, et j'essaierai.

Huon descend : il coupe un pan de sa chemise ; aidé de ses chevaliers, il lui bande soigneusement sa plaie, puis ils prennent Gérard par les flancs et le placent sur le cheval. Il pouvait à peine se tenir ; il se pâma encore de douleur. Quand il revint à lui, il dit à Huon :

— Frère, retournons à Bordeaux auprès de notre mère : j'ai trop grand peur ici. Nous venons de tuer un homme, et je vois le bois rempli de heaumes reluisants. Je m'étonne que ces chevaliers ne soient pas sortis du bois pour venger leur compagnon. Il

semble qu'on l'ait trahi comme nous. Retournons, frère, retournons auprès de notre mère.

— Je ne rentrerai pas à Bordeaux, répond Huon, avant d'avoir vu le roi de Saint-Denis. Je veux lui reprocher sa trahison, et qu'il a voulu faire tuer des gens qui avaient son sauf-conduit.

Ils brochent les bons destriers et reprennent le chemin de Paris.

— Eh bien ! sire, disent les compagnons d'Amauri, allons-nous laisser ainsi partir ces gens qui ont tué Charlot devant nous ?

— Laissons-les aller, dit Amauri ; nous les retrouverons à la cour, à Paris, où je veux montrer au roi le corps de son fils. Dites tous comme moi, et je vous ferai riches pour le reste de vos jours.

Ils viennent à l'endroit où Charlot gisait : ils le prennent et le couchent sur un grand écu, puis, à quelque distance, ils se mettent en route après Huon. Que Dieu protège Huon et Gérard ! car ils vont être en grand danger.

Les orphelins chevauchent tant qu'ils rejoignent l'abbé de Cluny.

L'abbé les voit venir ; il s'arrête.

— Eh bien ! dit-il, beau neveu, qu'avez-vous fait ?

— Sire, dit Huon, nous avons tué un homme.

— Beau neveu, dit l'abbé, c'est grand dommage ; mais puisque la chose est faite, je ne vous ferai pas défaut. Comptez sur mon appui auprès du roi.

Les damoiseaux hâtent le pas ; bientôt ils entrent dans Paris, la merveilleuse cité ; ils ne s'arrêtent pas jusqu'au palais : ils descendent aux degrés de marbre, ils montent dans la grande salle. L'enfant Gérard a grand'peine à monter les degrés, Huon le soutient d'un côté et le bon abbé de l'autre. Tous trois s'avancent jusque devant le roi de Saint-Denis. Huon parla, qui était bien appris. Écoutez comment il salua Charles :

— Que le Dieu qui fut crucifié pour nous sauve et protège le duc Naimes au poil fleuri et tous les barons que je vois, et qu'il confonde Charles de Saint-Denis comme traître et mauvais roi, qui nous a mandés par ses lettres scellées, qui nous a envoyé son sauf-conduit, et a voulu nous faire tuer quand nous venions lui rendre hommage !

— Vassal, dit Charles, prends garde à tes paroles. Depuis que je suis né, je n'ai pas fait de trahison. Prends garde à tes paroles, car, par le Dieu de paradis, par le baron saint Denis, et par la barbe blanche qui pend sur ma poitrine, si tu ne peux prouver ton dire, tu mourras de male mort.

— Sire, dit Huon, regardez. Je suis Huon, fils du duc Seguin de Bordeaux, et voici mon frère Gérard.

Il prend son frère, que l'abbé soutient dans ses bras, il lui ôte son manteau de sable, il lui ouvre son bliaud de soie, il débande la plaie, il l'ouvre, et le sang jaillit. L'enfant se pâme, Charlemagne est rempli de douleur.

— Hélas ! dit-il, il va mourir. Sainte Marie ! que va-t-on penser de moi ? On dira par le monde que dans ma vieillesse et près de la mort j'ai ourdi cette trahison ; mais Dieu sait que j'en suis innocent, malheur à celui qui l'a faite !

Il appelle un mire savant.

— Sondez, lui dit-il, la plaie de cet enfant et voyez s'il pourra en revenir.

Le mire se penche, il regarde, il sonde et dit au roi :

— Rassurez-vous ; avant un mois je vous le rendrai guéri.

Charles l'entend avec grande joie. Il fait préparer une chambre où on couche Gérard dans un bon lit.

— Huon, dit Charles, raconte-moi comment tout s'est passé.

Huon lui dit tout et termine ainsi :

— Que vous dirai-je, sire ? c'est à mon corps défendant que j'ai tué celui qui avait attaqué mon frère : j'en prends à témoin l'abbé et tous les moines qui l'accompagnent. Je suis venu à votre cour pour y trouver justice ; je suis un de vos pairs, et je me remets au jugement des pairs de France.

— Huon, dit Charles, assieds-toi sur un de ces bancs et bois mon vin blanc dans la coupe d'or. Par saint Vincent, quel que soit celui qui t'a tendu cette embûche, si je peux le tenir, je le ferai mourir vilainement, brûler ou pendre ou écarteler. Et quand tu aurais tué mon fils Charlot, que j'aime tant, tu n'aurais rien à craindre..... Mais il devrait être ici. Engerran et Gautier, allez me chercher mon fils.

Ils partent et vont le cherchant par toute la ville.

III

Àce moment, Amauri approchait du palais. Devant lui, couché sur un écu, quatre écuyers portaient le corps de Charlot. Partout sur leur passage s'élèvent des pleurs et des lamentations. Les chevaliers, les sergents, les bourgeois, les dames tordent leurs mains, arrachent leurs cheveux, poussent des cris de douleur. Charles entend ce bruit confus.

— Naimes, dit-il, allez voir ce qu'il y a ; il me semble que j'entends nommer mon fils.

Naimes se hâte, il descend les degrés de marbre. Au bas du perron, il voit Charlot sanglant, pourfendu jusqu'à la poitrine, étendu sur un écu. Avec Amauri il remonte les degrés ; ils entrent dans la salle. Amauri tient l'écu d'un côté, le duc Naimes, muet et tremblant, le soutient de l'autre.

— Noble empereur, s'écrie Amauri, voici votre fils, voici Charlot que vous aimiez tant !

L'empereur descend de son siège, s'approche du corps de son fils ; il se pâme au milieu des pleurs et des cris de toute l'assemblée. Le duc Naimes le relève.

— Sire, dit-il, comportez-vous comme un homme et ne menez pas si grand deuil, mais demandez à Amauri qui a tué l'enfant.

— Qui ? dit Amauri. C'est ce damoiseau qui est là assis sur un banc et qui boit votre vin blanc dans une coupe d'or !

Charles l'entend. La fureur s'empare de lui. Il roule les yeux, il grince les dents, il saisit un couteau qui était sur une table, et il

allait en frapper Huon quand le duc Naimes le lui arrache des mains.

— Sire, fait-il, perdez-vous le sens ? Quand Huon est venu ici, vous l'avez vous-même garanti contre tous. Si vous le frappiez, ce serait meurtre et trahison.

— Ah ! Naimes, dit Charles, quand je vois mon enfant mort, j'ai trop grande douleur au cœur !

Quand Huon comprit que c'était le fils de l'empereur qu'il avait tué, ne vous émerveillez pas s'il sentit un grand trouble dans son âme. Pourtant il fit belle contenance : il se leva, il s'éloigna de Charlemagne et lui adressa sagement la parole :

— Sire empereur, je ne le nie pas, j'ai tué celui que je vois là gisant, mais je l'ai tué à mon corps défendant et je ne savais pas qu'il fût votre fils. Si je l'avais su, croyez-vous que j'eusse été assez fou pour venir me réfugier dans votre cour même ? Ne me menacez pas d'un couteau, et surtout n'allez pas me déclarer la guerre. Pourquoi iriez-vous brûler mes châteaux, ravager ma terre et accabler de maux les pauvres gens qui n'en peuvent mais ? Me voici en votre présence, et je ne m'enfuirai pas, quoi qu'il m'en doive arriver ; je me remets au jugement des barons de France.

— Il parle bien ! disent les Français. Voyons ce que va répondre Amauri.

— Naimes, dit l'empereur, conseillez-moi ; que dois-je faire ?

— Sire, dit Naimes, qu'Amauri nous explique pourquoi votre fils était allé, le haubert vêtu, se cacher dans ce bois. Que cherchait-il ?

— Je vais vous le dire, répond Amauri, et si je mens d'un mot, que Dieu me confonde ! Hier soir, Charlot, votre fils, vint me trouver et me demanda d'aller à la chasse avec lui ; j'y consentis : hélas ! j'en ai grand regret. Vous savez que Thierri d'Ardenne, qui nous fait la guerre, vient souvent faire des courses jusque près de la ville. Pour plus de sûreté, nous sortîmes armés. Ce matin, nous étions dans le bois que vous savez, nous avions lancé nos autours ; l'un d'eux s'égara dans la lande, et quand Charlot vint pour le reprendre, il trouva les deux fils de Seguin qui s'en étaient emparés. Il le réclama courtoisement, mais ils refusèrent de le rendre. Dans la querelle, votre fils frappa Gérard, Huon tira l'épée et le pourfendit jusqu'à la poitrine, puis il s'enfuit avec son frère, si vite que je ne pus les atteindre. Il savait que c'était votre fils qu'il frappait ainsi, et s'il ose me démentir, voici mon gage.

— Sainte Marie ! s'écria l'abbé Cluny, a-t-on jamais entendu pareil mensonge ? Je suis prêt à jurer sur les saints, avec mes quatre-vingts moines, que tout ce qu'il vous a dit est pure fable.

— Eh bien ! dit Charles, que répondez-vous, comte Amauri ?

— Sire, monseigneur l'abbé dira tout ce qu'il lui plaira : je ne voudrais pas le démentir en votre présence ; mais quant à Huon, je lui ferai avouer par la gorge que je n'ai dit que la vérité.

L'abbé l'entend :

— Huon, s'écrie-t-il, qu'attends-tu ? Offre ton gage : le droit est à toi, et si Dieu et saint Pierre permettent que tu sois vaincu, qu'un autre soit abbé de Cluny : je jetterai ma crosse au vent.

— Sire, dit Huon, voici mon gage. Je ferai avouer à ce félon qu'il n'a dit que des mensonges, que votre fils nous a attaqués le

premier et que je ne savais pas qui il était.

— Bien, dit Charles ; mais il me faut des otages.

— Je ne puis vous donner que mon frère Gérard, dit Huon ; je n'ai ici ni parents, ni amis auxquels j'ose adresser une pareille demande.

— Et moi, dit l'abbé de Cluny, je m'offre comme otage avec mes quatre-vingts moines, et si tu es vaincu, si Dieu permet un tel tort, honni soit Charles s'il ne me fait pendre avant le soir et mes quatre-vingts moines avec moi !

— Et vous, Amauri, dit Charles, quels seront vos otages ?

— Rainfroi et Henri, sire, mon oncle et mon cousin.

— Je les accepte, dit Charles, à telles conditions que, si vous êtes vaincu, ils seront écartelés.

— Eh ! sire, dit Rainfroi, qui accepterait de pareilles conditions ? — Lesquelles voulez-vous donc ? dit Charles.

— Eh bien ! dit Rainfroi, prenez nos terres.

— Soit, dit l'empereur ; mais sachez que si Amauri est vaincu, je ne vous laisserai un pied de terre, et vous irez tous deux en exil.

Huon et Amauri donnèrent leurs gages, et les otages furent livrés à l'empereur. Il leur fit mettre aux jambes de bons anneaux de fer et les fit surveiller de près.

— Ne perdons pas de temps, dit-il, pour le combat, car avant que mon fils soit mis en terre, le vaincu sera pendu et traîné à la queue d'un cheval. Naimes, je vous confie la garde du champ :

menez-y les deux combattants ; prenez avec vous cent chevaliers bien armés et veillez à ce qu'il n'y ait pas de trahison.

Le duc prend ses armes et monte à cheval avec cent chevaliers fervêtus.

Et le roi Charles fait crier son ban que s'il y a quelqu'un qui ose faire un geste ou dire un mot qui puisse nuire ou servir à l'un des combattants, il lui fera couper tous les membres.

Les deux champions s'en vont à l'église pour entendre la messe ; tous les barons de France les accompagnent. Écoutez ce que fit Huon : il fit emplir un boisseau de parisis, et ses écuyers les jetèrent aux pauvres.

— Que Dieu te protège ! crie le peuple, et qu'il te fasse revenir vainqueur !

Quand la messe fut chantée, Huon se coucha d'un côté de l'autel, Amauri s'étendit de l'autre ; on les mit tous les deux en croix et on les entoura de grands cierges. Ceux d'Amauri ne purent se tenir, ils tombèrent, tandis que ceux de Huon restèrent droits.

— Celui-ci peut avoir confiance, s'écrie le peuple : il sortira vainqueur du combat !

Huon adresse à Dieu une fervente prière :

— Seigneur, dit-il, aussi vrai que je crois en toi, et que le traître Amauri m'accuse à tort, fais que je ne sois pas vaincu et que je puisse le punir !

Tous deux se relèvent et mettent leur offrande sur l'autel. On leur apporte le vin dans des coupes et de larges tranches de pain : on place les coupes sur l'autel ; Huon mange d'un côté et Amauri

de l'autre. Ils sortent de l'église. Huon s'incline profondément devant l'autel, mais Amauri ne daigne saluer l'autel ni crucifix.

On les ramène dans la grande salle ; chacun d'eux est entouré de ses amis.

— Barons, dit Charles, allez vous armer, car justice sera faite du vaincu avant que mon fils soit enterré. Que le Dieu de gloire fasse triompher le droit et honnisse le parjure !

— Ainsi soit-il ! s'écrient tous les Français.

On leur apporte leurs armes. Huon chausse de blanches jambières ; il revêt son haubert, il ceint son épée fourbie. Amauri s'adoube de son côté.

Quand ils furent armés tous deux, on apporta les reliques : l'un d'eux va être parjure.

— Qui doit jurer le premier ? disent les barons.

— Celui qui accuse, répond Naimes.

— Je vais jurer, dit Amauri.

On met les reliques sur un riche tapis. Amauri s'agenouille, et voici ce qu'il dit à voix haute :

— Écoutez-moi, francs chevaliers : je suis celui qui jure sur les saints ici présents, et sur tous les autres qui sont en paradis, que Huon de Bordeaux a tué en trahison Charlot, le fils de l'empereur, et qu'il savait qui il était. Je le jure ainsi, et, avant le soir, je le lui ferai avouer par la gorge.

Il voulut baiser les reliques, mais il chancela, manqua de tomber et ne put les atteindre.

— Il est parjure ! murmurent les assistants.

Huon s'avance ; il saisit le traître par le poing droit :

— Je te relève comme parjure, s'écrie-t-il ; puis il s'agenouille devant les reliques et parle ainsi à voix haute :

— Écoutez-moi, seigneurs : je suis celui qui jure sur les saints qui sont ici que tout ce que ce traître a dit est mensonge. Je ne dis pas que je n'ai pas tué Charlot, mais je l'ai tué à mon corps défendant, et quand je suis entré à la cour, à Paris, je ne savais pas qu'il était le fils de l'empereur, ni quel homme j'avais tué.

— Certes, dit l'abbé, c'est un serment véridique.

Huon se relève, il prend les reliques et les baise, et sur le tapis il met quatre marcs d'or fin, que les clercs recueillent aussitôt.

— Hâtez-vous, dit Charlemagne, et que Dieu fasse un miracle pour punir celui de vous qui s'est parjuré !

On amène le cheval de Huon ; il y monte, et, malgré lui, l'abbé de Cluny lui tient l'étrier. Ils s'embrassent en se séparant. Ah ! comme l'abbé pleurait !

— Sire abbé, dit Huon, priez Dieu pour moi.

— Ami, dit l'abbé, tu peux y compter. Que le Dieu de justice te protège, aussi vrai que je sais qu'on t'accuse à tort !

Il rentre dans l'église, il s'étend en croix devant l'autel et prie Dieu pour Huon.

Les deux combattants arrivent au champ, sous les remparts du palais.

L'empereur et les princes sont assis aux créneaux. Ah ! comme Charles prie pour Amauri, et quels vœux il fait contre le noble Huon !

Les barons arrivent au pré fleuri.

— Entrez, seigneurs, leur dit Naimes. On vous a également partagé le soleil. Voyez l'empereur et les barons qui vous regardent. Comme ils allaient entrer, l'empereur se mit à crier :

— Naimes, ramenez-les ; j'ai encore un mot à dire.

Ils viennent tous deux devant le roi.

— Je veux vous mettre hors de la loi commune, dit Charles : faites bien attention l'un et l'autre. Si l'un de vous tue son adversaire et qu'il ne lui fasse pas avouer qu'il a menti, il aura perdu à tout jamais sa terre.

— Sire, dit Naimes, par tous les saints, vous avez grand tort, et vous faites ce qu'on n'a jamais fait. Il arrive souvent qu'un champion est tué sans qu'il ait pu dire un seul mot.

— Peu m'importe ! dit l'empereur : il n'en sera que ce que j'ai dit. Et maintenant hâtez-vous ; il me tarde que tout soit fini.

Les deux combattants achèvent leur armement : ils pendent à leur cou les écus d'azur, ils lacent les heaumes brillants, ils saisissent les lances où flotte un gonfalon.

Amauri entra dans le champ le premier, il fit galoper son cheval et revint à sa place. Il était grand et bien fait, et chevalier courageux et hardi. S'il n'avait pas été traître et perfide, il aurait été un terrible adversaire ; mais il ne croyait pas plus en Dieu qu'un Sarrasin. Huon entra ensuite, avec modestie, mais sans crainte,

en invoquant le Dieu du ciel. Il était beau de corps et de visage. Tous le regardèrent d'un bon œil.

Voilà les deux barons en présence : d'un côté est Amauri, plus grand d'un pied que Huon et dans toute la force de l'âge ; de l'autre côté se tient Huon, tout jeune encore, vingt ans à peine, mais hardi et confiant en son droit.

— Allez, seigneurs, dit Naimes ; et que Dieu confonde le parjure !

— Ainsi soit-il ! disent tous les barons. Les deux champions s'éloignent l'un de l'autre, puis ils s'élancent de toute la force de leurs chevaux, ils se heurtent des lances sur les écus ; les écus sont percés, mais les hauberts résistent, et les tronçons des lances volent par le pré. Le choc de l'écu contre l'écu, du poitrail d'un cheval contre l'autre, et des hauberts et des heaumes est si violent que le sang leur jaillit par les narines ; des éclairs passent devant leurs yeux, les arçons des selles sont broyés, les sangles se rompent, et par-dessus les croupes des chevaux tous deux tombent à terre si rudement que la pointe des heaumes s'enfonce dans le sol, et que leurs talons sont lancés vers le ciel.

Mais ils se relèvent bien vite tous deux. Huon s'avance vers Amauri, tenant le brand acéré dont il avait tué Charlot ; il le lève sur le heaume d'Amauri : le traître pare avec son écu ; Huon le coupe en deux moitiés, mais le coup affaibli ne peut briser le heaume d'acier. Amauri, à son tour, lève son épée sur Huon, qui lui oppose son écu : Amauri en fait voler au loin un quartier, il entame le heaume ; Huon n'est pas blessé, mais il est un moment étourdi. Il revient à lui et frappe à son tour : il atteint Amauri à

l'épaule, il tranche le haubert, il coupe le gamboison, il entre dans la chair de plus d'une paume.

— Traître ! larron ! lui dit-il, tu es touché, je vois couler ton sang : tu ne m'échapperas pas. Mais Amauri, embrassant l'écu, assène sur le heaume de son ennemi un coup terrible : il l'aurait pourfendu si l'épée n'avait glissé ; elle coupe un des pans du haubert, elle enlève à Huon un morceau de la hanche et de la jambe, tranche l'éperon par derrière et s'enfonce d'un grand pied en terre. Huon chancelle, il tombe sur ses genoux, il perd presque connaissance. Un écuyer s'élance dans la chapelle où l'abbé était prosterné devant l'autel :

— Sire abbé, dit-il, vous pouvez bien prier pour Huon : il est près de sa fin.

L'abbé de Cluny se relève, il s'écrie à voix haute :

— Dieu qui n'as jamais menti, si j'ai fait dans ma vie chose qui te plaise, s'il est vrai, Seigneur, que depuis le jour où je suis entré en religion, il y a soixante ans aujourd'hui, je n'ai manqué à aucun de mes vœux, tout le bien que j'ai fait depuis ma naissance, et tous mes jeûnes et tous mes cilices, Père, j'en demande aujourd'hui la récompense. J'abandonne, s'il le faut, ma part de paradis, et que tout serve au salut de cet enfant ! Huon l'entend ; il se sent réconforté, il se redresse et marche sur Amauri ; il lève son épée et fait semblant de vouloir frapper Amauri sur le heaume : Amauri voit le coup venir, il lui oppose son écu ; mais Huon connaissait toutes les finesses de ce jeu : il retire son coup, il frappe Amauri sous l'écu sur l'épaule gauche, et il fait voler dans l'herbe et l'écu et le bras qui le tenait.

— Traître ! dit-il, tu ne trahiras plus personne.

— Ah ! Huon, dit Amauri, aie pitié de moi ! J'ai bien mérité la mort. C'est moi qui ai mené Charlot dans le bois ; c'est moi qui l'ai poussé à sa mort, et sans ce qui m'arrive aujourd'hui j'aurais fait périr Charlemagne avant un an.

Ah ! Dieu ! pourquoi Charles n'a-t-il pas entendu ces paroles, ou Naimes, ou les autres barons ? Ils étaient trop loin ; Huon fut seul à les entendre. Amauri continue : — Huon, prends pitié de moi ; rends-moi vivant au roi Charles : mes parents, mes amis et tous les barons de France intercéderont pour moi ; l'empereur me pardonnera ; il me fera portier de son palais, car je ne puis plus songer à tenir un fief. Viens, prends mon épée : je te la rends.

Huon s'approche, il tend la main ; mais soudain le traître le frappe sur le bras : il rompt les mailles du haubert ; peu s'en fallut qu'il ne lui coupât le bras. Mais Dieu protégea le damoiseau. Huon, transporté de colère, se met à crier.

— Traître, tu seras mauvais jusqu'à la fin, mais par le Seigneur Dieu tes trahisons sont finies !

Il lève son épée, frappe Amauri entre le heaume et les épaules et fait voler la tête dans le pré.

Il s'élance, prend la tête, vient à son cheval et saute dans les arçons.

Il court jusqu'à Naimes :

— Sire duc, dit-il, allons trouver l'empereur.

IV

L'empereur, en voyant l'issue du combat, avait quitté les créneaux, était rentré dans la grande salle, et, morne et pensif, s'était rassis sur son fauteuil d'or. Huon et le duc Naimes, ayant fait le tour du palais, vinrent se présenter devant lui.

— Sire, dit Huon, voici la tête du traître Amauri : j'ai gagné la bataille ; j'ai prouvé mon innocence.

— Vassal, dit Charles, tout n'est pas dit. Naimes, le vaincu a-t-il avoué son parjure ?

— Je ne l'ai pas entendu, répond Naimes. Huon s'est trop hâté : Amauri n'a pas eu le temps d'avouer. — Eh bien ! dit Charles, Dieu a permis que le droit fût vaincu. Je connais Amauri : s'il avait fait la trahison, il l'aurait avoué. Tu es banni à tout jamais de la douce France, et si je te trouve dans ta ville de Bordeaux, je te ferai mourir de male mort.

— Sire, dit Huon, que dites-vous là ? Ne me suis-je pas acquitté envers vous en combat loyal ? Seigneurs barons, parlez au roi ; je suis un des pairs de France : vous devez me soutenir comme votre compagnon.

Les onze pairs se lèvent ; ils s'agenouillent devant le roi, et tous le prient pour Huon.

— Barons, dit Charles, par saint Denis, vous pourriez rester là jusqu'au jour du jugement, je ne changerais pas ma parole. Retirez-vous.

Les barons l'entendent, ils sont interdits ; ils se relèvent et vont s'asseoir sur les bancs. Mais le duc Naimes se met à s'écrier :

— Eh ! empereur, vous perdez votre part de paradis. Il est écrit dans l'ancienne loi comme dans la nouvelle que Dieu punit celui qui dépouille injustement un homme de son héritage.

— Naimes, dit Charles, veuillez m'écouter. Quand ils allèrent ensemble au champ, je leur dis, et vous l'avez tous entendu, que si celui qui serait vaincu n'avouait pas son parjure, le vainqueur perdrait sa terre. Si Amauri avait fait cette trahison, il l'aurait avoué avant sa mort. Tous les barons de France auraient beau me prier, je ne laisserai pas à Huon un pied de sa terre.

— Ah ! sire, dit Huon, je vous en supplie encore, ayez pitié de moi !

— Tais-toi, fou, dit l'empereur. Vide ma cour, fuis : je te hais tant que je ne puis te voir.

— Empereur, dit Naimes, écoutez encore une parole. Réfléchissez à ce que vous faites. Quand les nouvelles iront par le pays que vous dépouillez ainsi ce damoiseau, que diront tous vos barons ? Tous diront que la vieillesse vous a fait perdre le sens. Personne ne tiendra plus compte de vos jugements. Je vous en supplie encore, rentrez en vous-même et faites justice à ce jeune homme.

— Naimes, dit Charles, vous parlez en vain. Bientôt va venir l'hiver, et le grand jour de Noël, et ce jour-là le duc de Bordeaux doit, de par son fief, me servir à mon dîner. Comment pourrais-je voir devant moi le meurtrier de mon fils ?

— Sire, dit Huon, vous ne me verrez jamais si vous voulez. Bordeaux est loin de Paris : rendez-moi ma terre, et je renonce à mon fief de cour. Donnez-le à mon frère Gérard.

— Toutes tes paroles sont inutiles, dit le roi : jamais tant que je vivrai tu ne tiendras un pied de ta terre.

— Sire, dit Naimes, est-ce votre dernier mot ?

— Oui, dit Charles, sur mon salut.

— J'en ai grand deuil, dit Naimes. Seigneurs pairs de France, levez-vous tous et laissons là ce roi qui est retombé en enfance. Aucun loyal baron ne peut plus rester à sa cour. Puisqu'il déshérite ainsi un de nos pairs et qu'il ne veut pas en faire un juste jugement, il peut en faire autant demain à chacun de nous.

Les pairs se lèvent, ils sortent de la grande salle, le duc Naimes marchant le premier. Le roi Charles se trouve seul ; il n'a avec lui que de jeunes bacheliers. Charles voit s'éloigner les pairs ; ses yeux s'emplissent de larmes ; il s'écrie :

— Hélas ! que je suis malheureux ! Mon fils est mort, et mes barons m'abandonnent ! Il me faut faire leur volonté.

Il descend de son siège, il les rappelle.

— Barons, dit-il, revenez : je ferai ce qui vous plaît. Je le vois bien, quand je l'aurais juré cent fois, vous me forceriez à me parjurer.

Les barons l'entendent ; ils rentrent dans la salle et s'asseyent sur les bancs. Le roi reprend sa place et caresse sa barbe blanche. Huon vient humblement s'agenouiller devant lui.

— Huon, dit Charles après s'être longtemps tu, écoute-moi bien. Tu veux t'accorder avec moi ?

— Oui, dit Huon. Il n'y a peines ni fatigues que je n'endure volontiers pour cela. Pour m'accorder avec vous j'irais en enfer si je pouvais.

— Certes, dit Charles, c'est dans un lieu pire que l'enfer que je t'enverrai, car l'endroit où il te faut aller, si tu veux t'accorder avec moi, j'y ai déjà envoyé quinze messagers et je n'en ai pas vu revenir un seul. C'est à Babylone, la merveilleuse cité, de l'autre côté de la mer Rouge. Quand tu y seras arrivé, tu attendras que l'amiral Gaudise soit assis à son dîner ; alors tu entreras dans la salle, le haubert vêtu, le heaume lacé, l'épée nue à la main, et celui que tu verras assis à la droite de l'amiral, sans dire un mot, tu lui couperas la tête. Ce n'est pas tout : l'amiral Gaudise a une fille, la belle Esclarmonde ; devant tous, tu lui donneras trois baisers. Ensuite tu feras mon message à l'amiral, déporté qu'il l'entende ainsi que tous ses barons. Tu lui diras de ma part qu'il m'envoie mille éperviers ayant passé la mue, mille lévriers, mille ours enchaînés, mille jeunes bacheliers de noble famille et mille jeunes filles de grande beauté, et les blanches moustaches de sa barbe, et de sa bouche quatre dents machelières.

— Vous voulez le tuer ! s'écrient les Français.

— Par Dieu ! dit Charles, vous dites vrai.

— Sire, dit Huon, y a-t-il autre chose ? Je ferai à mon pouvoir tout ce que vous m'ordonnerez.

— C'est tout, dit Charles ; mais écoute encore. Si tu peux revenir, n'entre pas dans ta ville de Bordeaux, ni à Gironville qui se dresse sur le rocher, ni dans aucun lieu de ta terre, avant de m'avoir parlé. Prends-y bien garde : si je t'y trouvais, je t'y ferais pendre. C'est bien, sire, dit l'enfant, mais faites-moi une faveur :

permettez que ces dix chevaliers que j'ai amenés m'accompagnent jusqu'au Saint Sépulcre.

— Jusqu'à la mer Rouge même, dit Charles, s'ils t'aiment assez pour te suivre. Mais qu'ils n'aillent pas plus loin.

— Grand merci, sire, dit l'enfant.

Huon fait tout préparer pour son voyage et richement équiper ses compagnons. Mais il n'eut pas la permission d'aller dire adieu à sa mère à Bordeaux : il ne devait plus la revoir. Gérard, son frère, reçut du roi en garde toute la terre de Huon pour la gouverner jusqu'au moment où son frère reviendrait, s'il devait jamais revenir.

Il y avait là un chevalier, appelé Guichard, qui était de Chartres et cousin de Huon. Il s'approcha de lui et lui prit la main :

— Cousin, dit-il, je veux aller avec vous.

— Que Dieu vous en récompense ! dit Huon.

Tout était prêt. Huon demanda congé. Il emmena avec lui les onze barons. Ils emportaient de l'or et de l'argent en grande foison, dont le duc Naimes leur avait fait présent. Ils prirent le chemin de Rome. Gérard, guéri de sa blessure, le vieux Naimes et l'abbé de Cluny les accompagnèrent ; pendant deux jours ils marchèrent ensemble et le troisième jour ils se séparèrent. Ah ! quel deuil menait le duc Naimes, et comme le bon abbé pleurait ! Huon soupire ; il les embrasse tous tendrement et part pour sa grande aventure.

V

Je ne vous raconterai pas leurs étapes ; ils arrivèrent un soir à Rome. Le lendemain de grand matin, Huon et ses hommes allèrent à l'église Saint-Pierre. Le pape y chantait la messe ; les Français l'écoutèrent. Quand le pape eut quitté l'autel, Huon vint à sa rencontre et s'agenouilla devant lui.

— Qui es-tu, frère, dit le pape, et de quelle parenté ?

— Saint Père, dit Huon, je suis votre neveu, fils de Seguin de Bordeaux, que Dieu absolve !

Quand le pape l'entendit, il le releva et l'embrassa.

— Beau neveu, dit-il, sois le bienvenu ! Qui t'amène ici ?

— Saint Père, dit Huon, je vous le raconterai ; mais d'abord je voudrais m'entretenir avec vous seul à seul.

Le pape alla s'asseoir près d'un pilier, Huon s'agenouilla et se confessa à lui. Quand il eut dit tous ses péchés, il lui raconta ce qui lui était arrivé et le message qu'il devait faire.

— Écoute-moi, mon fils, lui dit le pape : tu n'auras de moi ni pénitence ni absolution, si d'abord tu n'arraches pas toute haine de ton cœur et si tu ne pardonnes pas à Charles et à tous ceux qui t'ont fait tort.

— Je leur pardonne, dit Huon, et sans arrière-pensée.

— Tu as un noble cœur, dit le pape. Écoute ce que tu y gagneras. Tu vas partir aussi quitte de tes péchés que l'était Marie Ma-

deleine quand elle prit congé de Jésus après avoir pleuré à ses pieds. Et je ne t'enjoins aucune pénitence.

— Saint Père, dit Huon, que Dieu vous en sache gré !

— Maintenant, dit le pape, tu vas aller à Brindes : tu trouveras là Garin le marinier, qui est le maître de tout le port. Il est de Saint-Omer et ton cousin et le mien ; je vais te faire donner pour lui de bonnes lettres, que tu lui présenteras en le saluant de ma part, et je te promets qu'il t'accueillera bien.

Il appela son chapelain et lui fit écrire un bref dans lequel il disait à Garin que le damoiseau qui le lui remettrait était le fils de Seguin de Bordeaux, qu'il le traitât comme il aurait fait le pape lui-même, et qu'il l'aidât pour son passage. Il fit clore le bref, et on le munit de son sceau.

— Beau neveu, dit le pape, reste avec moi cette nuit.

— Grand merci, Saint Père, dit Huon, mais je ne puis m'arrêter. J'ai trop grande hâte de remplir mon message et de revenir m'accorder avec le roi Charles.

— Va donc, dit le pape, et que Dieu te conduise ! Et surtout garde toujours ta loyauté.

— Saint Père, dit l'enfant, je vous le promets devant Dieu.

Il prit congé et avec ses compagnons il se mit en route pour Brindes.

Ils y arrivèrent un beau matin, et allèrent droit au port ; là ils trouvèrent une belle chaire, garnie de coussins magnifiques, dans laquelle un homme d'aspect majestueux était assis. Un riche dais

étendu sur sa tête le préservait des rayons du soleil. Huon crut que c'était le roi du pays ; il mit pied à terre et le salua.

— Sire roi, dit-il, que Dieu vous garde !

— Vous vous trompez, seigneur, répondit Garin : je ne suis qu'un marinier et non le roi du pays.

Pendant qu'il regardait Huon, il se mit à soupirer du fond du cœur.

— Chevalier, lui dit-il, plus je vous regarde et plus je me sens ému à cause d'un noble seigneur que j'aimais tendrement ; il s'appelait Seguin de Bordeaux, et vous lui ressemblez de près. Qui êtes-vous, dites-le moi ?

— Je suis né à Bordeaux, dit Huon, et je suis fils de ce Seguin dont vous parlez.

Quand Garin l'entendit, il quitta son siège, se prosterna devant Huon, lui prit la jambe et baisa plus de vingt fois son soulier. Puis, se relevant, il s'écria :

— Soyez le bienvenu, damoiseau !

— Que Dieu vous honore, seigneur ! Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Garin.

— Eh bien ! dit Huon, j'ai pour vous des lettres du pape de Rome, qui vous envoie son salut et son amitié.

Il tendit le bref à Garin, qui était savant, et qui le lut aussitôt.

— Huon, dit-il, je n'en avais pas besoin

pour vous aimer, car votre père m'a fait de grandes bontés. A-t-il laissé d'autres enfants ?

— Oui, dit Huon ; j'ai un frère appelé Gérard, qui est resté pour garder ma terre ; il est plus jeune que moi.

Huon raconta ensuite à Garin toute son histoire :

— Il me faut aller à Babylone, de l'autre côté de la mer Rouge. Mais comment trouver Babylone ? je ne le sais pas.

— Ne craignez rien, beau neveu, dit Garin. J'ai quatre grands vaisseaux et dix plus petits, et vingt barques qui courent par la mer, et chaque jour on m'apporte au matin, à mon hôtel, dix livres d'or qu'ils m'ont gagnées ; j'ai une femme et de beaux enfants, et pourtant, beau neveu, je ferai pour vous une chose étrange : toute ma richesse, et ma femme, et mes enfants, j'abandonnerai tout, j'irai avec vous, rien ne m'en détournera, et je souffrirai toutes vos peines. Je me charge de vous guider et de pourvoir à vos besoins. En attendant, venez avec moi : vous passerez la nuit dans mon hôtel, et demain, quand le soleil sera levé, nous partirons pour le Saint Sépulcre.

Huon suivit Garin dans sa maison. Je ne vous parlerai pas de la bonne chère qu'il y trouva. Le soir, quand on eut soupé, on alla dormir.

Le lendemain matin, Garin était levé avant tout le monde. Il appela sa femme.

— Dame, dit-il, il me faut partir avec Huon ; c'est mon cousin : je dois le secourir dans sa grande épreuve. Comportez-vous bien en mon absence et gardez bien nos deux enfants. Ne pleurez pas ; vous me reverrez bientôt.

Hélas ! elle ne devait plus le revoir jamais.

Ils descendirent au port où le vaisseau était déjà prêt. On y mit en grande abondance et du pain et de la chair salée et du biscuit, du vin vieux et de l'hypocras et maint baril d'eau douce. On y introduisit les grands destriers et les palefrois et les sommiers. À l'arrière du navire était attachée une barque pour aborder dans les ports.

Garin embrassa et baisa tendrement sa femme et ses enfants. Tous pleuraient. Les treize barons entrèrent dans la nef ; ils n'emmenaient avec eux ni sergents, ni garçons ; les mariniers seuls les accompagnaient. Ils se recommandèrent à Jésus-Christ, et, levant les ancres, se lancèrent dans la mer.

Notre Seigneur leur donna si bon vent qu'en quinze jours ils arrivèrent en Terre Sainte. Ils descendirent à terre, et, montant sur leurs chevaux, s'acheminèrent vers Jérusalem. Quand ils y furent arrivés, ils allèrent droit au Saint Sépulcre et l'adorèrent, puis au Temple, afin de baiser l'autel où Jésus-Christ fut présenté enfant et où il chanta lui-même la messe devant ses apôtres. Huon s'étendit devant l'autel.

— Seigneur, dit-il, par la croix où vous fûtes cloué, par la lance qui vous ouvrit le flanc, par le sépulcre que j'ai adoré, protégez-moi dans ce voyage et permettez que je fasse ma paix avec le roi Charlemagne !

Il se releva, baisa l'autel, y mit son offrande et sortit du Temple avec tous ses chevaliers.

— Seigneurs, dit-il, vous pouvez maintenant vous en retourner et porter mon salut au roi Charles.

— Que dites-vous là ? répondirent-ils doucement. Rien ne nous empêchera d'aller avec vous jusqu'à la mer Rouge.

— Grand merci, seigneurs, dit Huon.

Ils remontèrent à cheval, et les voilà en route.

Ils traversèrent des terres étranges, le royaume de Fémenie où il n'habite que des femmes ; puis la terre des Comains : ce sont des gens qui ne connaissent pas le blé ; ils ne mangent que de la chair crue et couchent en plein air, se couvrant de leurs oreilles ; ils sont plus velus que des chiens, mais ils ne font de mal à personne. Ils passèrent ensuite par la terre de Foi : la foi et la loyauté y sont si grandes que personne ne garde les champs ; tout le monde prend à sa volonté de tout ce qu'ils produisent, et il y a une si grande abondance qu'on ne saurait jamais l'épuiser. Ils traversèrent ensuite une terre maudite, où le soleil ne luit pas, où rien ne pousse, où l'on n'entend ni l'aboi d'un chien, ni le chant d'un coq. Ils retrouvèrent enfin la lumière, mais le pays où les conduisait leur route ne produisait rien dont ils pussent se nourrir, et toutes leurs provisions étaient épuisées.

— Dieu ! dit Huon, qu'allons-nous devenir ? Ah ! roi Charles, où m'avez-vous envoyé ? Dieu vous pardonne votre cruauté !

En continuant toujours leur chemin, ils arrivèrent dans un bois. Ils y trouvèrent un vieillard dont la barbe grise descendait jusqu'à sa ceinture ; il l'avait richement tressée avec des galons d'or ; il tenait une houe et se donnait grande peine pour refaire le chemin, défoncé en cet endroit.

— Seigneurs, dit Huon, voyez cet homme avec cette grande barbe : je ne sais trop s'il croit en Dieu ; pourtant je vais lui

parler.

Il s'approcha de lui.

— Prud'homme, lui dit-il, que le Dieu qui a versé son sang pour les pécheurs protège votre corps et votre âme !

Quand le vieillard l'entendit, il jeta ses outils, accourut vers Huon, lui saisit la jambe et baisa plus de vingt fois son soulier.

— Sire damoiseau, s'écria-t-il, que Dieu vous mette en joie ! Voilà plus de trente ans que je vis dans ce bois, et vous êtes le premier homme croyant au vrai Dieu que j'y rencontre. Mais plus je vous regarde, et plus mon cœur se sent troublé, à cause d'un noble baron à qui vous ressemblez tant. Il s'appelait Seguin de Bordeaux.

— Ami, dit Huon, vous avez connu le bon duc Seguin ?

— Oui, certes, et beaucoup.

— De quelle terre êtes-vous donc, et de quelle parenté ?

— Dites-moi d'abord à qui je parle, répondit le vieillard.

— Vous avez raison, dit Huon : je vous dirai tout, mais reposons-nous un peu.

Ils descendirent de leurs chevaux, les attachèrent aux arbres et s'assirent sur l'herbe.

— Prud'homme, dit Huon, sachez que je suis né à Bordeaux et que je suis le fils du duc Seguin dont vous avez parlé. Mon père est mort, hélas ! S'il était en vie, je ne souffrirais pas tout ce qui m'arrive.

Le vieillard soupira et le regarda avec grande douleur.

— Oui, dit Huon, j'ai fort à faire, et j'ai grand besoin de l'aide de Dieu. Quand mon père mourut, nous restâmes, mon frère Gérard et moi, auprès de ma mère ; nous oubliâmes d'aller à la cour pour relever notre fief ; nous fûmes accusés auprès de l'empereur, et nous étions perdus, si le duc Naimes au poil fleuri n'avait pas défendu notre cause.

Le prud'homme l'entendit et tressaillit de joie.

— Le duc Naimes ? s'écria-t-il, il est encore vivant ? Je l'ai connu bien jeune. Nous avons été jadis compagnons.

Huon lui raconta ensuite toute son histoire.

— Je vais, dit-il, bien malgré moi, à Babylone ; je vais porter le message de Charlemagne à l'amiral Gaudise. Et maintenant, prud'homme, je ne vous ai rien caché de ce qui me touche : je voudrais à mon tour savoir de quelle terre et de quelle parenté vous êtes, et ce que vous faites ici.

— Frère, répondit le vieillard, je suis né à Gironville. Connaissez-vous le bon prévôt Guirré ?

— Certes, dit Huon. Quand j'ai quitté Bordeaux, je lui en ai confié la garde.

— Eh bien ! c'est mon frère.

— Et vous, dit Huon, quel est votre nom ?

— Je m'appelle Géreaume. J'ai vu votre père bien petit enfant.

— Et, pour l'amour de Dieu, comment vous trouvez-vous ici ?

— Je vais vous le raconter. Quand j'étais jeune, et que je venais d'être armé chevalier, j'eus le malheur de tuer un chevalier à un tournoi. On en fit la paix, à condition que je ferais un pèlerinage au Saint Sépulcre. J'allai à Jérusalem, où j'accomplis loyalement mon vœu. Comme je revenais, je tombai sur des Sarrasins qui m'emmenèrent. Je fus mis en prison dans une ville lointaine, j'y restai deux ans et j'y souffris de grandes misères. L'amiral dont j'étais le prisonnier avait une fille ; elle me vit, elle s'éprit de moi et nous nous enfuîmes ensemble. Que vous dirai-je ? J'ai vécu plus de dix ans parmi les païens ; j'y ai été marié deux fois, il n'y a pas de pays ni de royaume que je ne connaisse. Je suis allé jusqu'à l'Arbre Sec, qui est la borne du monde habité. Enfin je réussis à m'échapper et je promis à Dieu de faire pénitence le reste de ma vie. Je me suis fixé dans ce bois où je m'occupe à réparer les chemins. Voilà trente ans que j'y suis et que je n'ai pas mangé un morceau de pain. Je vis de racines et de fruits que je trouve dans le bois. J'ai une haire sur ma peau. Si j'ai pu avoir quelques mérites par la vie que j'ai ainsi menée, je veux que vous y ayez part ainsi que l'âme de votre père. Je vous le dis, j'ai grande joie de vous voir ; je n'avais pas vu un chrétien depuis plus de cinquante ans, depuis que j'ai quitté la douce France. Votre père était encore bien jeune alors ; votre grand-père m'avait recueilli et nourri doucement. J'ai vu le temps que votre terre était un royaume ; c'est par bonté d'âme, quand votre père en hérita qu'il en fit un simple duché.

— Seigneur, dit Huon, on me l'a souvent conté ; mais si je puis revenir en France, le duché s'appellera peut-être encore un royaume.

— Ne vous vantez pas, ami, dit Géreaume.

— Vous avez raison, dit Huon : je ne mérite pas même d'être appelé duc ; j'ai perdu ma terre et mon rang. Mais dites-moi, sire Géreaume, puisque vous connaissez si bien toute la païennie, comment pourrai-je aller à Babylone ?

— Ne craignez rien : j'irai avec vous. J'y suis allé maintes fois ; je connais très bien l'amiral Gaudise, et je vous conduirai sûrement. Il faut d'abord aller à la mer Rouge. Il y a deux chemins qui y conduisent ; je les ai parcourus tous les deux. L'un des chemins est si redoutable, que celui qui s'y engage n'en revient guère ; mais si on pouvait le suivre, on arriverait en quinze jours. L'autre fait de longs détours, il faut un an pour en voir la fin ; mais on y voyage en toute sûreté ; on y trouve des bourgs et des villes et partout de bons gîtes.

— Par ma foi, dit Huon, je ne serai pas si fou que de mettre un an à ce que je puis faire en quinze jours. Mais quels périls offre donc le chemin le plus court ?

— Il faut, dit Géreaume, traverser une immense forêt ; elle dure bien quarante lieues ; elle appartient à un nain qui s'appelle Auberon. Il n'a que trois pieds de haut, mais il est plus beau que le soleil en été. Si on lui parle, on ne peut lui échapper, on reste sous son empire jusqu'à la fin de sa vie. Vous n'aurez pas fait dix lieues dans la forêt que vous le verrez se présenter devant vous ; il vous adressera la parole, il vous charmera par son aspect, il vous saluera affablement : il vous parlera même de Dieu. Si vous ne lui répondez pas, il suscitera une tempête qui vous remplira d'épouvante : vous verrez la foudre tomber et briser les arbres, la pluie et le vent faire rage ; il fera surgir devant vous un torrent impétueux, mais ne craignez rien : ce n'est que fantôme, vous pourrez le passer à pied sec. Tant que vous ne lui parlerez pas, il

ne peut vous faire de mal ; mais si vous lui répondez, vous êtes perdu : vous serez enchanté pour le reste de vos jours.

— Soyez sans crainte, dit Huon : je saurai me taire. Ils montent et donnent à Géreaume un cheval qu'ils avaient amené pour la rechange ; le vieillard chevauche près de Huon.

VI

Bientôt ils entrèrent dans la forêt qui, d'après Géreaume, était le domaine d'Auberon. Ils atteignirent une belle clairière, et là, sous un chêne, ils s'arrêtèrent pour se reposer. Ils ôtèrent aux chevaux les freins et les selles et les laissèrent paître par l'herbe verte.

— Dieu ! dit Huon, nous n'avons plus ni pain, ni viande ; voilà trois jours que nous n'avons été rassasiés !

— Vous ne savez pas jeûner, dit Géreaume. Mangez donc de ces bonnes racines : voilà trente ans que je ne vis pas d'autre chose.

— Ami, dit Huon, je n'en ai pas l'usage, je ne saurais en goûter.

Comme ils s'entretenaient ainsi, ils virent tout à coup devant eux, sortant de l'épaisseur de la forêt, un petit homme qui n'avait que trois pieds de haut. Mais il était beau comme le soleil en été. Ses cheveux tombaient en boucles d'or sur ses épaules ; il était vêtu d'une riche étoffe de soie partagée en bandes que séparaient des galons d'or. Des lacs de soie lui serraient les côtés ; il portait à la main un arc d'argent dont la corde était de soie et la flèche

d'or. À son cou pendait un cor d'ivoire entouré de cercles d'or. Il le porta à sa bouche, et soudain les quatorze chevalier se mirent à chanter et à danser.

— C'est Dieu qui nous visite ! dit Huon. Je ne sens plus ni faim ni souffrance.

— Non, dit Géreaume, c'est le nain Auberon ; ne lui parlez pas si vous ne voulez rester à jamais avec lui.

Le nain s'approcha et leur dit à haute voix :

— Je vous salue, les quatorze hommes qui allez par ma forêt, je vous salue au

nom du vrai Dieu ; et par ce Dieu, par l'eau, par le chrême et le sel qui confèrent le saint baptême, je vous adjure de me saluer en retour !

Mais les quatorze chevaliers, laissant là leurs chevaux, s'enfuient à toutes jambes.

Les yeux d'Auberon s'enflammèrent de colère ; il frappa son cor d'un de ses doigts, et aussitôt se déchaîna une tempête épouvantable. La pluie et le vent faisaient rage, la foudre brisait les arbres, les bêtes éperdues fuyaient de toutes parts. Les Français, remplis d'effroi, précipitent leur course. Mais au bout d'une demi-heure, ils trouvent devant eux un torrent écumeux qui bondit avec fracas.

— Hélas ! dit Huon, nous sommes pris. Quelle folie j'ai faite d'entrer dans cette forêt !

— Ne craignez rien, dit Géreaume, tout cela n'est qu'enchantement. Ce torrent, nous pouvons le passer à pied sec.

Mais au même moment tout avait disparu, et la tempête s'était apaisée.

— Par ma foi, dit Huon, Dieu nous a protégés ; mais je n'ai jamais eu si peur de ma vie !

Nos chevaliers revinrent à leurs chevaux, se mirent en selle et reprirent leur route.

— Eh bien ! dit Huon, nous lui avons échappé.

— Ah ! répondit Géreaume, nous n'en sommes pas encore quittes !

Comme il parlait ainsi, au moment de franchir un petit pont, ils voient tout à coup le nain devant eux.

Huon fait reculer son cheval, il se signe.

— Dieu ! s'écrie-t-il, voici encore ce démon !

— Vassal, dit Auberon, tu ne parles pas bien : je ne suis ni un démon, ni un mauvais esprit ; je suis un homme de chair et d'os comme vous autres ; mais encore une fois, je viens vous conjurer au nom de Dieu, de tout ce qu'il a créé, de l'eau, du chrême et du sel qui servent au baptême et du pouvoir que Dieu m'a donné, je viens vous conjurer de me répondre.

— Fuyons ! dit Géreaume. Si on l'écoutait, il séduirait tout le monde.

Ils mettent leurs chevaux au galop et s'enfuient. Souvent ils se retournent, ils croient toujours le voir à leurs côtés.

Tout à coup, ils se sentent arrêtés ; ils entendent le son du cor, ils se mettent à chanter et sous eux leurs chevaux dansent.

Mais Auberon resté seul s'indigne.

— Ces fous croient m'échapper, dit-il ; mais puisqu'ils ne veulent pas entendre raison, ils le paieront cher.

Il frappe de son cor trois coups sur son arc d'argent ; aussitôt quatre cents chevaliers l'entourent.

— Qu'y a-t-il, sire ? lui demandent-ils.

— Je vais vous le dire, et pourtant mon cœur se serre en prononçant cette parole ; mais puisqu'ils ne veulent pas me rendre ce qu'ils me doivent, ils le paieront chèrement. Quatorze chevaliers de France passent par cette forêt : j'ai eu beau les saluer et les conjurer, ils n'ont daigné ni me saluer, ni me répondre. Rattrapez-les et mettez-les à mort.

Alors s'avança Gloriant, le meilleur des chevaliers d'Auberon.

— Sire, dit-il, ne faites pas cela. Avant de les condamner, éprouvez-les encore. Ils ne savent pas à qui ils ont affaire. Rassurez-les par de bonnes paroles, et s'ils refusent encore de vous répondre, honni soit qui en aura pitié !

— Je le veux bien, dit Auberon.

Les Français, remis de leur frayeur, chevauchaient par la forêt.

— Géreaume, dit Huon, voilà longtemps que nous marchons ; je crois que nous sommes délivrés du nain. Mais je vous le dis, je n'ai jamais vu un homme d'une si grande beauté. Dieu ! comme il est beau quand on le regarde ! comme sa voix est douce quand on l'entend, et comme il parle bien de Dieu ! Quand ce serait Belzébuth lui-même qui parlerait ainsi, on devrait lui répondre. Et

comment pourrait-il être mauvais et redoutable ! C'est un enfant : il n'a pas cinq ans.

— Un enfant ? dit Géreaume. Eh bien ! ce petit enfant était né avant que Jésus-Christ fût au monde.

— N'importe, dit Huon, ne m'en sachez pas mauvais gré ; mais je vous déclare que, s'il revient, je lui répondrai.

Il n'avait pas fini qu'Auberon était devant eux.

— Eh bien ! seigneurs, dit-il, avez-vous réfléchi ? Pour la dernière fois, je viens vous saluer ; pour la dernière fois, au nom de Dieu et du pouvoir qu'il m'a donné, je vous adjure de me rendre mon salut. Vous êtes fous, vraiment, de croire que vous pouvez passer par ma forêt sans daigner me répondre quand je vous parle ! Mais écoutez-moi bien : vous ne pouvez pas plus m'échapper qu'un bœuf ne pourrait monter au ciel. Eh ! Huon de Bordeaux, je connais bien ton nom et je sais bien où tu vas et ce qui t'est arrivé. Tu as tué Charlot, le fils de Charlemagne, tu as vaincu Amauri, et Charlemagne t'a enlevé ton fief, et il t'envoie porter un message à l'amiral Gaudise à Babylone. Mais sache bien que, sans mon aide, tu n'y arriveras pas. Parle-moi, et je t'aiderai à remplir ton message ; je te protégerai auprès de l'amiral, je te ferai avoir les blanches moustaches de sa barbe et quatre dents mâchelières de sa bouche. Je te ramènerai en France sain et sauf avec tous ceux qui t'accompagnent, si tu ne l'empêches pas par ta faute. Je sais bien que tu m'aurais parlé sans ce rabâcheur de Géreaume ; parle-moi, et je te ferai encore un autre plaisir. Il y a trois jours passés que tu n'as fait un bon repas : je t'en donnerai un où tu auras tous les mets et toutes les boissons que tu pourras

souhaiter, et tu n'auras pas plutôt fini de dîner que je te donnerai congé. Ne crains rien : je vous laisserai tous librement partir.

— Sire, dit Huon, soyez le bien trouvé !

— Ah ! dit Auberon, voilà une bonne parole. Jamais un salut n'aura été récompensé comme celui-ci.

— Sire, dit Huon, dites-vous vrai ? Je m'émerveille grandement de ce qui vous fait vous attacher ainsi à mes pas.

— C'est, dit Auberon, que je t'aime, parce que tu as le cœur le plus loyal que j'aie jamais trouvé dans un homme. Tu ne sais pas qui je suis. Écoute. J'ai eu pour père Jules César et pour mère la fée Morgue. Quand je naquis, il y eut de grandes fêtes ; trois fées vinrent visiter ma mère et me souhaiter ma destinée. Il en eut une qui trouva qu'on ne lui avait pas fait assez d'honneur : elle me donna en don que je serais un petit nain tel que je le suis, et qu'après trois ans je ne grandirais plus. Elle regretta ensuite ce qu'elle avait fait, et, pour le compenser, elle me donna un autre don, c'est que je serais ce qu'il y a de plus beau au monde après Dieu, et, tu le vois, je suis beau comme le soleil en été. La seconde fée me donna mieux : par son don, je connais le cœur et les pensées des hommes et toutes leurs actions et tous leurs péchés. La troisième fée me donna mieux encore : il n'y a pas de pays, ni de royaume, jusqu'à l'Arbre Sec, qui est la borne du monde, où je ne sois, si je le veux, au moment même où je le souhaite et avec autant de gens que je le désire. Monmur, ma cité, est à plus de quatre cents lieues d'ici ; j'y suis plus vite qu'un cheval n'a franchi un arpent. Et quand je veux un palais à grands piliers et à plusieurs étages, je l'ai aussitôt à ma volonté. Et je n'ai qu'à souhaiter pour avoir tous les mets et toutes les boissons que je peux dé-

sirer. Mais ce n'est rien encore. À ce que les fées m'avaient donné, Dieu lui-même a ajouté un don bien plus haut : je vivrai tant que je voudrai, je ne vieillirai jamais, mon siège est préparé dans le ciel, et déjà je connais tous les secrets du paradis et j'entends chanter les anges.

— Sire, dit Huon, ce sont là de beaux dons.

— Ah ! Huon, dit Auberon, comme tu as bien fait de me répondre ! C'est la parole la plus heureuse que tu auras dite de ta vie. Écoute maintenant : où veux-tu manger ? dans un pré, dans un bois ou dans une salle ?

— Sire, dit Huon, je n'en ai cure, pourvu que je dîne.

Auberon l'entend, il se met à rire.

— Couchez-vous tous ici sur l'herbe, et sachez que tout ce que vous verrez est de par Dieu.

Ils se couchent ; Auberon fait son souhait, et presque aussitôt il leur dit :

— Relevez-vous.

Ils se relèvent et voient devant eux un grand et magnifique palais : les étages s'élevaient sur les étages, de hautes tours le surmontaient, un large perron de marbre conduisait à une vaste salle. Il semblait avoir toujours été là. Les chevaliers, pleins de surprise, montent les degrés sans mot dire. Dans la salle ils trouvent une grande table mise et richement servie. Autour sont quatorze sièges, au bout un fauteuil d'ivoire incrusté d'or que les fées avaient jadis donné à Alexandre, qui l'avait transmis à Jules César.

Là s'assit Auberon ; il fit asseoir Huon à côté de lui ; des pages leur apportèrent dans des bassins dorés l'eau pour se laver les mains.

L'enfant Huon mangea de grand appétit. Auberon le regardait avec tendresse, il taillait lui-même son pain et sa viande ; mais Géreaume ne mangeait pas, et ses larmes tombaient dans son écuelle.

Auberon lui dit en souriant :

— Mangez et buvez, Géreaume, et ne craignez rien. Dès que vous aurez dîné, je vous donnerai congé.

C'est seulement alors que le vieux Géreaume se sentit rassuré.

Le repas était fini. Huon se leva.

— Sire, dit-il, si vous vouliez le permettre, nous reprendrions notre route.

— Attends un moment, dit Auberon ; je ne veux pas que tu partes sans emporter quelques présents.

Gloriant, apporte-moi mon hanap.

Quand il l'eut à la main :

— Huon, dit-il, regarde ce hanap : tu vas y éprouver ma grande puissance. Tu vois ce hanap vide ? Eh bien ! regarde.

Il le pose sur la table, il fait un signe de croix au-dessus, et le hanap s'emplit d'un vin frais et vermeil.

— Tu vois, Huon, la vertu de ce hanap. Sache que si tous ceux qui sont vivants étaient ici, et que tous les morts fussent ressusci-

tés, ce hanap leur fournirait à tous autant de vin qu'ils en pourraient souhaiter. Mais il a une dignité plus haute encore : nul n'y peut boire s'il n'est prud'homme et pur de péché mortel. Dès qu'un méchant veut s'en servir, le hanap perd toute sa vertu. Essaye-le : si tu peux y boire, je te le donnerai.

— Grand'merci, sire, dit Huon ; j'ai grand'peur de n'être pas digne d'y boire, et cependant je me suis confessé naguère au pape de Rome ; j'ai reçu l'absolution de mes péchés mortels, et je n'ai dans mon cœur de haine pour personne.

Il s'approche, il prend le hanap plein de vin et le vide d'un trait.

— Huon, dit Auberon, je connaissais ton cœur, je savais que tu étais prud'homme : je t'aiderai ; compte sur moi. Je te donne le hanap ; mais sache que si tu dis un seul mensonge, tu perdras aussitôt et sa vertu et mon amitié.

— Sire, dit Huon, je m'en garderai. Et maintenant, je vous demande congé.

— Attends encore, dit Auberon ; j'ai un autre présent à te faire. Prends ce cor d'ivoire aux bandes d'or et passe-le à ton cou. Quand tu en sonneras, il n'y aura nul qui l'entende qui ne se mette à chanter et à danser, et dans quelque lointain royaume que tu sois, j'entendrai ton appel à Monmur, ma cité, et je viendrai aussitôt à ton secours avec cent mille hommes armés. Mais je te défends de sonner le cor si tu n'es dans un vrai péril. Ne l'oublie pas, car si tu y manquais, tu compterais en vain sur moi.

— Sire, dit Huon, je vous remercie encore. Et maintenant je vous demande congé.

— Va, dit Auberon, je te recommande à Dieu.

Huon et ses compagnons trouvent au bas des degrés leurs chevaux qu'on leur avait amenés ; ils montent. Huon attache à sa ceinture le hanap d'or, il pend à son cou le cor d'ivoire. Au moment du départ Auberon embrasse le fils de Seguin, et des larmes s'échappent de ses yeux.

— Qu'avez-vous, gentil sire ? dit Huon ; pourquoi pleurez-vous ?

— Ami, répond Auberon, tu emportes mon cœur. Je ne puis plus parler… Va-t-en à la garde de Dieu !

Les quatorze chevaliers continuent leur route, s'entretenant d'Auberon et de ses merveilles. Bientôt ils se trouvent devant une rivière où ils ne voient ni pont ni gué ; ils restent ébahis, ne sachant ce qu'ils vont faire. Mais un envoyé d'Auberon les avait suivis ; il tenait à la main une verge d'or. Sans dire un mot à personne, il s'avance au bord de la rivière et la frappe de sa verge. Aussitôt l'eau s'arrête en amont et s'élève comme une muraille. Le messager disparaît ; Huon et ses hommes passent le fleuve à pied sec. Ils se retournent et voient l'eau qui a repris son cours.

— Ma foi, dit Huon, c'est encore un des prodiges d'Auberon. Il ne nous a fait que du bien ; mais, qu'il soit bon ou mauvais, nous sommes hors de sa puissance et nous n'avons plus à le craindre.

— Ah ! dit Géreaume, vous avez été plus heureux que personne ne l'a été avant vous.

Ainsi parlant, ils arrivent dans une prairie ombragée où sourdait une claire fontaine.

— Voilà un endroit où il ferait bon s'arrêter pour souper, dit Huon. Nous avons des provisions qu'Auberon nous a données ; mettons les nappes sur l'herbe et voyons si le hanap fera son office.

Ils s'asseyent, ils mangent, et dans les mains de Huon le hanap se remplit sans cesse.

— Par ma foi, dit Huon, c'est Dieu qui m'a inspiré de parler à ce nain. Il m'aime véritablement, et il m'a fait un présent inestimable. Quand je serai revenu en France, j'aurai grand plaisir à le présenter à l'empereur Charles : s'il ne peut pas y boire, nous mènerons grande joie. Mais hélas ! que dis-je ? à quelles folies vais-je penser ? Je ne sais pas si je reverrai jamais la France. Je serais plus rassuré si je pouvais croire à la vertu de ce cor ; et vraiment il faut que je l'éprouve et que je sache si Auberon entendra mon appel.

Il porte le cor à sa bouche, mais Géreaume lui saisit le bras.

— À quoi pensez-vous ? lui dit-il. Avez-vous oublié ce qu'il vous a recommandé ? Si vous sonnez le cor sans nécessité, il vous en punira.

— Au diable, dit Huon. Épargnez-moi vos conseils.

Il prit le cor et le fit longuement résonner. Aussitôt Géreaume et tous les autres se mirent à chanter et à baller en grande joie.

— Continue, continue, crie le vieux Géreaume. Sonne, fils, et que Dieu bénisse celui qui t'a donné ce cor !

Et Huon continue à sonner ; les échos retentissent au loin. Auberon l'entend dans la forêt.

— Eh ! Dieu, dit-il, j'entends mon ami qui m'appelle, l'homme du monde que j'aime le plus ; un danger le menace. Je me souhaite auprès de lui avec cent mille hommes armés.

Huon voit tout à coup devant lui reluire les hauberts qui s'approchent. En avant marche Auberon.

— Ah ! seigneurs, s'écrie-t-il, nous sommes perdus !

— C'est bien fait ! dit Géreaume.

— Tais-toi, dit Huon ; laisse-moi parler.

Les yeux d'Auberon sont pleins de colère.

— Huon, crie-t-il, où donc est l'ennemi qui te menace ? Comment as-tu si vite oublié mes ordres ?

— Sire, dit Huon, pardonnez-moi pour l'amour de Dieu ; je vais tout vous dire. Nous nous sommes arrêtés dans cette prairie pour souper, nous avons éprouvé votre hanap, et nous l'avons trouvé merveilleux ; mais je n'avais pas fait l'essai du cor, et je n'osais pas affronter les périls que j'ai devant moi sans m'être assuré que je pouvais compter sur vous. Maintenant je sais que toutes vos paroles sont véridiques et je me repens d'avoir eu un moment de doute. Pardonnez-moi pour l'amour de Dieu, ou bien, voici mon épée : frappez.

Auberon sourit.

— Tu as parlé plus sagement que tu n'as agi. Je te pardonne. Écoute, maintenant. Dans la route que tu vas suivre, tu trouveras la ville de Tormont ; elle appartient à Eudes, un traître sans pareil, et pourtant c'est ton oncle, le frère de ton père ; tu en as peut-être entendu parler ? Jadis, sous le nom de Guillaume, il

avait conspiré contre l'empereur et il n'échappa à la mort qu'en faisant vœu d'aller au Saint Sépulcre. Mais, arrivé chez les païens, il renia la chrétienté ; maintenant il adore Mahomet et Tervagant, et le traître est si acharné contre son ancienne foi que tous les chrétiens qu'il peut prendre, il les fait pendre ou jeter dans sa prison. S'il te tient, il t'en fera autant. Donc, si tu m'en crois n'entre pas dans la ville de Tormont.

— Sire, dit Huon, que dites-vous là ? Comment n'irais-je pas faire visite à mon oncle ? S'il est tel que vous le dites, je lui ferai voler la tête des épaules ; si je suis en péril, je sonnerai du cor et vous me secourrez, n'est-ce pas ?

— C'est la vérité, dit Auberon, mais si tu veux conserver mon amitié, je te le recommande sur tes yeux, ne sonne le cor que si tu es blessé grièvement ou en péril prochain de mort.

— Sire, dit Huon, ne craignez rien : pour tout l'or du monde je n'approcherai plus ce cor de mes lèvres, si je ne suis blessé grièvement ou en péril prochain de mort.

Huon prit congé. Auberon le regarda, et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Au nom de Dieu, sire, dit Huon, qu'avez-vous ?

— J'ai grande pitié de toi, dit Auberon ; car, je te le dis, il n'est homme qui puisse imaginer les grandes peines et les grandes souffrances qui t'attendent… Va-t-en, et que Dieu te protège !

VII

Les chevaliers se remettent en marche. Je ne vous raconterai pas leurs journées. Un soir, au coucher du soleil, ils virent se dresser devant eux des murailles et des tours.

— Ah ! dit Géreaume, nous sommes en grand péril ; voilà la cité de Tormont.

— Ne craignez rien, dit Huon, il ne nous y arrivera pas de malheur.

Comme ils allaient entrer dans la ville, ils rencontrèrent un sergent.

— Ami, dit Huon, que le Dieu qui est mort pour nous racheter te protège !

Le sergent les regarde avec étonnement.

— Seigneurs, dit-il, qui me saluez au nom du vrai Dieu, je vous salue de même ; mais, je vous en prie, parlez bas. Si on vous entendait, vous risqueriez la vie. Je crois au même Dieu que vous, mais je n'ose pas le dire.

— Ami, dit Huon, dis-moi, qui donc est maître de cette cité ?

— C'est le duc Eudes. Il a jadis été chrétien ; mais il a renié sa foi, et maintenant il est si plein de rage que s'il peut tenir un chrétien, il le fait pendre ou emprisonner.

— Ami, dit Huon, je ne le crains pas ; mais, dis-moi, pourrons-nous trouver à nous loger dans cette ville ? Nous allons à la mer

Rouge, et nous cheminons depuis bien des jours ; nous avons besoin d'un peu de repos.

— Beau sire, n'entrez pas dans cette ville, croyez-moi. Si le duc vous y sait, il vous fera jeter dans sa prison, où il y a déjà six-vingts chevaliers chrétiens. Si vous allez à la mer Rouge, je connais un autre chemin, et je m'offre à vous y conduire.

— Sire, dit Géreaume, faites ce qu'il vous dit.

— Jamais, dit Huon. Le soleil va se coucher ; ce serait folie de ne pas entrer dans une ville où l'on peut trouver un bon souper et un bon lit.

— Puisque vous le voulez, dit le sergent, je vous mènerai chez un prud'homme où vous serez bien hébergés et nourris. C'est le prévôt Hondré. Il croit en Dieu comme nous.

— Merci, ami, dit Huon ; nous te suivons.

Ils entrèrent dans la ville et arrivèrent à l'hôtel de Hondré ; le prévôt était assis sur son pont. Huon le salua au nom de Dieu.

— Franc chevalier, dit le prévôt en se levant, soyez le bienvenu ; mais, je vous en prie, ne parlez pas si haut ! Si on vous entendait, nous serions en grand danger. Si vous voulez demeurer avec moi, je vous abandonne toutes les richesses de ma maison, et le pain et la viande et le vin vieux et l'hypocras et les peaux de martres et d'hermines et cent chevaliers qui pourraient pendant deux ans soutenir un siège. J'ai dans mon hôtel assez pour ne pas en sortir pendant tout ce temps.

— Que Dieu, dit Huon, vous récompense de votre courtoisie !

Ils descendirent de leurs chevaux, que des sergents conduisirent aux écuries, et ils montèrent dans le riche palais. Quand ils furent un peu reposés, Huon appela le vieux Géreaume.

— Sire Géreaume, hâtez-vous : prenez un bon crieur, allez par les rues de cette ville, et faites crier partout que, s'il y a de joyeux compagnons, de pauvres bacheliers, des ménestrels aimant à bien vivre, ils viennent souper ce soir à l'hôtel du bon prévôt Hondré, et que je leur donnerai à tous à grande foison, et sans qu'ils aient à payer d'écot, et pain et viande et vin vieux et hypocras. Puis vous irez chez les panetiers et vous me ferez apporter tout le pain, chez les bouchers et vous me ferez apporter toute la viande, chez les poissonniers et vous me ferez apporter tout le poisson frais et salé. Ne marchandez rien et donnez largement tout ce qu'on vous demandera.

— Beau sire, dit l'hôte, j'ai dans ma maison des provisions en abondance et j'ai tout mis à votre disposition.

— Hôte, dit Huon, Dieu me préserve de rien vous coûter ! J'ai des deniers plus que je n'en puis dépenser ; et puis, sachez-le, j'ai un hanap qui fournirait du vin à tous ceux qui sont vivants et encore à tous ceux qui sont morts.

Hondré le regarda avec étonnement, se demandant s'il se moquait de lui. Huon eut alors une pensée dont il devait cruellement se repentir : il ôta de son cou son cor d'ivoire.

— Hôte, dit-il, faites-moi un plaisir : gardez-moi ce cor jusqu'à demain, vous me le rendrez si j'en ai besoin.

— Volontiers, dit le prévôt.

Il prit le cor et alla le serrer dans un coffre.

Le vieux Géreaume, qui savait parfaitement le sarrasinois, monta sur son cheval ; il prit un crieur et fit crier par toutes les rues de la ville que, s'il y avait de joyeux compagnons, de pauvres bacheliers, des ménestrels aimant à bien vivre, ils vinssent souper ce soir à l'hôtel du bon prévôt Hondré ; qu'on leur donnerait à tous à grande foison, et sans qu'ils eussent à payer d'écot, et pain et viande et vin vieux et hypocras. La nouvelle se répandit dans la ville. Vous pensez la joie que firent les compagnons ! Qui les aurait vus accourir de toutes parts en aurait eu le cœur réjoui. En moins d'une heure il y en avait plus de quatre cents qui avaient franchi le pont de l'hôtel. Cependant Géreaume était allé chez les panetiers, chez les bouchers et chez les poissonniers. Tout le pain qu'il avait trouvé et toute la viande et tout le poisson frais et salé, il avait tout fait porter chez le prévôt.

Dans la grande salle de l'hôtel, on avait dressé les tables, et les pauvres gens s'assirent tout autour. Huon, et l'hôte, et le vieux Géreaume, et les douze chevaliers, les servaient. Huon tenait le bon hanap ; il l'emplissait sans cesse et versait le vin dans toutes les coupes. Tous le regardaient émerveillés et juraient qu'ils n'avaient jamais bu de vin pareil.

Quand le sénéchal du duc Eudes sortit pour acheter le souper de son maître, il ne trouva ni pain chez les panetiers, ni viande chez les bouchers, ni poisson chez les poissonniers.

— Ah ça, dit-il, est-ce que le diable a passé par ici ?

— Seigneur, répondent les marchands, c'est un vieillard à barbe blanche qui est venu et nous a tout acheté. Il ne marchandait rien et payait largement tout ce que nous demandions.

— Et où vous a-t-il fait porter tout cela ?

— Chez le prévôt Hondré.

Plein de colère, il rentra au palais du duc.

— Sire, lui dit-il, je ne sais comment vous souperez : il y a des gens qui sont venus, qui ont enlevé toutes les provisions du marché et les ont fait porter chez Hondré, votre prévôt.

Comme il parlait, entra tout effaré un des espions que le duc entretenait dans la ville.

— Sire, dit-il, il y a chez votre prévôt un chevalier qui a invité à souper tous les ribauds de la ville. Il leur donne à manger largement et il leur sert du vin qui sort d'un hanap qu'il possède, comme l'eau sort d'une fontaine. Il a beau le vider sans cesse, il se remplit toujours, et de vin pareil à celui qu'il verse, je n'en ai jamais goûté.

— Par Mahomet ! dit Eudes, voilà un hanap qui me viendrait bien à propos. Je vais aller voir cet insolent qui ose m'enlever mon souper. Il ne se louera pas d'être entré dans ma ville.

Il s'arme, et trente chevaliers avec lui et marche en hâte vers l'hôtel de Hondré.

Il trouve le pont baissé et la porte ouverte et monte les degrés de la salle.

— Ah ! dit le prévôt, nous sommes perdus ! Voici le duc qui semble en grande colère. Si Dieu n'a pitié de vous, vous allez être tué avec vos hommes.

— Ne craignez rien, dit Huon ; laissez-moi lui parler.

Il s'avance à la rencontre du duc, et, le saluant :

— Sire duc, lui dit-il, au nom de Dieu, soyez le bienvenu !

— Ne m'approche pas, vassal, dit le duc : tu es chrétien, et par Mahomet je vais te traiter comme je traite tes pareils.

— Sire, dit Huon, que gagnerez-vous à nous faire tuer ? Nous ne vous avons fait aucun tort : que nous réclamez-vous ?

— Il suffit que vous soyez chrétiens pour mériter la mort. Mais d'abord dis-moi, que signifie cette assemblée que tu as faite ? Pourquoi as-tu invité tous ces truands à ton souper ?

— Sire, dit Huon, j'ai à remplir une mission périlleuse ; au delà de la mer Rouge, et j'ai voulu offrir à souper à ces pauvres gens en l'honneur de Dieu, pour qu'il me ramène sain et sauf.

— Eh bien ! dit Eudes, tu as fait un bien mauvais marché, car tu ne souperas pas une autre fois dans ta vie.

— En attendant, dit Huon, soyez raisonnable : vous n'avez pas soupé ; désarmez-vous ainsi que vos hommes et lavez vos mains : je vous donnerai à manger du pain, de la viande et du poisson frais et salé, et je vous servirai du meilleur vin que vous ayez jamais bu. Quand nous aurons soupé, nous parlerons de nos affaires.

— Ma foi, dit Eudes, tu as raison. Désarmez-vous, dit-il à ses hommes, et soupons, puisqu'on nous y invite ; aussi bien, chez nous, n'avons-nous rien à nous mettre sous la dent.

Ils se désarment, ils lavent leurs mains dans les grands bassins qu'on leur présente, et, les pauvres gens ayant fini leur souper, prennent place à la table avec Huon et le vieux Géreaume et les douze autres chevaliers et le bon prévôt.

Àla fin du repas, Huon se lève et prenant le hanap d'or :

— Sire duc, dit-il, vous voyez ce hanap : il est vide ; eh bien ! regardez !

Il fait la croix et le hanap se remplit d'un vin écumant. Il le présente à son oncle, mais dès qu'Eudes le saisit, le vin s'enfuit.

— C'est de la sorcellerie ! s'écrie Eudes.

— Non, dit Huon ; c'est l'effet de votre méchanceté. Posez-le : vous ne goûterez jamais du vin qu'il donne.

— Vassal, s'écrie Eudes, tu es bien hardi de me parler ainsi dans ma propre ville ! Je pourrais te faire tuer sans que personne osât te défendre ; mais dis-moi d'abord d'où tu viens et de quel pays tu es.

— Je ne vous le cacherai pas, dit Huon : je suis né à Bordeaux.

— À Bordeaux ? Et qui est ton père ?

— En vérité, dit Huon, il s'appelait Seguin. Que Dieu lui pardonne ses péchés ! il est mort il y a plus de sept ans.

— Le fils de mon frère ! s'écrie Eudes. Et que cherchais-tu ailleurs que chez moi ? Mais, dis-moi, beau neveu, que fais-tu ici et où vas-tu ?

— Je vais au delà de la mer Rouge ; je vais porter un message à l'amiral Gaudise. C'est l'empereur Charlemagne qui m'y envoie, parce que j'ai tué son fils Charlot. Il m'a enlevé mon héritage, et ne me le rendra que si je lui rapporte la réponse de l'amiral.

— Beau neveu, dit Eudes, moi aussi, jadis, j'ai été banni de France. Mon aventure m'a amené ici ; j'ai renié la chrétienté, je

me suis marié, et par ma femme j'ai de grandes terres et des châteaux et la ville où nous sommes. Viens à mon hôtel, et dors cette nuit sous mon toit. Demain au matin je te ferai escorter par mes chevaliers, qui ne te seront pas inutiles, car il y a de mauvais pas à passer sur ta route.

— Sire, dit Huon, volontiers, et que Dieu vous en sache gré !

— Vous vous en repentirez, lui dit Géreaume.

— À coup sûr, dit le prévôt Hondré.

Mais, Huon ne les écoute pas. Il fait porter tous ses bagages au palais. Il n'oublie pas le bon hanap, mais le cor est resté dans le coffre où le prévôt l'avait mis.

La nuit se passa sans encombre, et le lendemain, de bonne heure, Huon vint demander congé à son oncle.

— Beau neveu, dit Eudes, attends encore un peu et prends un repas chez moi. Pendant ce temps, je réunirai les chevaliers qui doivent t'accompagner.

— Comme vous voudrez, sire oncle, répondit Huon.

Pendant qu'on mettait les tables, Eudes appela un chevalier qu'il avait amené de France et qui avait renié Dieu comme lui.

— Geoffroi, lui dit-il, écoute-moi. Va dans ma salle d'armes et fais armer six-vingts païens. Tu les feras entrer pendant le repas, et ils tueront ce Français et tous les siens. S'il t'échappe, tu as perdu mon amitié.

— Soyez tranquille, répondit Geoffroi ; il ne sortira pas vivant d'ici.

Geoffroi entra dans la salle où étaient amassés les hauberts et les heaumes et les épées tranchantes ; il regarda ces armes et se mit à soupirer :

— Hélas ! dit-il, comment Dieu pourra-t-il jamais me pardonner ? Il faut que cet homme ait le cœur bien pervers, de vouloir tuer en trahison le propre fils de son frère ! Le duc Seguin m'a fait jadis une grande bonté, je me le rappelle, à un tournoi où nous étions ensemble : j'aurais été tué s'il ne m'avait protégé. Ce qu'il m'a fait jadis, je veux le rendre à son fils. Que Dieu me confonde si je lui fais du mal ! C'est Eudes qui sera puni de sa trahison.

Geoffroi avait toutes les clefs du château ; il descendit dans la chartre où six-vingts Français étaient enfermés.

— Seigneurs, dit-il, écoutez-moi. Dieu vous offre aujourd'hui la délivrance. Si vous avez du cœur, elle est à vous. Tous répondirent :

— Par Dieu ! dites-nous ce qu'il faut faire ; il n'y en a pas un qui vous fera défaut.

— Bien, dit Geoffroi. Écoutez. Il y a dans ce palais un noble damoiseau qui est de France comme nous, fils du duc Seguin de Bordeaux. Eudes est son oncle et veut le tuer ; mais, par le Dieu vivant, si vous voulez m'aider et vous venger du mal qu'il vous a fait, c'est le traître qui y laissera la vie.

— Seigneur, s'écrient-ils tous, comptez sur nous.

— À la bonne heure, dit Geoffroi ; suivez-moi donc.

Il les emmena dans la salle d'armes et leur montra les armures. Tous, en grande hâte, revêtirent les hauberts, coiffèrent les heaumes, ceignirent à leur côté les brands d'acier ; Geoffroi les conduisit vers la salle où Huon mangeait avec son oncle.

Le repas finissait ; Huon se leva et, s'adressant à son oncle :

— Eh bien ! lui dit-il, vos chevaliers sont-ils prêts ?

— Il s'agit de bien autre chose, dit le duc Eudes. Par Mahomet ! tu ne m'échapperas pas. Sache, mon neveu Huon, que voilà le dernier jour que verront tes beaux yeux. Entrez, mes chevaliers, frappez-le : s'il vous échappe, c'est vous qui paierez pour lui.

Huon se recula et tira l'épée qu'il avait au côté ; mais quand les portes s'ouvrirent, ce fut Geoffroi qui entra avec ses Français.

— Montjoie ! s'écria-t-il. Frappez, barons, sur ces mécréants !

Les Français s'avancent, et les Sarrasins ont beau s'enfuir de tous côtés, ils leur coupent bras et têtes. Eudes, voyant qu'il est trahi, s'élance vers une fenêtre ; Huon le suit, l'épée à la main, mais avant qu'il eût pu l'atteindre, le traître avait sauté dans le fossé.

Nos Français sont maîtres du grand palais ; ils tuent tous les Sarrasins qu'ils y trouvent, ils en jettent plus de cent dans les fossés, puis ils ferment les portes, ils lèvent le pont ; alors ils se regardent, se reconnaissent, ils se baisent et s'embrassent, ils mènent grande joie dans le palais ; mais c'est une joie qui devait avoir peu de durée.

Eudes le traître sonne son cor d'appel ; en peu de temps quatre cents païens sont autour de lui et lui demandent :

— Qu'y a-t-il, gentil sire ?

— Seigneurs, dit Eudes, ces maudits Français se sont emparés de mon palais. Qu'on m'amène mes grands engins de siège, mes pierrières et mes mangonneaux.

On les amène, on les dresse devant les murs : ils lancent des pierres grosses comme des muids ; de toutes parts les murs sont entamés : déjà une des tours s'écroule avec grand fracas.

— Hélas ! dit Huon, nous sommes perdus : j'ai laissé mon cor d'ivoire chez le prévôt !

— Huon, dit Géreaume, c'est votre légèreté qui a causé notre perte. Comment avez-vous pu vous fier à ce traître ?

Cependant le bon prévôt Hondré s'était approché du duc Eudes.

— Sire, dit-il, à quoi pensez-vous, de détruire votre palais de vos propres mains ? Promettez à ce jeune homme, s'il veut abandonner le palais, que vous le laisserez partir sain et sauf. C'est le fils de votre frère, songez-y.

— Prévôt, dit le duc, vous avez raison. Allez le trouver et dites-lui qu'il peut s'en aller s'il le veut.

Mais tout bas il dit :

— Par le Dieu qui fait croître le blé, — c'est Mahomet. — si je le tiens une fois, il sera pendu.

Le prévôt s'approche du fossé et crie de sa voix la plus haute :

— Sire Huon, un mot, s'il vous plaît.

— Qui êtes-vous ? dit l'enfant.

— C'est moi, sire Huon, le prévôt Hondré.

— Hôte, que venez-vous me dire ?

— Je viens vous dire que, quelque offre qu'on vous fasse, il ne faut pas quitter le palais, car soyez sûr que si ce traître vous tient, il vous fera pendre.

— Merci, cher hôte, dit Huon ; mais écoutez-moi et, au nom de Dieu, prenez pitié de moi ; car si vous ne m'aidez pas, je suis mort. Je vous avais confié mon cor d'ivoire : si je l'avais, j'aurais tout trouvé. Ah ! gentil hôte, allez me le chercher et apportez-le moi, ou je suis perdu.

— Le voici, dit le prévôt Hondré ; je l'avais apporté sous mon manteau.

Il le lui fait porter par son sergent. Huon saisit le cor d'ivoire, il le met aussitôt à sa bouche et il le sonne à longue haleine. Tous ceux qui assaillaient le palais commencent à chanter et à baller ; autant en font les chrétiens dans le palais. Huon corne toujours, il ne s'arrête pas.

Auberon, dans sa cité de Monmur, entend le son du cor.

— Dieu ! dit-il, j'entends l'appel de mon ami, l'homme le plus loyal qui soit né d'une femme. Il est en grand péril, et je l'aime tant à cause de sa grande loyauté que je ne l'y laisserais pour rien au monde. Je me souhaite auprès de lui avec cent mille hommes armés en ma compagnie.

Il ne l'avait pas plutôt dit qu'il y fut. Les Sarrasins s'émerveillent et s'épouvantent de voir de tous côtés les rues s'emplir de chevaliers inconnus. Ils ne savent d'où ces gens peuvent sortir.

Auberon apparaît dans la grande salle du palais ; Huon le voit et s'élance vers lui.

— Sire, dit-il, soyez le bien trouvé ! C'est une grande bonté qui vous fait venir de si loin à mon secours.

— C'est l'amitié que je t'ai vouée, dit Auberon ; elle ne te manquera jamais, pourvu que tu gardes ta loyauté.

— Sire, dit Huon, que Dieu vous en sache gré !

Cependant les chevaliers de féerie parcourent la ville et tuent tout sur leur passage. Mais Auberon fait crier un ban : ceux qui voudront croire en Dieu n'auront aucun mal.

Aussitôt des centaines demandent le baptême. On saisit Eudes, le mauvais traître, on l'amène au palais devant Huon.

— Beau neveu, dit-il, aie pitié de moi.

— Par ma foi, dit Huon, vous ne trahirez plus personne !

Il tire l'épée qu'il avait au côté, il lève le bras et le laisse si violemment retomber, qu'il fait voler la tête du traître. On la cloue aux créneaux du rempart.

— Ami, dit Auberon, te voilà hors de péril, et tu peux continuer ta route. Mais écoute ce que je vais te dire, et mets-le à profit : tu feras bien, et je t'en saurai gré.

— Sire, dit Huon, je vous écoute.

— Ton chemin te mène du côté du château de Dunostre, le château à la tour merveilleuse qui domine la mer Rouge. Ne t'en approche pas. C'est Jules César, mon père, qui l'a construit ; il y a mis plus de vingt ans ; jamais un homme mortel n'en vit de pareil : il y a trois cents fenêtres et vingt-cinq salles ou chambres merveilleuses ; à l'entrée, devant le pont, se dressent deux hommes faits de bronze, chacun d'eux tient un fléau de fer : hiver comme été ils battent en alternant leurs coups, si fort et si dru qu'une hirondelle ne pourrait passer entre eux sans être tuée. Dans le château demeure un géant terrible qui s'appelle Orgueilleux ; il m'a ravi le château à la tour merveilleuse et en outre mon bon haubert, qui est plus blanc qu'une fleur de pré, qui ne peut être entamé par aucune arme, qui s'adapte à la taille de qui le possède, et qui ne pèse pas plus qu'une feuille de parchemin. Huon, je te défends de t'approcher de ce château, car si Orgueilleux te voyait, tu ne pourrais échapper à la mort.

— Sire, dit Huon, sauf votre grâce, je suis venu de France pour chercher les aventures : en voilà une que j'éprouverai certainement. Je voudrais vous rendre le château qu'on vous a ravi, et je serais fort heureux de conquérir ce blanc haubert dont vous me dites tant de merveilles : il pourrait m'être d'un grand usage. Et puis, si je suis en danger, je n'aurai qu'à sonner du cor ; je sais bien que vous me secourrez.

— Ne le crois pas, dit Auberon, et ne te fie pas à cela : si malgré ma défense tu vas au château de Dunostre, tu pourras corner tant que tu voudras, je ne viendrai pas à ton aide.

— Sire, dit Huon, vous ferez ce qu'il vous plaira, et moi je ferai ce que j'ai résolu de faire.

— Eh bien ! adieu, dit Auberon ; s'il t'advient male aventure, ne t'en prends qu'à ta folie.

— Sire, dit Huon, que Dieu m'en préserve !

Mais Auberon avait disparu.

Huon resta donc maître de la cité ; tous les Sarrasins se convertirent. Il donna la ville au bon prévôt Hondré et à Geoffroi ; il les en fit seigneurs. Puis nos Français reprirent leur route, ayant chargé quinze sommiers de l'or et de l'argent qu'on leur donna. Ils prirent congé et se dirigèrent vers la mer Rouge.

VIII

Pendant plus d'une journée, Huon et ses compagnons chevauchèrent par le pays. Un soir, ils s'arrêtèrent dans une belle prairie, laissèrent paître leurs chevaux dans l'herbe épaisse et se reposèrent par un bon sommeil. Au matin, quand le soleil se leva, ils virent de loin devant eux les murs d'un grand château et la haute tour qui resplendissait.

— Ma foi ! dit Huon, nous avons été bien sots de passer la nuit dans ce pré ; je vois là un château où nous aurions trouvé un bien meilleur gîte.

Géreaume regarda : il se sentit glacé de peur.

— Eh ! Dieu ! dit-il, notre dernier jour est venu ; notre mauvais sort nous a amenés droit à Dunostre, à la tour qu'Auberon nous avait défendu d'approcher.

Il prit Huon par son manteau et lui dit doucement :

— Ah ! beau sire, changeons de chemin ; n'agissez pas toujours en enfant ! Cette tour que vous regardez, c'est la tour de Dunostre ; c'est là que demeure le géant Orgueilleux, et, sachez-le, s'il a une fois revêtu son armure, quand tous les hommes qui sont au monde viendraient l'attaquer, il ne les craindrait pas. Vous vous rappelez ce que vous a dit Auberon, qui vous aime tant ; il vous a défendu d'y entrer. Venez : je vais vous mettre sur la route.

— Géreaume, dit Huon, si je suis venu de France jusqu'ici, c'est pour chercher des aventures, et celle-là ne m'échappera pas. Je vais voir ce géant, et il sera plus dur que le diamant si mon épée ne peut l'entamer. Quant à vous, restez dans ce pré et attendez mon retour.

— Hélas ! dit Géreaume, nous ne vous reverrons pas.

Le vaillant damoiseau prit ses armes, il vêtit le haubert, il laça le heaume étincelant, il ceignit l'épée à son flanc gauche, il pendit à son cou le cor d'ivoire ; mais il n'emporta pas le bon hanap. Quand il quitta ses hommes, tous l'embrassèrent en pleurant tendrement. Huon s'en alla droit vers Dunostre, à pied, par la verte prairie. Que Dieu le conduise ! car, sachez-le, il en aura grand besoin.

L'enfant Huon s'avança vers le château ; devant la porte, il trouva les deux hommes de bronze dont Auberon lui avait parlé : chacun tient dans sa main un fléau de fer ; l'hiver comme l'été, la nuit comme le jour, ils battent en alternant leurs coups. Une hirondelle ne pourrait passer entre eux sans être tuée. Huon les re-

garda étonné ; il les conjura au nom de Dieu de s'arrêter ; mais ils battaient toujours également.

— Eh ! dit Huon, comment pourrai-je entrer dans ce palais ?

En avant des gardiens de bronze, il aperçut un bassin d'or pendu à un pilier ; il eut une idée : il prit son épée et frappa trois grands coups sur le bassin ; du son qu'ils donnèrent, tout le palais retentit. Aussitôt une fenêtre s'entr'ouvrit et la tête d'une jeune fille y apparut. En voyant Huon qui cherchait à entrer dans le palais, bien qu'elle ne le connût pas, elle se prit à pleurer ; elle se retira de la fenêtre, toute troublée.

— Hélas ! dit-elle, voilà encore un malheureux que ce géant va tuer. Quand ils seraient mille comme lui, il aurait vite fait d'en venir à bout. Ah ! Dieu ! je ne l'ai pas bien vu : c'est peut-être un chrétien, un Français ! Je vais le regarder encore.

Elle vint à une fenêtre plus proche, elle vit les armes qu'il portait, et trois croix d'or qui brillaient sur son écu.

— Hélas ! dit-elle, il est né de la douce terre que mon cœur aime ! Il faut que je le sauve.

Elle courut, pleine de crainte, à la chambre d'Orgueilleux et s'assura qu'il dormait profondément ; elle se sentit un peu rassurée, elle descendit et ouvrit un guichet dans la grande porte. Les batteurs de bronze étaient faits par un tel art que dès qu'on ouvrait le guichet, leurs bras s'arrêtaient et tombaient le long de leurs côtés.

Huon, l'épée à la main, se précipita par la porte ouverte, qui se referma aussitôt derrière lui. Mais la jeune fille en le voyant s'enfuit épouvantée.

Huon se mit à errer dans l'immense château, ne sachant où aller. Il y avait tant de salles et de chambres et d'escaliers qu'il ne retrouvait plus son chemin. Dans une chambre, il vit étendus quatorze hommes dont les têtes coupées gisaient à côté d'eux.

— Ma foi, dit Huon, si ce sont là tous les habitants de ce maudit palais, c'est le diable qui m'y a fait entrer. Je n'ai qu'à m'en aller.

Il finit par retrouver le guichet, mais il eut beau chercher, il ne vit aucun moyen de l'ouvrir.

— Par Dieu ! dit-il, je suis pris au piège ; je ne savais comment entrer, et je ne sais plus comment sortir.

Il se remit à errer dans le château, et il lui sembla entendre des pleurs et des sanglots. Il se dirigea du côté où il les entendait et arriva dans la chambre où était la demoiselle.

— Belle, dit-il, soyez la bien trouvée ! Pourquoi pleurez-vous ainsi ?

— C'est que j'ai grande pitié de vous, répondit-elle. Si le maître du château vient à s'éveiller, vous êtes mort.

— Eh quoi ! dit Huon, vous parlez français ?

— Oui, seigneur ; je suis née en France, et c'est pour cela que j'ai si grande pitié de vous. J'ai vu vos armes et les croix de votre écu.

— Vous êtes née en France ? dit Huon, et dans quelle ville ?

— Seigneur, au bourg de Saint-Omer. Je m'appelle Sibylle, je suis la fille du comte Guinemer et la nièce du duc Seguin de

Bordeaux.

Quand Huon l'entendit, il la prit dans ses bras, et il lui baisa trois fois la joue.

— Belle, fit-il, je suis le fils de Seguin de Bordeaux ; vous êtes ma cousine germaine ; mais, dites-moi, comment vous trouvez-vous ici ?

— Cousin, dit-elle, l'histoire est courte. Mon père était venu adorer le Saint Sépulcre ; il m'aimait tant qu'il ne pouvait se séparer de moi. Quand nous fûmes en haute mer, une grande tempête saisit notre navire et l'emporta pendant bien des jours dans des mers inconnues. Enfin, elle le brisa au pied de cette tour : nous pûmes arriver à terre ; mais le géant qui en est maître descendit de son château, il tua mon père et tous les siens et il m'emmena avec lui. Voilà sept ans que je vis ici, et que je n'ai pas entendu une messe. Mais vous, pour Dieu, que cherchez-vous ici ?

— Belle, je m'en vais de l'autre côté de la mer Rouge ; je porte un message de Charlemagne à l'amiral Gaudise. J'ai laissé mes hommes là-bas dans une prairie et je suis venu pour voir ce château dont on m'avait parlé et faire la connaissance de ce géant.

— Cousin, dit-elle, c'est une folie. Quand vous seriez mille tels que vous êtes, pourvu qu'il eût son armure, il ne vous craindrait pas plus qu'une mouche. Allez-vous-en, je vous en prie : je vais vous ouvrir la porte.

— Belle, dit Huon, par l'âme de mon père, le bon duc Seguin de Bordeaux, je ne quitterai pas ce château sans en avoir vu le maître.

— Eh bien ! dit-elle, si vous le voulez à toute force, peut-être avez-vous plus de bonheur que de sagesse. Traversez cette grande salle : vous trouverez une première chambre où il garde son vin clair ; dans une seconde vous verrez les amas de ses riches fourrures ; dans la troisième sont les quatre idoles qu'il prie, et dans la quatrième il dort, le géant Orgueilleux, qui n'est pas de la race des hommes. Si Dieu veut que vous le trouviez encore dormant, coupez-lui la tête ; car s'il s'éveille vous êtes mort. Tenez : il est revenu tout à l'heure d'une de ses courses, il en a rapporté ces quatorze hommes que vous avez vus : il en mangera trois ce soir à son souper.

— Belle, dit Huon, à Dieu ne plaise qu'on me reproche jamais devant mes pairs d'avoir tué un homme sans l'avoir défié !

Huon s'avança, l'écu au cou, le brand à la main ; il trouva une première chambre où étaient entassés les grands barils de vin clair ; dans la seconde il vit l'amas des riches fourrures ; dans la troisième il vit les quatre idoles, et dans la quatrième il trouva Orgueilleux qui dormait.

La courte-pointe de son lit était d'une riche étoffe d'outre-mer, les draps de soie étaient noblement brodés, la plume de l'oreiller où reposait sa tête était d'oiseaux de paradis et sentait plus doux, que baume ; les pieds du lit étaient d'or fin, les bords d'ivoire sculpté ; aux quatre coins du châlit étaient quatre oiseaux qui chantaient si doucement, l'hiver et l'été, qu'il n'y a harpe ni vielle dont le son ait plus de charme. C'est là qu'il dormait, le grand géant invincible. Voulez-vous savoir comment il était ? Il avait bien dix-sept pieds de long ; il avait les bras énormes et les poings carrés ; entre ses deux yeux il y avait bien un pied, et

quand ses yeux étaient ouverts, ils étaient plus rouges que des charbons embrasés. Vous n'avez jamais vu un si laid personnage.

Huon le regardait dormir et disait en lui-même :

— Par ma foi ! je voudrais que Charlemagne fût ici : nous verrions ce qu'il dirait. Je crois que si je lui proposais de nous en aller, ma paix serait bientôt faite. Mais, grand Dieu ! que vais-je faire ? Faut-il l'éveiller ? Faut-il partir sans lui avoir parlé ? Je ne sais vraiment à quoi me résoudre. Jamais on ne me reprochera de l'avoir frappé sans défi. Je suis ici devant Dieu, Dieu voit ma pensée, et je ne puis, sous ses yeux, songer à une trahison..... Allons ! cria-t-il, fils du diable, veilles-tu ou dors-tu ?

Le géant, à ce cri, sursauta si violemment que le châlit faillit s'en rompre. Il sauta sur ses pieds et se dressa devant Huon de toute sa grandeur.

— Vassal, dit-il, qui diable t'a amené ici ?

— Ma foi, dit Huon, puisque tu entends le français, je vais te le dire en bon français : c'est ma grande folie et mon outrecuidance.

— Tu aurais raison, dit le géant, si j'étais armé et fervêtu : alors je ne donnerais pas deux deniers de cinq cents comme toi ; mais je suis nu et je te vois bien armé.

Huon l'entendit, et le rouge de la honte lui monta au visage.

— Grand coquin, lui dit-il, va donc vite revêtir tes armes ; car on ne me reprochera jamais de t'avoir frappé moi étant armé et toi ne l'étant pas.

Là-dessus Huon retourna dans la grande salle. Orgueilleux se couvrit d'un haubert qui avait bien quatorze pieds : trois hommes

auraient tenu dans la largeur. Il prit une grande faux et marcha à grands pas vers la salle où Huon l'attendait.

— Me voici, frère, cria-t-il, je suis bien armé. Mais dis-moi, par ta loyauté et par le Dieu en qui tu crois, qui est ton père ? c'est un brave homme, j'en réponds. Et dis-moi de quel pays tu es, ce que tu es venu faire ici et où tu vas. Quand je t'aurai coupé la tête et que je l'aurai mise sur le pommeau doré qui surmonte ma tour, je veux pouvoir me vanter d'avoir tué celui qui m'a permis de m'armer pour le combattre. Celui-là n'était sûrement pas de mauvaise race.

— Attends un peu, dit Huon : je suis encore, Dieu merci, bien portant. Mais si tu me tues, tu pourras te vanter d'avoir mis à mort un pauvre malheureux que le roi Charles de France a dépouillé de son héritage. Je vais de l'autre côté de la mer Rouge porter de sa part un message à l'amiral Gaudise. Je suis né à Bordeaux, mon père était le duc Seguin, et je m'appelle Huon. Je t'ai dit toute la vérité. À ton tour, je t'adjure de me dire de quel pays et de quelle parenté tu es. Mes hommes sont là-bas qui m'attendent : qui pourrai-je, quand je les reverrai, me vanter d'avoir tué ?

— Enfant, si tu me tues, tu pourras te vanter d'avoir vaincu Orgueilleux, grand géant de la mer Rouge. J'ai quinze frères, et je suis plus jeune qu'eux tous.

Il n'y a pas un païen jusqu'à l'Arbre Sec, qui est la borne du monde, qui ne me paie par an quatre deniers d'or. L'amiral Gaudise, que tu vas voir, je l'ai réduit en servitude, je lui ai enlevé quatorze cités dont la plus pauvre pouvait armer dix mille hommes. Il est devenu mon serf, et pour se racheter il m'a donné

un bon anneau d'or. Connais-tu Auberon, le roi de féerie ? Tous ses enchantements et toutes ses malices n'ont pu l'aider contre moi : je lui ai enlevé ce château et avec cela un haubert merveilleux : un homme qui pourrait l'endosser ne serait jamais vaincu dans un combat ; s'il tombait dans l'eau, il ne se noierait pas ; s'il tombait dans le feu, il ne serait pas brûlé. Il s'accommode à la taille de qui peut le mettre, mais ce n'est pas l'affaire de tout le monde : nul ne peut l'endosser s'il n'est parfaitement loyal et pur de péché mortel comme un enfant qui vient d'être baptisé ; et il faut encore que sa mère n'ait pas dans toute sa vie pensé à un autre homme que son mari. Aussi je dis que l'homme qui pourrait y entrer n'est pas encore né. Pour moi, je ne l'ai même pas essayé. Mais écoute : tu m'as fait une courtoisie, tu m'as permis de m'armer ; eh bien ! je te permets de l'essayer.

Il courut chercher le haubert et le rapporta.

— Tiens, le voilà ; il est plus blanc qu'une marguerite et plus léger qu'une feuille de parchemin. Endosse-le si tu peux, et ne crains rien : je ne te ferai pas de mal pendant ce temps-là.

Huon prit le haubert ; il adressa à Dieu une fervente prière pour qu'il le jugeât digne de le vêtir. Il délaça son heaume, il détacha son brand d'acier, il ôta son haubert, puis il passa sa tête par la chevèce du haubert blanc, il laissa glisser le pan de devant, il remonta le pan de derrière : le haubert lui allait comme s'il avait été fait pour lui. Puis il relaça son heaume doré et prit à sa main droite le bon brand d'acier.

— Par Mahomet ! dit le païen, je n'aurais jamais cru que tu y entrerais ! Maintenant, rends-le-moi.

— Tais-toi, dit Huon, et que Dieu t'écrase ! Mais quelle laide figure tu as ! Tu ne m'as pas dit qui était ton père : tu n'es pas le fils d'un homme !

— C'est vrai, dit le géant : Belzébuth est mon père, et il n'y a pas un diable dans l'enfer qui ne soit mon cousin. Écoute, Huon : si tu veux me rendre mon bon haubert, je te laisserai aller sans te faire de mal, et tu auras le bon anneau d'or que m'a donné l'amiral Gaudise. Tiens, regarde-le, frère : je l'ai mis à mon petit doigt ; il y tient juste, il te fera un bon bracelet. Il te sera bien utile pour faire ton message ; car tu ne sais pas tout ce qui t'attend à Babylone. Quand tu auras passé la mer Rouge, tu entreras dans la ville, mais pour entrer dans le palais, c'est bien une autre affaire : il te faudra franchir quatre grands ponts qui tous seront levés ; à chaque pont il y a un terrible portier, et si l'on sait que tu es né de douce France, au premier pont on te coupera le poing gauche, à l'autre on te coupera le poing droit, au troisième pont tu laisseras un de tes pieds, et le second au quatrième ; et quand tu seras ainsi arrangé, les quatre portiers te prendront par les quatre membres et te porteront devant l'amiral, qui te fera couper la tête. Rends-moi le bon haubert, et tu n'auras rien à craindre de tout cela. Tu n'auras qu'à montrer cet anneau : tous les ponts s'abaisseront, toutes les portes s'ouvriront pour toi ; tu feras dans le palais tout ce que tu voudras ; quand tu aurais tué cinq cents des hommes de l'amiral et que tu l'aurais lui-même frappé du poing sur le nez de façon à en faire jaillir le clair sang, tu n'as qu'à lui montrer cet anneau, il s'inclinera devant toi. Il me redoute tellement que pour rien au monde il ne ferait chose qui me déplût ; quand j'ai besoin d'argent, ou d'or, ou d'hommes armés, je n'ai qu'à lui envoyer cet anneau par un de mes gens, et j'ai

aussitôt ce qu'il me faut. Tiens, le voilà : sois raisonnable, et rends le haubert.

— Tu perds tes paroles, dit Huon. Ce haubert ne quittera pas mon dos jusqu'à ce que je t'aie renvoyé dans l'enfer, et quant à l'anneau, je l'aurai malgré toi. Si tu es grand, je suis bien armé avec ce bon haubert sur le dos et à la main l'épée de mon père. Allons : garde-toi ! Je te défie.

— C'est bien, dit le géant : tu veux mourir.

Il saisit sa faux et la lança contre Huon de toutes ses forces. Huon l'esquiva, et le coup atteignit un pilier avec tant de violence que le fer s'y enfonça de quatre pieds. Le géant se baissa pour l'arracher ; mais avant qu'il eût pu le retirer, Huon de deux coups d'épée lui avait tranché les poignets, si bien que les deux poings restèrent attachés à la faux. Quand le géant se sentit atteint, il poussa un cri terrible et s'enfuit pour sauver sa vie ; mais Sibylle avait entendu le cri : elle saisit un grand levier, s'élança, et le jeta entre les jambes d'Orgueilleux, qui tomba à la renverse. Huon monta sur sa panse et tenta à coups redoublés de lui trancher la tête ; il n'y réussit qu'au quinzième coup.

Huon essuya sa bonne épée et la remit dans le fourreau ; il voulut prendre la tête du colosse pour la mettre sur le pommeau doré de la tour, mais il ne put seulement la soulever.

— Dieu ! dit-il, je voudrais qu'il fût à Paris et que Charlemagne le vît !

Par une fenêtre du grand palais, il vit ses hommes, qui, n'ayant pu l'attendre patiemment, s'étaient rapprochés.

— Arrivez ! leur cria-t-il ; le palais est à moi ; j'en ai tué le maître, et je l'ai envoyé au diable.

Sibylle descendit, elle ouvrit la porte, et aussitôt les deux hommes de bronze cessèrent de battre. Les barons entrèrent, menant grande joie. Tous embrassèrent Huon.

— Venez le voir ! dit-il.

Et il leur montra le grand corps étendu.

Tous le regardèrent émerveillés.

— Beau sire, dit Géreaume, qui est cette demoiselle ?

— C'est la fille du comte Guinemer, dit Huon, le frère du duc Seguin. Une tempête l'a jetée ici avec son père comme il venait adorer le Saint Sépulcre. Le géant que je viens de punir a tué son père et la retenait ici prisonnière.

Quand ils l'entendirent, tous vinrent embrasser Sibylle. Ce soir-là on mena grande joie dans le château ; on y trouva largement à boire et a manger, et on soupa de grand cœur. Mais la joie devait peu durer : au matin, dès que le soleil se leva Huon réunit ses hommes.

— Seigneurs, leur dit-il, il faut nous quitter : je m'en vais ; restez ici une quinzaine. Si dans quinze jours vous ne me revoyez pas, retournez en France ; saluez pour moi l'empereur Charlemagne et dites-lui que je ne suis pas revenu.

— Une quinzaine ? dit Géreaume. Nous vous attendrons ici un an tout entier.

— Que Dieu vous en sache gré ! dit Huon.

Il revêtit alors son armure, ceignit son épée, pendit à son cou le cor d'ivoire, attacha le bon hanap à sa ceinture, et passa à son bras l'anneau d'Orgueilleux. Puis il prit congé de ses hommes, les embrassa tous l'un après l'autre et leur recommanda sa cousine. Il y eut alors bien des larmes pleurées.

Huon descendit du château, il s'avança vers la mer ; Sibylle et tous les chevaliers, des fenêtres du château, le suivirent longtemps des yeux.

IX

Huon arriva bientôt au rivage, mais là il se trouva fort empêché. Comment passer la grande mer ? Il s'assit sur le rivage regardant tristement devant lui. Soudain il vit s'avancer sur la mer quelque chose qui nageait plus vite qu'un saumon et qui ressemblait à un luiton de mer. Cela s'approcha et Huon vit d'une peau noire et informe sortir le plus bel homme qu'on pût voir. Huon était fort étonné.

— Ami, dit-il, qui es-tu ? Je t'ai vu nager dans la mer comme un luiton et je te vois maintenant un visage d'homme de si grande beauté ! Je t'adjure par Dieu de ne pas me faire de mal. Mais je ne crois pas que tu sois un diable ; peut-être viens-tu de la part d'Auberon ?

— Oui, répondit l'autre, et je sais bien qui tu es. Ne crains rien : je ne te ferai que du bien. Je m'appelle Malabron, et j'appartiens à Auberon, le roi de Féerie. Pour une faute que j'ai commise, il m'a condamné à être trente ans luiton de mer. Je te por-

terai sur mon dos de l'autre côté de la mer Rouge. Apprête-toi : je vais rentrer dans ma peau, et tu monteras sur ma croupe. Signe-toi, et que Dieu nous conduise !

Malabron rentra dans sa peau, Huon monta sur sa croupe, et en moins de temps qu'un jeune homme agile ne ferait une demi-lieue, ils avaient traversé la mer.

Malabron posa Huon sur le rivage.

— Adieu ! lui dit-il. Quand je te reverrai, tu auras passé par de rudes épreuves ; moi-même j'aurai beaucoup à souffrir pour toi. Voici la ville où tu dois aller : va, et rappelle-toi ce qui t'a été enjoint. Veille bien sur ton cœur et garde ta loyauté, car tu n'auras pas plutôt dit un mensonge que tu auras perdu l'amitié d'Auberon.

Il se replongea dans la mer, et l'enfant Huon s'avança vers Babylone.

C'était la fête de la Saint-Jean d'été, que les Sarrasins observent mieux encore que les chrétiens, et l'amiral Gaudise tenait sa grande cour. Huon entre dans la ville et s'émerveille de sa magnificence et de la foule joyeuse qui l'emplit.

Il trouve mille païens qui reviennent de la chasse et mille autres qui y vont, tous le faucon sur le poing. Il en trouve mille qui font galoper leurs chevaux et mille qui les ramènent à l'écurie ; il en trouve mille qui jouent aux échecs et mille qui les regardent, ayant fini leur partie ; il en trouve mille qui carolent avec les demoiselles et mille qui boivent le vin frais ; il en trouve mille qui s'en vont au palais et mille autres qui en reviennent.

Tous ces milliers de païens regardent Huon. Étonné de cette foule, émerveillé de tout ce qu'il voit, il oublie l'anneau qu'il porte à son bras, et arrive devant le premier pont.

— Portier ! crie-t-il, baisse le pont et laisse-moi entrer.

— Volontiers, répond le portier, si tu es Sarrasin ; mais si tu es Français, tu auras le poing coupé.

C'est alors que Huon fit une grande folie : il ne se souvint plus d'Auberon, et, sans y penser, il répondit :

— Baisse le pont : je suis Sarrasin.

Àpeine eut-il franchi le pont que la mémoire lui revint et qu'il se sentit pris d'une grande douleur. Il jura devant Dieu de ne plus jamais mentir. Il s'approcha de l'autre pont et se mit à crier :

— Canaille, baisse le pont, et que Dieu te confonde !

— Maudit chrétien, dit le portier, comment as-tu passé le premier pont ?

— Connais-tu cet anneau ? dit Huon. Dépêche-toi de me laisser passer.

Aussitôt le portier courut abaisser le pont, ouvrit la porte et lui dit en le saluant humblement :

— Soyez le bien trouvé ! Comment va Orgueilleux notre seigneur.

Huon, pour ne pas avoir à mentir, ne répondit rien. Il arriva de même au troisième pont, montra l'anneau et passa.

Tout en marchant, Huon songeait avec angoisse à la folie qu'il avait faite.

— Hélas ! disait-il, que vais-je devenir ? Ma pauvre mère, vous ne me reverrez pas ! J'ai menti, et Auberon me punira. Mais qui sait ? peut-être me pardonnera-t-il ; peut-être aussi n'en saura-t-il rien.

Le fils de Seguin s'avança vers le quatrième pont.

— Ouvre la porte, cria-t-il au portier, et que Dieu te confonde !

Le portier se leva et vit cet homme armé qui l'appelait.

— Vassal, dit-il, comment diable as-tu pu passer les trois premiers ponts ? Je vois à ton écu que tu es Français et que tu ne crois pas à nos dieux. Par Mahomet qui a tout créé, celui qui t'a mis ce haubert sur le dos et qui t'a lacé ce heaume sur la tête ne t'aimait guère ! Il t'a vu pour la dernière fois, ou, s'il te revoit, tu lui feras grande pitié. Depuis qu'est commencée la grande fête de la Saint-Jean, l'amiral a commandé qu'aucun homme armé ne franchît les ponts. Les trois portiers qui t'ont laissé venir jusqu'ici le paieront cher, et si tu passes encore cette porte, que deviendras-tu ? tu auras la tête coupée !

— Tais-toi, coquin, dit Huon, et Dieu te confonde ! Regarde cette enseigne.

Il prit l'anneau et l'éleva en l'air. Quand le portier le vit, il descendit aussitôt, ouvrit la porte, et, s'inclinant devant Huon, lui baisa humblement la jambe.

— Seigneur, dit-il, soyez le bienvenu ; allez où vous voudrez : l'amiral ne vous touchera pas. Si vous vouliez sa fille, il vous la

donnerait. Que fait notre sire ? Viendra-t-il bientôt par ici ?

— Vassal, dit Huon, s'il y vient, c'est que le diable l'y apportera.

Il passa la porte et continua son chemin, toujours troublé dans ses pensées.

— Le diable m'a ensorcelé, se disait-il, et m'a fait mentir tout à l'heure, mais Dieu, j'espère, m'aidera.

Huon avait passé les quatre ponts ; plongé dans ses rêveries, il perdit le chemin du grand palais, et entra dans le verger de l'amiral. Il n'y a pas un arbre portant fruit, pas une herbe aromatique, pas une fleur odorante qui n'y fût plantée ; au milieu était un bassin où coulait un ruisseau dont la source est au paradis terrestre et dont la saveur est délicieuse. Huon but de l'eau du bassin, y lava ses mains blanches et s'assit à côté, toujours perdu dans ses tristes pensées.

— Auberon, disait-il, que feras-tu ? Me pardonneras-tu, ou me laisseras-tu sans secours ? Je veux le savoir.

Il prit son cor et le sonna à grande haleine. Auberon l'entendit dans sa forêt.

— Dieu ! dit-il, j'entends l'appel d'un vaurien qui a menti malgré ma défense. Par celui qui est mort en croix, il peut corner tant qu'il voudra, il ne sera pas secouru par moi.

L'amiral était assis au dîner dans sa grande salle ; aux sons du cor, ceux qui lui servaient le vin et l'hypocras se mirent à chanter, et l'amiral se mit à danser. Quand le cor se tut :

— Barons, dit l'amiral, il y a là dans le verger quelque enchanteur qui sonne du cor. Allez vous armer et amenez-le moi.

Les chevaliers partirent pour revêtir leurs armures.

Huon vit qu'Auberon ne viendrait pas. Il se mit à pleurer et à soupirer.

— Hélas ! dit-il, que deviendrai-je ? Ma douce mère ne me reverra pas. Ah ! roi Charles, que Dieu te pardonne le mal que tu me fais ! Et toi, Auberon, tu es bien cruel de n'avoir pas pitié de moi, car, Dieu le sait, si j'ai menti au premier pont, c'est que j'avais oublié ton ordre, et tu devrais me pardonner.

Mais bientôt :

— Honni qui pleure ! Si Auberon me manque, Dieu et sa sainte Mère m'aideront, et, par ma foi, advienne que pourra : j'irai au palais et je ferai mon message.

Il relaça son heaume, ceignit fortement son épée, et marcha droit vers le grand palais.

Huon monta les degrés et entra dans la grande salle, le haubert au dos, le heaume sur la tête, l'épée nue à la main. L'amiral Gaudise était à sa table, à côté de lui un riche prince que tous regardaient parce qu'il devait épouser Esclarmonde. Au milieu de la salle, sur un tapis magnifique, on avait apporté Mahomet : devant lui de grands cierges brûlaient dans des chandeliers d'or. Aucun Sarrasin ne passait sans lui faire une inclination. Huon passa sans daigner tourner la tête. Tous les Sarrasins le regardaient avec étonnement.

— C'est sans doute, disaient-ils, un messager d'outre-mer qui vient parler à l'amiral.

Huon avançait toujours. Il vit le prince assis à côté de Gaudise.

— Oh ! Dieu ! dit-il, voici celui que je dois tuer, si je ne veux me parjurer envers Charlemagne. Rien ne m'empêchera de faire ce que j'ai promis : que Dieu fasse de moi son plaisir !

Il s'approcha de la table et leva sa lourde épée : il en frappa si bien le païen que la tête vola sur la table et couvrit l'amiral de sang.

— Bonne étrenne ! dit Huon. Voilà déjà une chose de faite.

— Barons, cria l'amiral, prenez-moi ce scélérat !

Les Sarrasins s'élancent ; mais Huon, reculant d'un pas, prend l'anneau qui lui servait de bracelet et le jette sur la table.

— Regardez, sire amiral, dit-il ; connaissez-vous cette enseigne ?

L'amiral reconnaît l'anneau et s'écrie aussitôt :

— Païens, laissez-le ! Celui de vous qui le toucherait serait pendu aussitôt. Et toi, vassal, promène-toi à ta guise dans mon palais. Quand tu m'aurais tué cinq cents hommes, tu n'aurais rien à craindre.

En ce moment la fille de Gaudise, la belle Esclarmonde, entourée de ses femmes, entrait dans la salle. Huon s'approche d'elle, et, pour continuer à exécuter les ordres de l'empereur, il lui donne trois baisers.

La belle chancelle ; elle est prête de tomber.

— Vous a-t-il fait mal ? dit l'amiral.

— Sire, dit-elle, j'en guérirai.

Elle appelle une de ses femmes.

— Sais-tu, dit-elle, ce qui m'a ainsi fait défaillir ?

— Non, par Mahomet.

— Ah ! dit Esclarmonde, sa douce haleine m'a pénétré le cœur. Si je ne l'ai pour mari, je n'en aurai jamais d'autre.

Huon retourne vers la table et parle ainsi à l'amiral :

— Sire amiral, je ne crois pas en votre Dieu, mais en celui qui a été crucifié pour nous ; je suis né du noble pays de France et je suis homme lige de Charlemagne. L'empereur est très courroucé contre vous ; car il n'y a prince au monde, d'Orient en Occident, tant que s'étend mer et qu'éclaire le soleil, qui ne lui rende hommage excepté vous. Or il vous mande que jamais, depuis le jour où il perdit Roland et Olivier à Roncevaux, ce qui fut grand dommage, il n'assembla une armée comme celle qu'il réunira l'été prochain : il passera la mer et viendra vous attaquer ; il détruira votre empire et vous fera pendre. Si vous voulez échapper à ce destin, faites-vous baptiser et devenez son homme. Voilà ce qu'il m'a chargé de vous dire.

— Je n'en ferai rien, dit l'amiral ; je ne prise pas votre Dieu un denier.

— Attendez, sire amiral, reprend Huon. Charlemagne vous mande encore autre chose. Il vous demande mille éperviers qui aient passé la mue, mille autours, mille lévriers et mille ours enchaînés, mille beaux jeunes gens et mille jeunes filles. Et ce n'est

pas tout ; il vous demande encore vos blanches moustaches et de votre bouche quatre dents mâchelières.

— Ton seigneur est fou, dit l'amiral. Quand il me donnerait tout son empire, je ne me séparerais pas de mes blanches moustaches et de quatre de mes dents mâchelières. Il m'a déjà envoyé quinze messagers, et il n'en a jamais vu revenir un : je les ai tous fait écorcher et saler. Par Mahomet, tu seras le seizième, et sans l'anneau tu serais déjà mort. Mais, dis¬moi, sur la foi que tu dois à ton Dieu, puisque tu es né de France, quel diable t'a donné cet anneau ?

Huon ne peut plus reculer et il redoute trop Auberon pour mentir.

— Sire amiral, je dirai la vérité. Que sert de le cacher ? j'ai tué Orgueilleux, ton seigneur.

— Barons, s'écrie l'amiral, saisissez-le ! S'il vous échappe, nous sommes déshonorés.

Aussitôt de toutes parts les païens assaillent Huon. Il se retire sous un arceau et s'adosse au mur : il ne craint pas qu'on l'attaque par derrière. Son épée au poing, il fait tête à tous ses assaillants. Ceux qu'il atteint n'ont plus besoin de mire. Il en tue au moins quatorze, mais, à un trop grand coup qu'il porte, l'épée lui vole des mains. Un Sarrasin s'en empare et l'emporte dans sa maison, où il la garda maint jour. Tous alors se ruent sur le jeune homme ; ils le renversent à terre ils le désarment, ils lui ôtent le bon haubert damasquiné et le hanap et le cor d'ivoire. Ils l'amènent devant l'amiral.

Huon se tenait debout dans son bliaud de soie qui moulait son corps robuste et élancé ; ses yeux brillaient, son jeune visage rayonnait de beauté, si ce n'est qu'il était noirci par les mailles du haubert. Les Sarrasins l'admirent.

— Voyez, disent-ils, quel beau bachelier ! il n'est fait que pour le plaisir des yeux. Vraiment, ces Français sont de belles gens ! C'est grand dommage qu'il doive mourir si tôt.

— Barons, dit l'amiral, de quelle mort faut-il punir ce misérable ?

Il y avait là un sage homme qui avait près de cent ans, conseiller habituel et toujours écouté de Gaudise.

— Sire, dit-il, écoutez-moi. C'est aujourd'hui la grande fête de saint Jean, et la loi défend de mettre aucun homme à mort. Vous devez le faire enfermer dans votre prison pendant un an entier, et quand reviendra la Saint-Jean prochaine, vous devez l'en tirer et trouver un champion qui combatte contre lui : s'il est vainqueur, il doit s'en aller librement ; s'il est vaincu, qu'on le pende.

— C'est bien, dit l'amiral : si telle est la loi et la coutume de mes ancêtres, je ne veux pas y manquer.

On saisit donc Huon et on le fît descendre sous terre dans une prison obscure.

— Hélas ! dit Huon, voici un pauvre gîte !

X

Cependant la fille de Gaudise, couchée dans son lit, ne pouvait dormir ; l'amour ne lui laissait pas de repos. Elle se leva, prit un des cierges allumés de sa chambre et descendit vers la prison. Le geôlier dormait ; elle lui déroba les clefs et ouvrit la porte.

— Dieu, dit Huon, qui vient me visiter ? Est-ce déjà le jour ?

— Ne craignez rien, dit la jeune fille. Huon, puisque tu te nommes ainsi, je suis la fille de l'amiral Gaudise, celle à qui, ce matin, tu as donné trois baisers. Ta douce haleine m'a pénétré le cœur ; je t'aime, et si tu veux m'aimer, je me charge de te tirer d'ici.

— Demoiselle, dit Huon, vous parlez en vain : vous êtes Sarrasine ; je ne puis avoir d'amour pour vous. Si je vous ai donné ces baisers, c'était pour obéir à Charlemagne et acquitter ma foi. Mais quand je devrais être emprisonné toute ma vie, je ne vous toucherais plus.

— C'est ton dernier mot ? dit-elle.

— Oui.

— Eh bien ! tu le paieras cher.

Elle sortit de la prison et appela le geôlier.

— Écoute-moi, dit-elle, je te défends, sous peine d'avoir les yeux crevés, de rien donner à manger à ce Français.

Pendant trois jours elle laissa Huon jeûner ; au quatrième jour, il se désespérait.

— Ah ! dit-il, je vais mourir de faim. Auberon, méchant nain, que Dieu te maudisse ! Tu m'as pris en haine pour bien peu de chose ; je n'aurais pas agi ainsi envers toi. Dieu sait que si j'ai menti, je l'ai fait sans y prendre garde.

Tout ce que disait Huon : dans sa prison, Esclarmonde l'écoutait. Elle entra.

— Eh bien ! dit-elle, as-tu changé d'idée ? Promets-moi seulement que si tu peux t'échapper d'ici, tu m'emmèneras avec toi dans ton pays. Je ne te demande pas autre chose, et je te ferai donner à manger tant que tu voudras.

— Ma foi, dit Huon, quand je devrais brûler éternellement en enfer, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien ! dit-elle, voilà qui est parler, et pour l'amour de toi je croirai en ton Dieu.

Elle lui fit alors apporter à manger, et Huon dîna avec grande joie.

Esclarmonde appela le geôlier.

— Va-t'en, dit-elle, trouver mon père, et dis-lui que le Français qu'il avait fait mettre en prison est mort de faim et de misère.

Le geôlier obéit et vint dans la grande salle.

— Sire, dit-il, vous ne savez pas ? ce Français que vous m'aviez donné a garder s'est laissé mourir de faim. Je l'ai trouvé ce matin sans vie.

— Tant pis, dit l'amiral ; mais puisqu'il est mort, n'y pensons plus ; que Mahomet ait pitié de son âme !

Ainsi Huon échappa à la mort. Tous les jours Esclarmonde venait le visiter et le faisait richement servir de viande, de vin et d'hypocras.

Cependant le vieux Géreaume et les autres compagnons de Huon l'attendaient au château de Dunostre. Quatre mois se passèrent sans leur apporter de nouvelles, et leurs cœurs s'emplissaient d'inquiétude. Un jour, ils étaient, tous couverts de leurs armes, allés se promener sur le rivage de la mer. Ils virent arriver un vaisseau, qui bientôt entra dans le petit port.

— Allons, dit Géreaume, à la rencontre de ces gens ; peut-être sauront-ils quelque chose de notre ami.

Ils arrivèrent au port.

— Qui êtes-vous ? cria Géreaume aux hommes du navire, et que voulez-vous ?

— Nous sommes de la Mecque, répondirent-ils, et nous apportons notre tribut à Orgueilleux. Où est-il ?

— Il est mort, dit Géreaume, et vous allez lui tenir compagnie. Frappez, amis !

Les Français entrèrent dans le vaisseau, tuèrent les trente Sarrasins qui le montaient, jetèrent les corps dans la mer et prirent l'or et l'argent qu'ils apportaient.

Le soir, quand on eut soupé, le vieux Géreaume prit la parole :

— Écoutez-moi, dit-il, preux chevaliers. Si nous retournons en France et que le roi Charles nous demande des nouvelles de Huon, nous ne saurons pas lui dire s'il est mort ou vif. Et s'il revient quelque jour, il pourra nous accuser de trahison. Nous

avons un vaisseau, nous avons l'argent et de l'or : si vous m'en croyez, nous passerons la mer, et nous irons à Babylone savoir des nouvelles de l'enfant.

— Vous parlez bien, dirent-ils tous.

Le lendemain matin, ils entrèrent dans le navire, ils y mirent leur argent et leur or, du pain et du biscuit, de la viande salée et du vin blanc, et ils y firent entrer leurs bons chevaux. Ils prirent avec eux la demoiselle. Dieu leur donna bon vent et les mena droit au but.

Quand ils eurent passé la mer, ils descendirent, montèrent sur leurs destriers et chargèrent quatre sommiers de leurs richesses. Puis ils marchèrent droit vers la cité. Quand ils furent près de la ville :

— Amis, dit le vieux Géreaume, nous allons monter au palais savoir si nous entendrons des nouvelles de Huon. Je parlerai seul ; écoutez-moi et accordez-vous tous à ma parole.

— Comptez sur nous, dirent-ils.

Ils entrèrent dans la ville et grâce aux discours que Géreaume tint aux portiers ils franchirent les quatre ponts et montèrent par les degrés de marbre dans la grande salle de Gaudise, eux treize avec la demoiselle. Géreaume s'avança et salua l'amiral en sarrasinois :

— Que Mahomet, qui a fait le monde, sauve et protège l'amiral Gaudise et surtout le garde du paradis !

— Je t'en dis autant, frère, répondit l'amiral. De quelle terre es-tu ?

— Sire, je suis né à Monbranc, et je suis fils du roi Ivorin.

— Le fils de mon frère ! s'écrie l'amiral ; sois le bienvenu ! Comment se porte-t-il ?

— Très bien, sire. Il vous fait saluer par moi et vous envoie le présent que vous voyez. Ce sont douze Français qu'il pris l'autre jour comme il revenait de Jérusalem. Il vous les envoie pour votre amusement : faites-les emprisonner jusqu'à la Saint-Jean prochaine ; ce jour-là, on les mettra dans cette grande prairie, vous les donnerez comme cible à vos archers, et celui qui tirera le mieux gagnera un prix. Quant à cette demoiselle, vous la mettrez avec votre fille et elle lui apprendra à parler le beau français.

— Très bien, dit l'amiral. Et comment t'appelles-tu, beau neveu ?

— Tyacre, répondit Géreaume.

— Eh bien ! Tyacre, je vais te donner les clefs de ma grande prison ; enfermes-y ces Français, mais fais attention à ce qu'ils aient bien à manger et qu'ils ne se laissent pas mourir de faim et de misère comme a fait un jeune bachelier que m'avait envoyé Charlemagne. Il s'appelait Huon, je crois.

Géreaume l'entend, le sang lui monte au visage : il faut qu'il épanche sa douleur et sa colère. Il lève le bâton qu'il tenait à la main et frappe à grands coups sur les Français. Ceux-ci n'osent rien dire par peur de l'amiral, mais tout bas ils maudissent le vieux Géreaume.

— Neveu, dit l'amiral, vous les menez rudement.

— Sire, dit-il, je les hais tant que je ne puis les voir ; je les traite toujours ainsi.

Et, toujours battant, il les emmène vers la prison.

Esclarmonde les rencontra en chemin. Elle arrêta Géreaume.

— Tyacre, lui dit-elle, vous êtes mon cousin ; nous devons nous aimer : si je pouvais me fier à vous, je vous dirais un secret.

— Dites, cousine.

— Eh bien ! dans cette prison, vous trouverez un Français ; j'ai fait accroire à mon père qu'il était mort de faim ; mais si vous voulez savoir la vérité, on ne sert pas au dîner de mon père un mets dont il n'ait largement. Ne me dénoncez pas ; je me fie à vous.

Géreaume crut qu'elle lui disait cela pour le tromper ; il ne lui répondit pas un mot, et, poursuivant son chemin, fit descendre les Français dans la prison ; après quoi il remonta vers la salle.

Huon était assis tristement. Il entendit qu'on ouvrait la porte et que plusieurs hommes étaient poussés à l'autre bout de la grande salle obscure.

— Qui entre ici ? se dit-il. Quels sont ces compagnons ?

Les Français, qui ne le voyaient pas, se lamentaient :

— Hélas ! disaient-ils, nous allons mourir ici. Ah ! Huon, cher seigneur, c'est pour vous que nous souffrons. Que Dieu ait pitié de votre âme !

Huon les entend ; il s'approche.

— Qui êtes-vous ? dit-il, et de quel pays ?

— Nous sommes de la noble France ; nous accompagnions un jeune bachelier qui s'appelait Huon ; le roi Charles l'avait exilé et l'avait envoyé porter un nous message à Gaudise. Il est mort sans doute, et le même sort nous attend. Un compagnon que nous avions nous a trahis et nous a fait jeter dans cette prison.

— Amis, dit Huon, venez me baiser et m'embrasser : je suis Huon que vous aimez tant. Je vous reconnais bien à vos discours ; je ne puis vous voir, car il fait nuit ici, mais ce soir la lumière ne nous manquera pas.

Quand les Français l'entendent, ils mènent grande joie ; ils cherchent Huon à tâtons et tous l'embrassent en pleurant.

— Comment ! sire, vous êtes en vie et en santé ?

— Oui, Dieu m'a fait miséricorde. La fille de l'amiral s'est prise d'amour pour moi et elle me donne tout ce dont je puis avoir envie. Vous la verrez ; elle viendra nous visiter.

— Sire, font-ils, prenez garde ; ne vous laissez pas induire en péché !

— Ne craignez rien, dit Huon. Mais dites-moi, où est Géreaume ?

— Géreaume, le traître, a renié Dieu. C'est lui-même qui nous conduits, ici, après nous avoir battus presque à mort. Parce qu'il sait parler sarrasinois, il s'est fait l'ami de Gaudise et est devenu plus méchant que les païens.

Huon l'entend ; il éclate de rire.

— Ah ! dit-il, je le reconnais bien là ! Tout ce qu'il en fait est pour notre bien.

Le vieux Géreaume, en effet, n'oubliait pas ses prisonniers. Il fit porter après lui du pain, de la viande et du vin, avec de grands cierges pour éclairer, et se dirigea vers la prison.

Esclarmonde le rencontra encore et l'appela à part.

— Eh bien, cousin, ne voulez-vous pas faire mon plaisir ?

— Que voulez-vous ?

— Si vous vouliez abandonner Mahomet, nous nous en irions tous en France. Le Français que vous allez trouver m'a promis de m'emmener.

Géreaume en l'entendant sentit une grande joie dans son cœur, mais, par prudence, il ne voulut pas la laisser voir. Il lui répondit cruellement.

— Comment ? dit-il, vous croyez en leur Dieu ? Par Mahomet ! je le dirai à votre père, qui vous fera brûler, et tous les Français seront pendus.

Esclarmonde fut consternée de cette réponse.

— Au moins, dit-elle, faites-moi une dernière grâce ; laissez-moi aller avec vous, que je prenne congé de mon ami.

— Je ne veux pas vous le refuser.

Ils entrèrent tous les deux dans la prison. Quand Huon vit Géreaume à la clarté des cierges, il courut à lui et tous s'embrassèrent de grand cœur. En voyant la joie qu'ils prenaient, Esclarmonde comprit tout.

— Huon, dit-elle, ce sont vos hommes qui vous ont rejoint ?

— Oui, et vous pouvez avoir en eux toute confiance.

— Ah ! dit-elle, je les aime pour l'amour de vous.

— Amis, dit Huon, honorez cette demoiselle et remerciez-là : c'est elle qui m'a sauvé de la mort.

— Que Dieu lui en sache gré ! disent-ils.

Ils soupèrent gaiement, et remirent à plus tard à penser à leur délivrance.

Bientôt Géreaume fut le maître à la cour de l'amiral. Tous ses ordres étaient obéis. Esclarmonde et lui visitaient souvent les prisonniers et leur donnaient tout ce qu'ils pouvaient désirer.

XI

Nous les laisserons là pour un moment et nous vous parlerons du géant Agrapart, le frère d'Orgueilleux. Ayant appris que son frère avait été tué, il rassembla plus de dix mille hommes, et tous se dirigèrent vers Babylone.

Quand ils furent arrivés devant la ville, Agrapart leur dit :

— Attendez-moi là ; j'irai parler à l'amiral.

Cet Agrapart était plus grand encore que son frère ; il avait dix-huit pieds de haut, les yeux rouges comme des charbons en feu et un grand pied entre les sourcils. Il endossa un haubert dans lequel trois hommes auraient bien pu tenir, saisit une

grande faux qu'il portait comme son frère et entra ainsi à pied dans la ville. Il franchit les quatre ponts sans que les portiers osassent l'arrêter ; il monta les degrés de marbre, et entra dans la grande salle. L'amiral était assis à dîner et Géreaume le servait. Le géant heurta la table si rudement que la coupe d'or se renversa ; tous tremblaient à sa vue.

— Que Mahomet, s'écria-t-il, confonde l'amiral Gaudise, ce serf et ce mauvais traître !

— Agrapart, dit l'amiral, vous avez tort de m'insulter ainsi dans ma cour. Que me voulez-vous ?

— Je te demande compte de la mort de mon frère. Je sais que celui qui l'a tué est venu ici et que tu l'as fait mettre dans ta prison : tu devais le faire pendre et traîner sur la claie ; si je ne craignais de m'avilir, je te frapperais si rudement que le sang en jaillirait ! Allons, descends de ton fauteuil : tu ne dois pas rester assis devant moi.

Et il le tira avec une telle force qu'il faillit le renverser.

— Coquin, dit-il, tu seras mon serf dorénavant comme tu étais celui de mon frère, dont je réclame l'héritage. Et pourtant, je veux être généreux : fais armer un de tes Turcs, ou deux si tu veux ; je les combattrai en champ clos ; s'ils peuvent me vaincre, je ne te demanderai rien, mais si je les déconfis, tu me serviras toute ta vie.

— Ah ! dit l'amiral, je le veux bien ; puissé-je m'en tirer ainsi ! Allons, mes hommes, lequel de vous se présente ? Celui qui pourrait vaincre ce géant, je lui donnerais Esclarmonde et la moitié de mon royaume.

Au diable celui qui répondit un mot ! Tous se turent et baissèrent les yeux. Gaudise se mit à pleurer.

— Hélas ! dit-il, je suis perdu !

Mais Esclarmonde s'approcha de son père et lui parla doucement.

— Sire, dit-elle, si vous vouliez me promettre de ne pas m'en savoir mauvais gré, je vous dirais un secret.

— Parle, ma fille, dis ce que tu veux. Je jure par Mahomet ne t'en voudrai pas.

— Eh bien ! sire, ce Français qui a tué Orgueilleux et que vous avez mis en prison, il n'est pas mort ; je lui ai conservé la vie. Si cela vous plaisait, j'irais le chercher, et je suis sûre qu'il se chargerait de la bataille ; mais vous le laisseriez librement partir.

— Amène-le, ma fille, et s'il consent à me faire ce service, il pourra se louer de moi.

Esclarmonde et Géreaume coururent à la prison et en ramenèrent Huon. Quand l'amiral le vit, beau et fort et en point :

— Vassal, lui dit-il, tu as eu une bonne prison !

— Oui, sire, dit Huon ; grâce à votre fille, on ne vous a pas servi un mets dont je n'aie eu à mon plaisir. Mais, dites-moi, pourquoi m'avez-vous mandé ?

— Vois-tu, dit l'amiral, ce géant armé ? C'est le frère d'Orgueilleux ; il me provoque à un combat, et je n'ai homme si hardi qui ose l'affronter. Veux-tu te mesurer avec lui ? Si tu peux m'en débarrasser, je te laisserai libre, je te ferai escorter jusqu'à Acre,

je ferai délivrer tous les Français que je tiens en prison, je ferai charger d'or un bon sommier que tu présenteras de ma part au roi Charles, et tous les ans je lui enverrai un pareil tribut. S'il a une guerre, je le secourrai par terre et par mer avec cent mille hommes armés. J'aime mieux avoir un maître en France qu'être asservi dans mon pays. Et si tu voulais rester avec moi, je te donnerais ma fille et la moitié de mon royaume.

— C'est bien, dit Huon : je ferai le combat ; mais faites-moi rapporter mon bon haubert et mon hanap et mon cor d'ivoire.

L'amiral donna des ordres, et on les rapporta à Huon qui en fit grand'joie.

— Allons, dit Agrapart, tu as un champion : fais-le vite armer, car je ne veux pas ôter mes armes avant de l'avoir tué. Je vais retrouver mes hommes, qui m'attendent là-bas dans les prés.

Huon prit son hanap et son cor d'ivoire et les confia à Géreaume, puis il saisit le haubert en tremblant. Il se confessa à Dieu de tous ses péchés et battit sa coulpe d'un cœur repentant. Il regardait le haubert et n'osait le mettre, pensant à Auberon qu'il avait offensé.

— Ah ! dit-il, pourrai-je y entrer ? Auberon, doux seigneur, m'avez-vous pardonné ?

Il prend le haubert, il lève le pan de derrière, laisse tomber celui de devant, il y passe la tête : le haubert se moule sur son corps.

— Dieu soit loué ! dit Huon ; je suis réconcilié avec le gentil roi de Féerie. Il est courtois de m'avoir pardonné, car j'ai menti et ensuite je l'ai maudit. Maintenant je ne crains plus rien.

Le Sarrasin qui avait enlevé l'épée de Huon vint à ce moment la lui rapporter. Huon le remercia et la ceignit à son côté.

L'amiral lui fit amener Baucent, son bon cheval noir tacheté de blanc ; il avait une selle enrichie de pierreries, le frein valait bien cent marcs d'or. Quand Huon le fit galoper, on entendit tinter les trente sonnettes qu'il portait : il n'est harpe ni gigue dont la musique soit si douce.

Huon s'élança dans le pré, fit tourner et retourner le cheval sous les yeux de l'amiral, qui le regardait du haut des créneaux.

— Voyez, dit Gaudise, quel beau bachelier, comme il porte bien ses armes !

Ç'aurait été grand dommage si je l'avais tué. Va, jeune homme, que Mahomet te protège, et si le Dieu que tu adores vaut mieux que Mahomet, puisse-t-il te ramener sain et sauf !

Huon s'avança vers le champ clos établi au milieu du pré ; mille Sarrasins le gardaient pour qu'on ne pût faire trahison.

— Vassal, lui cria le géant quand il le vit approcher, qui es-tu et de quelle race ? Appartiens-tu à l'amiral Gaudise ?

— Dieu m'en garde ! dit Huon. Je suis de douce France, et c'est moi qui ai tué ton frère.

— Par Mahomet ! il faut que tu sois un vaillant homme. Abandonne ton Dieu, prends le mien, et viens avec moi en Orient : je te ferai seigneur d'un grand pays et je te donnerai un présent plus riche encore, ma sœur germaine ; elle est plus grande que moi, elle est noire comme de l'encre et elle a les dents longues d'un pied.

Ma foi, dit Huon, que le diable l'épouse ! Je ne suis pas venu ici pour cela. Mets-toi en garde ; je te défie au nom de Dieu.

— Et moi je te défie au nom de Mahomet.

Ils s'éloignent d'un arpent et reviennent rapidement l'un sur l'autre. Ils se frappent si violemment qu'ils tombent tous deux à terre. Mais ils sont vite relevés. Le païen prend sa grande faux et en lance à l'enfant un coup terrible. Mais Huon était agile : il passe outre, et pendant qu'Agrapart était encore baissé pour porter son coup, il le frappe si rudement sur son heaume qu'il fend le cercle et le heaume d'acier et la blanche coiffe, et le renverse en lui coupant l'oreille droite.

— Tu m'as bien atteint, dit Agrapart : si tu me frappes encore une fois, je suis un homme mort ; j'aime mieux être serf de Gaudise que me laisser tuer. Je me rends ; ne me fais plus de mal !

— Soyez sans crainte, dit Huon.

Il le prend par le haubert et l'emmène vers le palais.

Quand Géreaume voit du haut des créneaux la victoire de son ami :

— Sire, dit-il à l'amiral, écoutez-moi. Quand je suis venu vous trouver l'autre jour, je vous ai fait accroire que j'étais Sarrasin et fils de votre frère ; ce n'est pas vrai : je suis Français et homme lige du bachelier Huon ; je me suis fait passer pour votre neveu afin d'avoir de ses nouvelles.

— On a bien raison de dire, s'écrie l'amiral, que personne ne peut se garder des Français ! Tous vont au-devant de Huon. Ils le rencontrent au bas des degrés de marbre qu'il allait monter.

— Tenez, dit-il à Gaudise ; je vous rends votre ennemi : faites-en ce que vous voudrez.

Le géant embrasse le pied de l'amiral et lui demande merci. Lui qui était le maître de Gaudise, il devient son serf de son aveu. Une fois son serment prêté, il repart avec tous ses hommes.

La joie fut grande au dîner dans la salle du palais. Huon était assis près de l'amiral.

— Eh bien ! que feras-tu ? lui dit celui-ci. Veux-tu t'en retourner en France, ou veux-tu rester avec moi ? Je te tiendrai les promesses que je t'ai faites.

— Sire, dit Huon, nous en parlerons plus tard. Géreaume, apportez-moi mon hanap.

Géreaume alla le chercher et l'apporta.

— Voyez, sire amiral, dit Huon, comme Dieu est bon et puissant. Ce hanap est tout vide : vous le voyez ?

— Assurément, dit l'amiral.

Huon fit le signe de la croix, et le hanap s'emplit de vin clair.

— Prenez, sire, dit Huon, et buvez.

L'amiral saisit le hanap ; mais dès qu'il le tint, le vin s'enfuit.

— C'est un enchantement, dit Gaudise.

— Non, dit Huon : c'est votre péché. Posez-le : il n'est pas fait pour vous, car il est si noble que nul n'y peut boire s'il n'est prud'homme et net et pur de péché mortel. Ah ! sire amiral, prenez pitié de votre âme ; laissez là Mahomet, qui ne vaut et ne

peut rien ; croyez en Dieu : vous serez sauvé dans ce monde et dans l'autre ; et si vous ne voulez pas le faire, prenez garde : il va s'assembler ici tant d'hommes armés que la ville en sera toute pleine.

— Entendez-vous cet insensé ? dit l'amiral. Je l'ai gardé un an dans ma prison sans que personne vînt le réclamer, et il se vante de faire de moi ce qu'il voudra ! Par Mahomet ! je m'émerveille de sa folie. Où sont donc ces gens qui vont venir à son aide ?

— C'est votre dernier mot ? dit Huon.

— À coup sûr.

— Eh bien ! vous vous en repentirez. Il prit le cor que Géreaume lui tendit, il le mit à sa bouche et le sonna hautement.

Tout autour, dans le palais, les gens se mirent à chanter et à danser.

Auberon l'entendit dans la forêt où il était.

— Dieu ! dit-il, j'entends corner mon ami, à qui j'ai fait endurer tant de peines. Je lui pardonne ses torts, car je ne pourrais trouver un plus prud'homme que lui, si ce n'est qu'il a le cœur un peu trop léger. Je me souhaite là où le cor a sonné, cent mille hommes armés en ma compagnie. S'il en faut plus, j'en demanderai plus.

Àpeine l'eut-il dit qu'il y fut. De toute part ses hommes entrèrent à Babylone et remplirent la ville.

Auberon monta au palais ; Huon le vit et l'embrassa plein de joie.

— Grand merci, sire, d'être venu me protéger dans ce royaume lointain.

— Je t'aiderai toujours, dit Auberon, tant que tu te conduiras d'après mes conseils.

— Eh bien ! sire, dit Huon à l'amiral, avez-vous réfléchi ? Croyez en Dieu, ou sinon vous allez mourir.

— J'aime mieux mourir, dit l'amiral, que d'abandonner Mahomet, mon dieu.

Huon détournait les yeux, car il pensait à Esclarmonde ; mais sur un signe d'Auberon le vieux Géreaume tira son épée, s'approcha de Gaudise et lui coupa la tête. Puis il détacha ses blanches moustaches et ôta de sa bouche quatre dents mâchelières.

— Tiens, Huon, dit Auberon, voilà les moustaches et les dents ; garde-les bien : en elles est ton salut ou ta perte.

— Sire, dit Huon, vous savez que j'ai toujours eu le cœur léger et étourdi : mettez-les en un endroit où je ne les puisse perdre.

— Tu parles bien. Je les souhaite dans le côté de Géreaume ; qu'elles y pénètrent sans lui faire mal et qu'elles y restent scellées.

Aussitôt, par la puissance de Dieu et de féerie, elles y furent enfermées sans même que Géreaume le sentît.

— Et maintenant écoute-moi bien, dit Auberon. Je t'ai fait préparer une nef avec laquelle tu retourneras en France ; tu emmèneras la fille de l'amiral, la belle Esclarmonde, que tu as promis de prendre pour femme. Je t'ordonne, si tu veux garder mon amitié, d'attendre pour lui donner un baiser jusqu'à l'heure où tu

l'auras épousée à Rome. Si tu me désobéis, tu attireras sur toi de si grands malheurs qu'il n'est homme qui puisse les imaginer.

— Sire, dit Huon, je m'en garderai bien.

Auberon prit congé de lui, et en l'embrassant il se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous, sire ? dit Huon.

— J'ai grande pitié de toi, car je ne te reverrai pas avant que tu aies cruellement souffert.

Et, sans plus rien dire, il disparut.

XII

Huon et les siens restèrent encore quelques jours à Babylone. Huon fit épouser à sa cousine un haut homme du pays qui avait reçu le baptême ; il lui donna à gouverner le royaume de Gaudise. Puis les Français prirent congé et s'embarquèrent dans le navire qu'Auberon leur avait donné. Jamais on n'en vit de plus beau : il y avait de grandes salles et des chambres richement ornées. On y voyait en peinture l'histoire entière de la douce France depuis Clovis, le premier roi chrétien. Ils y mirent à grande foison du pain et de la viande, du biscuit et du vin et des richesses de toutes sortes ; ils y firent entrer leurs chevaux. Ils dressèrent leurs voiles, le vent était bon, et bientôt ils furent en pleine mer.

Le dîner fut joyeux : les mets ne leur manquaient pas, et le hanap leur fournissait largement à boire.

— Dieu ! s'écria Huon, je suis vraiment un homme heureux ! J'ai un hanap qui vaut l'or d'une grande cité ; j'ai un haubert incomparable ; j'ai un cor d'ivoire qui m'amène quand je veux autant de gens que j'en demande, et j'ai mieux encore : j'ai la fille de l'amiral Gaudise, Esclarmonde, la plus belle femme qu'il y ait ; elle m'aime et je l'aime de cœur, et, par Dieu ! je veux le lui dire et l'embrasser. Ce nain se moque de moi de me le défendre ; mais je ne me soucierai pas de sa défense.

Géreaume se leva en tremblant.

— Êtes-vous fou ? Vous savez bien que ses paroles se sont toujours vérifiées : « Si tu me désobéis, vous a-t-il dit, tu en seras cruellement puni. »

— Je ferai ce qui me plaît, répondit Huon. Quant à vous, si vous avez peur, entrez dans cette barque et laissez-moi.

— C'est ce que je ferai assurément. Seigneurs, entrons-y tous et abandonnons-le à sa folie.

Ils descendirent dans la barque, y mirent des provisions et coupèrent la corde qui l'attachait au vaisseau.

— Sire, dit Esclarmonde, en se jetant aux pieds de Huon, pitié pour l'amour de Dieu ! Attendez que vous m'ayez épousée.

— Belle, dit-il, je ferai ce que mon cœur désire.

Il la prit dans ses bras et lui donna un baiser.

Mais à ce moment, l'orage, qui depuis quelque temps se préparait, éclata avec une terrible violence ; les vagues et la foudre brisèrent le navire. Huon put saisir Esclarmonde et s'attacher avec elle à une planche pendant que la barque où étaient leurs

compagnons disparaissait emportée par le vent. Après des heures d'angoisse, la planche fut jetée sur le rivage d'une île ; les deux amants, épuisés de fatigue, tombèrent sur la plage ; ils firent quelques pas et s'étendirent sur l'herbe.

— Hélas ! dit Esclarmonde, voici notre dernier jour !

— Eh bien ! dit Huon, il ne sert à rien de se désoler. Embrassons-nous : nous mourrons plus doucement. Tristan mourut pour l'amour de la belle Iseut, et nous finirons de même, belle amie.

Mais Huon entendit bientôt un bruit non loin d'eux. C'étaient des galiots de er qui étaient venus dans cette île chercher un refuge contre la tempête. Ils avaient apporté avec eux des vivres et ils étaient en train de dîner. Huon se dressa et les aperçut à quelque distance.

— Ils mangent, dit-il ; restez ici tranquille : j'irai leur demander de leur pain.

Il se mit à courir et arriva jusqu'à eux.

— Seigneurs, dit-il, que Dieu vous protège ! Donnez-moi, je vous prie, de votre pain.

— Tu en auras, répondirent-ils ; mais dis-nous qui t'a amené ici.

— C'est la tempête.

Ils lui donnèrent un pain, et Huon revint en courant auprès de son amie pour lui en donner.

Les galiots se dirent cependant :

— Par Mahomet ! d'où peut venir ce bachelier ? Il n'est pas seul. Allons voir qui il est allé rejoindre.

Ils le suivirent et arrivèrent bientôt auprès d'Esclarmonde. Celui qui était leur chef la reconnut aussitôt.

— Ah ! demoiselle Esclarmonde, s'écria-t-il, c'est vous ? vous qui avez fait tuer votre père ? Nous allons vous conduire à votre oncle, le roi Ivorin, qui vous punira comme vous le méritez. Et quant à celui-ci, nous allons lui couper la tête.

— Ah ! seigneurs, dit Esclarmonde, faites de moi tout ce que vous voudrez, mais ne lui faites pas de mal.

— Eh bien ! on ne le tuera pas, mais c'est toute la pitié que nous aurons de lui.

Ils le saisirent, le dépouillèrent de tous ses vêtements, lui bandèrent les yeux, lui lièrent les poings, et le laissèrent ainsi sur le rivage.

Ils emmenèrent Esclarmonde, qui pleurait et se tordait les mains, dans le navire qui les attendait, et bientôt ils furent hors de vue.

Le vent les emporta loin du chemin qu'ils voulaient suivre et les obligea de s'arrêter au port d'Aufalerne, dans la ville de l'amiral Galafre ; ils jetèrent l'ancre sous la grande tour. L'amiral était à sa fenêtre ; il vit aborder le vaisseau et descendit aussitôt pour le visiter, amenant avec lui barons armés. Arrivé près du vaisseau :

— Quelles marchandises amenez-vous ? demanda-t-il aux galiots.

— Nous portons de riches fourrures et des étoffes de soie brochée.

— Et qui est cette dame que je vois là et qui pleure ?

— Sire, c'est une esclave que nous avons achetée.

Esclarmonde l'entendit et se mit à crier :

— Sire, ce n'est pas vrai ; j'implore votre pitié : je suis la fille de l'amiral Gaudise ; un Français a tué mon père et m'a enlevée, et ces gens veulent me conduire à mon oncle, le roi Ivorin de Monbranc, et s'il me tient, il me fera brûler.

— Ne craignez rien, dit Galafre : vous resterez avec moi. Remettez-moi cette demoiselle, dit-il aux galiots.

— Jamais, dirent ceux-ci.

— C'est ce que nous allons voir. Qu'on prenne ces coquins !

Ses hommes montèrent sur le vaisseau ; les galiots se défendirent avec fureur. Mais ils n'étaient pas en nombre ; ils furent tous tués, excepté un, qui sauta à terre et parvint à s'enfuir.

Esclarmonde fut conduite au palais.

— Demoiselle, lui dit Galafre, votre beauté m'a pris le cœur. Vous avez perdu votre père, qui était amiral comme moi ; demain je veux vous épouser.

— Ah ! sire, dit-elle, j'ai grand chagrin ! Quand je me suis vue en péril, j'ai fait un vœu à Mahomet, c'est de ne pas me marier avant deux ans. Je m'en repens à cause de vous, mais vous ne voudriez pas me faire manquer à mon vœu.

— Non, dit Galafre ; restez ici, et quand le temps sera venu, vous serez ma femme.

— Jésus, dit Esclarmonde tout bas, aidez-moi dans cette épreuve ! Il n'est pas de tourments que je ne souffre pour garder ma foi à mon ami.

Cependant le galiot qui avait échappé au massacre de ses compagnons était allé jusqu'à Monbranc. Il trouva le roi Ivorin dans son palais et lui raconta tout ce qui s'était passé : comment son frère avait été tué par un garçon de France qui avait emmené Esclarmonde ; comment les galiots les avaient trouvés ensemble dans une île ; comment ils avaient pris Esclarmonde pour l'amener à Monbranc ; comment l'orage les avait conduits à Aufalerne, et comment Galafre s'était emparé de la jeune fille.

— Hélas ! dit Ivorin, que de malheurs ! Mon frère tué, ma nièce prisonnière Mais Galafre est mon vassal : il me la rendra.

Il prit un messager et l'envoya à Galafre pour réclamer sa nièce.

Le messager arriva à Aufalerne et trouva Galafre au milieu de sa cour.

— Sire, dit-il, le roi Ivorin, votre seigneur, vous mande de lui renvoyer sa nièce dont vous vous êtes emparé. Si vous ne le faites pas, il rassemblera ses hommes et ravagera votre terre.

— Ami, dit Galafre, écoute-moi bien. Le roi Ivorin fera tout ce qui lui plaira, mais pour rien ni pour personne je ne rendrai la jeune fille.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui, par Mahomet !

Le messager rapporta cette réponse à Ivorin, qui entra en fureur et jura par sa barbe qu'il enlèverait à Galafre son royaume et sa vie. Nous reparlerons plus tard de cette guerre ; je veux maintenant vous raconter ce qu'il advint de Huon, qui gisait nu sur le rivage de l'île, en grande misère, les poings liés et les yeux bandés.

Auberon était dans sa forêt au milieu de ses barons ; il se prit à verser des larmes.

— Qu'avez-vous, sire ? lui dirent ses hommes.

— Je pense, dit Auberon, à ce pauvre insensé qui est si malheureux par sa faute, à ce Huon que j'aimais tant ! Grâce à moi, il a rempli son message, il a tué l'amiral Gaudise, et il a emmené sa fille Esclarmonde. Je lui avais défendu de s'approcher d'elle jusqu'à ce qu'il l'eût épousée, et il m'a désobéi ; il est tombé à cause de cela dans une si grande misère qu'il a perdu tout ce que je lui avais donné, et le bon haubert, et le hanap d'or, et le cor d'ivoire, et Esclarmonde elle-même. Il est maintenant abandonné dans une île lointaine, nu, les poings liés et les yeux bandés. Que Dieu le confonde ! Il l'a bien mérité ; je ne le tirerai pas de là.

En l'entendant, Malabron, celui qui avait transporté Huon au travers de la mer Rouge, se jeta aux pieds de son seigneur.

— Sire Auberon, lui dit-il, vous avez tort. Voyez : Dieu avait créé Adam et sa femme Ève, il leur avait donné le paradis tout entier, ne leur défendant qu'un seul fruit. Ève, tentée par le diable, en mangea et en fit manger à Adam. Eh bien ! cet Adam

que Dieu avait formé de ses mains et qui lui a désobéi, Dieu lui a pardonné. Ne soyez pas plus impitoyable : délivrez l'enfant !

— Je n'en ferai rien, dit Auberon.

— J'irai, moi, si vous voulez, dit Malabron.

— Tu peux y aller si tu veux ; mais voici à quelle condition. Tu as été luiton de mer pendant trente ans, et ta peine allait expirer : tu le seras encore pendant trente nouvelles années. Puisque tu l'aimes tant, tu peux le racheter à ce prix. Il te faut me rapporter mon haubert, mon cor et mon hanap ; quant à Huon, tu peux le porter sur un rivage ; mais tu l'y laisseras aussi nu que tu l'auras trouvé.

— Je consens à tout, dit Malabron. Où trouverai-je l'enfant ?

— Dans l'île de Moïse, à trois petites lieues de l'enfer.

— Eh bien ! sire, donnez-moi congé : je ne reviendrai que quand je l'aurai délivré.

Huon était étendu sur la plage de l'île, le désespoir au cœur, quand il entendit une voix qui lui disait :

— Huon, veilles-tu, ou dors-tu ?

— Eh ! Dieu ! qui me parle ? s'écria-t-il.

— C'est un homme qui t'aime autant que la mère son enfant. Je suis Malabron, le luiton de mer qui t'a jadis porté à Babylone.

— Frère, dit Huon, approche, débande mes yeux et délie mes mains.

Quand Huon se vit délivré, il embrassa tendrement Malabron.

— Ah ! doux ami, qui t'a envoyé ici ?

— Auberon m'a permis d'y venir, mais à condition que je serais encore luiton de mer pendant trente ans. Pour l'amour de toi, j'ai consenti à doubler ma peine. Mais il me faut rapporter le haubert, le cor et le hanap. Je l'ai promis à Auberon.

— Que Dieu le confonde ! dit Huon.

— Ne parle pas ainsi : tout ce que tu dis, il l'entend.

— Foin de lui ! dit Huon ; il m'a fait trop de mal ! Mais dis-moi, frère, vas-tu me laisser ici ?

— Non : je te porterai sur un rivage où je te laisserai.

Il rentra dans sa peau de luiton, et Huon, jambes croisées, s'assit sur sa croupe.

En moins de temps qu'un oiseau ne traverse le ciel, Malabron déposa Huon sur un rivage solitaire.

— Adieu, dit-il, je ne puis rien faire d'autre pour toi ; il faut que j'aille chercher au fond de la mer le haubert, le cor et le hanap.

Il replongea dans les flots, et Huon resta là tout seul.

XIII

Le pauvre Huon, étendu sur le sable, se mit à se lamenter.

— Hélas ! disait-il, que vais-je devenir ? Si au moins j'avais de quoi couvrir mon corps !

Il se leva et se mit à errer par la campagne. Or écoutez la belle aventure que Dieu lui envoya.

Il trouva sous un arbre un vieillard qui venait de s'asseoir sur le gazon ; il avait placé à côté de lui une harpe et une vielle dont il savait très bien se servir. Il n'y avait pas en païennie de si bon ménestrel. Il avait étendu une nappe devant lui et posé dessus quatre pains blancs, une outre pleine de vin et un hanap de bois. Il venait de verser du vin dans le hanap ; mais il ne pouvait boire, et ses larmes tombaient dans le vin. Il vit tout à coup devant lui le jeune homme nu qui le regardait. Il eut grande peur.

— Homme sauvage, s'écria-t-il, ne me fais pas de mal !

— Sauvage ? dit Huon, je le suis assez, c'est vrai ; mais je ne veux rien vous faire. Donnez-moi seulement un peu de votre pain.

— Tu en auras, dit le ménestrel, mais d'abord tu me diras en quel dieu tu crois.

— Ma foi ! dit Huon, en celui que vous voudrez.

— Ami, tu me fais grande pitié. Tu vas prendre dans ma valise de quoi couvrir ton corps, puis tu viendras t'asseoir à côté de moi ; tu mangeras mon pain et tu boiras mon vin clair, car je n'ai pas le cœur d'y goûter : j'ai un trop grand chagrin dans l'âme.

— Ma foi ! dit Huon, vous avez trouvé un compagnon. Si vous avez du chagrin, je n'en manque pas. Mais pour le moment, j'ai

besoin de me vêtir et de manger. Que Dieu vous récompense de la bonté que vous me faites !

Il ouvre la valise, il y prend une chemise blanche, des braies de lin, un pelisson d'hermine et un manteau d'écarlate. Puis il s'assied et mange et boit de grand appétit. Le vieux ménestrel le regarde et lui dit :

— Ami, de quel pays es-tu ?

— Dieu ! dit l'enfant en lui-même, vais-je mentir ou dire la vérité ? Si je dis vrai, je suis perdu ; si je mens, je courroucerai Auberon. Ah ! Auberon, tu m'as trop maltraité et pour bien peu de chose ; mais en retour je te courroucerai : je mentirai à cœur joie, puisque cela te déplaît. Que me demandez-vous ? dit-il au ménestrel ; pardonnez-moi, je songeais à autre chose.

— Je te demandais ton pays.

— Je suis d'Afrique ; j'allais à Monbranc en compagnie de marchands de mer ; une grande tempête a brisé notre navire ; mes compagnons sont tous noyés, Mahomet m'a sauvé. Mais vous, seigneur, pourquoi avez-vous tant de peine ?

— Tu le sauras, frère. Je m'appelle Estrument, et il n'y a pas en païennie de meilleur ménestrel que moi ; voici ma harpe et ma vielle, dont je sais bien me servir ; je sais aussi sonner le timbre et baller devant les princes. J'avais un seigneur que j'aimais et qui me comblait de bienfaits : c'était Gaudise, l'amiral de Babylone ; j'allais le trouver quand j'ai appris sa mort affreuse. Il a été attaqué dans son palais même par un mauvais garçon de France qui s'appelle Huon. Ah ! Mahomet, puisses-tu le faire périr ! c'est lui qui m'a ruiné.

Huon l'entend et baisse la tête :

— Comment t'appelles-tu ? lui dit le ménestrel.

— On m'appelle Garinet, dit Huon.

— Eh bien ! Garinet, ne te décourage pas. Tu étais pauvre tout à l'heure, mais maintenant te voilà déjà en meilleur point. Tu as une chemise et des braies, un bon pelisson d'hermine et un manteau d'écarlate. Tu es jeune, tu es beau, tu auras encore de bonnes chances dans la vie. Mais moi je suis vieux, j'ai perdu le maître qui me faisait vivre et que j'aimais. Ah ! Mahomet, venge-le sur celui qui l'a tué !

Huon ne répond rien, il baisse la tête.

— Garinet, frère, dit le ménestrel, puisque j'ai perdu mon bon maître, il me faut en chercher un autre. Je vais aller à la ville de Monbranc trouver le frère de Gaudise, Ivorin ; peut-être ne sait-il pas encore ces nouvelles, avec moi et me porter ce fardeau, je te promets que je ne gagnerai pas un denier dont tu n'aies la moitié, et tu ne seras pas à plaindre, car saches bien que tu ne me verras pas entrer dans une ville ou dans un château, si je veux y montrer mon talent, qu'on ne me donne tant de manteaux que tu auras peine à les relever. Eh bien ! soit, dit Huon ; j'entre à votre service.

Il prend la valise et la met sur son dos, il attache par-dessus la harpe et la vielle, et tous deux s'acheminent vers Monbranc.

— Hélas ! disait Huon, tout en marchant, hier, j'avais mon amie à mes côtés, treize fidèles compagnons m'entouraient ; j'avais mon bon hanap, mon cor d'ivoire et mon haubert, j'étais

riche et heureux, et maintenant je suis réduit à servir un ménestrel !

Ils arrivèrent à Monbranc à l'heure du dîner ; ils montèrent dans la grande salle et trouvèrent Ivorin à table.

— Sire, dit Estrument, que Mahomet vous protège ! J'ai de dures nouvelles à vous conter, si vous ne les connaissez pas. Votre frère est mort.

— Je le sais, dit Ivorin, et j'en ai grand deuil ; mais ce qui me peine encore plus, c'est ma nièce Esclarmonde. Galafre s'est emparé d'elle, et il ne veut pas me la rendre, bien qu'il me doive hommage. Mais, par Mahomet ! je le ferai pendre, et je ferai brûler Esclarmonde.

Dieu ! comme Huon sentait son cœur bondir en entendant parler de son amie ! Il jure tout bas que, quand il devrait périr, il ira la retrouver.

Quand le repas fut fini, Ivorin appela le ménestrel :

— Ami, dit-il, prends tes instruments et fais-les-nous entendre. Après le deuil doit venir la joie.

Le ménestrel accorde sa harpe, puis il en fait sonner doucement les trente cordes : la grande salle retentit ; tous les assistants sont remplis de joie. Huon lui-même sent son cœur allégé.

— Voilà un bon harpeur, disent les païens. Il faut le récompenser richement.

Tous aussitôt détachent leurs manteaux et les jettent par la salle. Huon court et s'empresse à les ramasser.

— Voilà un beau bachelier, dit l'amiral. C'est grand dommage qu'il serve un ménestrel. Comment l'as-tu ? dit-il à Estrument.

— Sire amiral, je l'ai rencontré non oin d'ici, comme je venais de Babylone. Il était nu comme au jour de sa naissance ; il me demanda du pain. Je lui en donnai et avec cela une chemise, des braies, ce pelissonet ce manteau. Je lui ai offert de me servir : il porte ma valise et mes instruments, et s'il y a un mauvais pas à franchir, il est robuste et il me prend sur son dos.

Tu es bien confiant, dit l'amiral. Ne crains-tu pas qu'un jour où tu auras recueilli beaucoup d'argent il ne se débarrasse de toi à un de ces mauvais pas ? Fais-le venir devant moi.

Huon s'approcha du fauteuil de l'amiral.

— Vassal, lui dit celui-ci, n'as-tu pas honte de servir ce ménestrel qui mendie son pain ? Tu ne sais donc pas un métier plus honnête ?

— Un métier ? dit Huon. Ce ne sont pas les métiers qui me manquent. Si vous voulez, je nommerai ceux que je sais.

— Je le veux bien ; mais prends garde à ne pas t'aller vanter d'une chose que tu ne saches pas, car je t'avertis que je te mettrai à l'épreuve.

— Sire, dit Huon, j'y consens : écoutez donc les métiers que je sais. Je sais bien soigner un épervier et lui faire passer sa mue ; je sais chasser le cerf et le sanglier, et, quand j'ai pris la bête, je sais corner la prise et donner aux chiens ce qui leur revient ; je sais servir à un dîner ; je sais le jeu des tables et celui des échecs si bien qu'il n'est homme qui puisse m'y gagner.

— Arrête-toi là ! dit l'amiral : c'est au jeu d'échecs que je veux t'éprouver.

— Sire, dit Huon, laissez-moi compter jusqu'au bout, puis vous m'éprouverez comme vous voudrez.

— Allons, continue.

— Je sais endosser un haubert, porter la lance au poing et l'écu au cou ; je sais faire courir et galoper un cheval ; je sais entrer dans la grande mêlée, et quand il s'agit de donner de rudes coups, il y en a qui y vont et qui ne me valent pas. Enfin je sais entrer dans les chambres des dames et embrasser les plus belles.

— Voilà bien des métiers, dit l'amiral ; mais je veux t'éprouver aux échecs. J'ai une fille qui en sait plus que personne du monde : jamais on ne lui a dit mat. Si elle te mate, tu auras la tête coupée ; mais si tu gagnes, tu l'épouseras, et tu auras la moitié de mon royaume.

— Sire, dit Huon, voilà une partie qui n'est pas trop sage ; mais ce sera comme vous le voudrez.

— Il n'en sera pas autrement, dit Ivorin.

Un page qui se trouvait là courut à la demoiselle.

— Vous ne savez pas ? lui dit-il ; il est arrivé un ménestrel qui amène avec lui un garçon, le plus beau qu'on ait jamais vu, et votre père veut que vous jouiez avec lui une partie d'échecs, à condition que, s'il gagne, il vous épousera et que, s'il perd, on lui coupera la tête.

— Ce sera grand dommage, dit la demoiselle, qu'un homme si beau perde la tête ; mais personne ne m'a jamais matée.

Au même moment arrivait le messager qui venait la chercher.

Elle entre dans la salle ; deux rois l'escortent à droite et à gauche.

— Ma fille, dit l'amiral, écoutezmoi. Vous voyez ce jeune homme : il vous faut jouer aux échecs avec lui.

— Je sais les conditions, dit-elle, et je vous obéis comme je le dois.

Elle regarde Huon et se dit en elle-même :

— Qu'il est beau ! Il est fait pour être aimé. C'est grand dommage qu'il doive mourir à cause de moi.

On apporte un riche tapis, au milieu l'échiquier, dont les cases sont d'argent et d'or et les échecs aussi d'or et d'argent. Huon et la jeune fille s'asseyent en face l'un de l'autre ; autour d'eux tous les païens debout les regardent en silence, car l'amiral a défendu que personne dise un mot.

Le jeu commence, et bientôt Huon perd plus d'un de ses pions et plus d'une de ses pièces ; il se trouble, il change de couleur ; la demoiselle le raille :

— Vassal, je vous vois interdit ; votre jeu ne va pas bien : vous allez avoir la tête coupée.

— Le jeu n'est pas fini, dit Huon, et vous vous repentirez de vos railleries quand il vous faudra épouser le garçon d'un pauvre ménestrel.

La jeune fille regarde Huon : l'amour entre dans son cœur ; soit qu'elle pense trop à lui, soit qu'elle le fasse exprès, elle com-

mence à faire des fautes, et bientôt Huon est près de gagner.

— Sire amiral, dit-il, vous voyez comment je joue ; il ne tient qu'à moi maintenant de dire mat à votre fille.

— Ma fille, dit l'amiral, levez-vous. Maudite soit l'heure où vous êtes née ! Vous avez maté tant de grands seigneurs, et vous vous laissez battre par ce garçon !

— Sire, dit Huon, ne vous désolez pas ainsi : l'enjeu que vous m'avez offert, je n'y tiens pas. Gardez votre fille pour un autre gendre ; moi je retournerai servir mon bon maître.

— Si tu veux faire cela, dit Ivorin, je te ferai donner cent marcs d'argent.

— C'est entendu, dit Huon.

Mais la demoiselle s'en va le cœur gros.

— Ma foi, dit-elle, honni soit-il ! Si j'avais su qu'il se conduirait ainsi, par Mahomet ! je l'aurais maté ! Huon alla retrouver son maître, et bientôt tous s'en furent dormir.

XIV

Le lendemain matin, au point du jour, l'amiral envoya un crieur dire à tous ses gens de s'armer. De toutes parts on lace les heaumes, on vêt les hauberts, on monte à cheval. Huon aurait bien voulu prendre part au combat, mais il n'avait ni cheval ni armes ; il court à l'amiral et lui dit :

— Sire, faites-moi prêter des armes et un cheval, et vous verrez comment je sais m'en servir.

— Bien, dit Ivorin : qu'on lui donne des armes.

Un Sarrasin, par plaisanterie, alla chercher une vieille épée que depuis longues années il gardait dans un coffre. Huon la prit et la tira du fourreau. Il vit des lettres sur la lame ; il les lut : elles disaient que cette épée était la sœur de Durandal. Galand, qui les avait forgées de fin acier, avait mis deux ans à les finir et les avait trempées dix fois. Huon, tout joyeux, la remit au fourreau. Sur le conseil d'un Sarrasin, qui se méfiait de lui, on lui amena un cheval qui avait dépassé de sept ans l'âge ordinaire. Il avait le cou long, les côtes maigres, il clochait d'un pied et avait un œil crevé ; depuis des années il n'avait pas mangé d'avoine. Huon y monta et lui enfonça ses éperons dans les flancs ; mais du diable s'il lui fit hâter le pas !

— Par Dieu ! dit l'enfant, je suis mal monté !

Bientôt Ivorin et les siens arrivèrent aux portes d'Aufalerne. Ivorin se mit à crier :

— Galafre, sortiras-tu ? Si je te tiens, je te ferai pendre, ou bien rends-moi ma nièce.

Galafre était aux créneaux avec Esclarmonde.

— Belle, lui dit-il, vous entendez ? C'est pour vous qu'on me menace et qu'on ravage mon pays.

— Sire, dit-elle, j'en suis affligée ; rendez-moi si cela vous convient.

— Par Mahomet ! dit Galafre, tant que j'aurai un pied de terre, je ne vous rendrai pas, et, quand Ivorin en devrait crever de rage, vous serez ma femme !

— Assurément, sire, dès que seront passés les deux ans que j'ai voués à Mahomet.

Il y avait là un jeune bachelier, neveu de Galafre, appelé Sorbrin.

— Sire, dit-il, vous laisserez-vous ainsi insulter ? Je vais voir si l'un d'entre eux ose répondre à mon défi.

Il s'arme, il fait amener son cheval Blanchard, plus blanc que fleur de pré et richement harnaché : la selle était d'ivoire, le frein d'or pur, sur le poitrail tintaient trente clochettes d'or. Il sort ainsi de la ville et s'écrie :

— Y a-t-il un des vôtres qui ose jouter avec moi ?

Les Sarrasins se disent l'un à l'autre :

— C'est Sorbrin. Celui qui l'attendra est perdu.

Aucun ne bouge, mais Huon s'avance, en maudissant son cheval, qu'il ne peut décider à trotter, et crie de loin à Sorbrin :

— Frère, attends-moi !

— Que demandes-tu ? dit Sorbrin.

— À jouter contre toi.

— Es-tu Sarrasin ?

— Moi ? dit Huon, Dieu m'en garde ! Je crois en celui qui pour nous fut crucifié. Si je suis pauvre, ne me dédaigne pas : je suis

chevalier et de bonne race.

— Tu est fou, dit le païen. C'est ta mort que tu cherches : je te tuerai au premier coup.

— Nous verrons, dit Huon.

Il pique son cheval ; mais il a beau faire, il ne le fait pas marcher plus vite que le pas.

— Sainte Marie, dit Huon, donnez-moi de pouvoir conquérir ce beau cheval qui s'avance sur moi !

Savez-vous ce qu'il fit ? il tourna en travers son cheval éclopé, et il attendit Sorbrin en lui opposant son écu. Sorbrin arrive comme la foudre, il baisse la lance, frappe l'écu et le brise, mais sans endommager le haubert. Sa lance est rompue et il n'a pas ébranlé l'enfant plus que s'il avait heurté une tour. Les païens le voient et s'écrient :

— C'est merveille : quel dommage qu'il n'ait pas un autre cheval !

Mais Huon, jetant sa lance, tire sa bonne épée, et, comme le païen passait devant lui, il lui assène un tel coup sur la tête qu'à travers le heaume et la coiffe il le pourfend jusqu'à la ceinture, et, retirant son épée, l'envoie étendu par terre. Il descend aussitôt de son cheval, monte sur Blanchard, et, le faisant galoper, arrive auprès de l'amiral. Ivorin lui jette ses deux bras autour du cou.

Cependant Galafre et les siens, furieux de voir Sorbrin tué, étaient sortis de la ville. Une mêlée s'engage où Huon fait de toutes parts voler les bras et les têtes. Galafre et les siens sont repoussés. Ils rentrent dans la ville en grande tristesse, rapportant

le corps de Sorbrin, qu'ils font enterrer aux pieds de Mahomet devant le maître autel.

La joie fut grande le soir, au palais de Monbranc. Huon, ayant ôté ses armes, était retourné auprès de son maître ; mais Ivorin lui-même vint le prendre par la main.

— Ami, dit-il, vous serez assis à ma table à côté de moi ; je vous abandonne toutes mes richesses : prenez à votre plaisir l'or et l'argent, le vair et le gris et l'hermine, allez dans les chambres des demoiselles et choisissez celle qui vous plaira : tout ce qui est à moi vous appartient.

— Sire, dit Huon, grand merci.

Il s'assied au souper auprès de l'amiral ; il est aussi maître que lui dans le palais.

Quand on eut mangé et que les nappes furent ôtées, le vieux ménestrel accorda sa harpe et fit retentir la grande salle.

— Voilà, disent les païens, un excellent ménestrel ! Il mérite une riche récompense.

Et de tous côtés on lui jette les manteaux d'hermine.

Le vieillard regarde Huon assis à côté de l'amiral :

— Vassal, dit-il, vous voilà bien monté en grade ! vous ne songez plus guère à moi. Venez donc ramasser ces manteaux !

Les Sarrasins en rient tous de bon cœur.

Nous laisserons Huon où il est nous vous parlerons du vieux Géreaume et de ses douze compagnons. La tempête les promena

longtemps par la haute mer et enfin les amena dans le port d'Aufalerne. Géreaume reconnut la ville.

— Nous sommes mal tombés, dit-il : c'est Aufalerne, la ville du Sarrasin Galafre. Si Dieu ne nous protège pas, nous sommes en grand péril.

Galafre avait vu le vaisseau aborder ; il descendit de sa tour et s'approcha.

— Seigneurs, d'où êtes-vous ?

— Nous ne mentirons pas dit Géreaume : nous sommes de douce France ; la tempête nous a jetés dans ce port : s'il faut payer un tribut, nous sommes prêts à l'acquitter.

— Seigneurs, dit l'amiral, écoutez-moi. Non seulement je ne vous ferai pas de mal, mais si vous voulez rester avec moi, ce sera votre profit.

— Et pour quoi faire ?

— Voilà. J'ai une grande guerre contre un amiral voisin qui me ravage mon pays, et vous pourriez m'aider.

— Si le droit est pour vous, répond Géreaume, nous vous aiderons loyalement, autrement non.

— Le droit que j'ai, par Mahomet ! je m'en vais vous le dire. Il y a quelque temps un navire fut, comme le vôtre, jeté ici par la tempête. Il y avait dedans vingt galiots qui emmenaient Esclarmonde, la fille de l'amiral Gaudise. Je ne sais où ils l'avaient trouvée ; mais ils voulaient la conduire à son oncle Ivorin ; je la leur enlevai et je compte l'épouser, et c'est pour cela qu'Ivorin me fait la guerre. Hier encore, il est venu jusqu'aux portes de ma ville ; il

a avec lui un chevalier, je ne sais d'où il vient, qui met à mort tous mes hommes. Il a tué mon neveu Sorbrin (que Mahomet ait pitié de son âme !) et s'est emparé de son bon cheval, un cheval comme il n'y en a pas dans soixante royaumes. Je vous retiendrai à mes gages, à la condition et que s'il revient, vous irez le combattre vous me ramènerez le cheval.

— Sûrement, dit Géreaume. Montrez seulement, et je vous ramènerai le cheval et le chevalier.

— Si tu fais cela, dit Galafre, tout ce que j'ai est à toi.

Les Français descendirent de leur navire et entrèrent dans la ville, emportant toutes leurs richesses. Galafre les hébergea dans son palais.

— Sire, lui dit Géreaume, ne vous plairait-il pas de me faire voir cette demoiselle dont vous m'avez parlé ?

— Par ma foi, dit Galafre, si vous étiez un jeune homme, je ne vous laisserais pas approcher d'elle ; mais vous êtes assez vieux pour que jamais demoiselle ne vous puisse aimer.

Il emmena Géreaume auprès d'Esclarmonde. Dès qu'elle le vit, elle le reconnut, et un cri lui échappa.

— Qu'avez-vous, belle ? dit Galafre.

— Sire, c'est une douleur subite qui m'a prise au côté. Laissez-moi parler à ce Français ; peut-être saura-t-il donner un remède à mon mal.

— Parlez-lui, dit l'amiral.

Tous deux s'écartèrent et parlèrent à voix basse.

— Géreaume, dit Esclarmonde, pour l'amour de Dieu, qui t'a amené ici ?

— C'est la tempête. Mais que savez-vous de Huon ?

— Ah ! dit-elle, il doit être mort. Quand on m'a enlevée d'auprès de lui, je l'ai laissé sur le rivage d'une île, nu, les yeux bandés et les poings garrottés. Que Dieu ait pitié de son âme ! Galafre m'a prise et veut m'épouser, mais je me garde bien de lui et je me garderai de tout autre. Si tu peux me tirer d'ici, emmène-moi dans la douce France : je me ferai nonne dans un couvent, et je prierai pour l'âme du pauvre bachelier.

— Ne craignez rien, dit Géreaume : si je peux sortir d'ici, vous n'y resterez pas.

Àces mots, Galafre s'écria :

— Vieillard, vous parlez trop longuement ; revenez !

Là-dessus ils allèrent souper et ensuite dormir.

Le lendemain de bon matin Huon réveilla Ivorin :

— Sire, armez vos gens et allons dire un mot à Galafre. Il faut tenir son ennemi toujours en haleine.

Ivorin fît sonner ses trompettes, et bientôt toute l'armée sortit de la ville. Aux fenêtres du grand palais était assise la fille d'Ivorin avec ses demoiselles. Toutes regardaient Huon monté sur Blanchard.

— Qu'il est beau ! disaient-elles. Comme il porte bien ses armes ! Heureuse celle qu'il voudra aimer !

— Par Mahomet ! dit la fille d'Ivorin, c'est un malappris : il n'a pas voulu m'épouser ; il ne m'a fait aucune courtoisie. Il aurait pu au moins me donner un baiser. Ne me parlez pas de lui !

Huon chevauchait en tête de l'armée d'Ivorin ; il s'avança jusqu'à la porte d'Aufalerne et la frappa de son épée.

— Roi Galafre, cria-t-il, viens me parler : j'ai tué ton neveu, et je t'en ferai autant si tu ne rends pas Esclarmonde.

— Géreaume, dit Galafre, voilà celui qu'il s'agit de vaincre.

— Ne craignez rien, dit Géreaume ; je vais vous l'amener avec son cheval.

Il monte sur le bon cheval du roi, et s'étire avec une telle vigueur qu'il fait plier l'échine du cheval et allonger de quatre doigts les courroies des étriers.

— Ce vieillard est merveilleux ! s'écrient les païens.

Il s'élance hors de la porte, en tête de tous les autres, sa lance au poing, son écu au bras, sa barbe blanche épandue sur son haubert jusqu'à sa selle.

Huon le voit venir ; il éperonne Blanchard, et, sans dire une parole, ils se jettent l'un sur l'autre. Ils brisent leurs lances, ils percent leurs écus et se heurtent avec une si grande violence qu'ils tombent tous les deux à terre. Géreaume tire son épée et assène sur la tête de Huon un tel coup qu'il fend le heaume et la coiffe et fait couler à terre le clair sang. Si Huon ne s'était pas détourné à temps, c'en était fait de lui.

— Par ma foi, dit-il, je n'ai jamais reçu un pareil coup. Je suis perdu. Esclarmonde, adieu pour toujours ! Mon fidèle Géreaume,

je ne te reverrai plus !

Géreaume l'entend ; tout son sang s'arrête. Il a reconnu son seigneur. Il jette son épée, mais il ne peut dire un mot.

— Eh bien ! Sarrasin, dit Huon, vous renoncez au combat ?

— Ah ! sire Huon, dit enfin Géreaume, prenez mon épée et coupez-moi la tête : je l'ai mérité ; j'aurais dû vous reconnaître.

Huon l'entend et mène grande joie.

Tous deux délacent leurs heaumes et s'embrassent tendrement, au grand ébahissement des Sarrasins.

— Huon, dit Géreaume, écoutez-moi ; le temps nous presse ; voici cebqu'il faut faire. Remontons sur nos chevaux, je vous emmènerai comme si vous étiez mon prisonnier. Vous viendrez à Aufalerne et vous y trouverez Esclarmonde, qui vous pleure et vous garde sa loyauté.

Ils s'en vont ainsi et rencontrent Galafre.

— Sire, dit Géreaume, continuez la bataille ; j'ai pris celui qui a tué votre neveu : je le mène à la prison dans la ville, et je reviens vous aider.

Géreaume rassemble tous ses compagnons et ils rentrent tous dans la ville. Aussitôt ils ferment les portes, ils crient : Montjoie ! se jettent sur les Sarrasins qui étaient restés et en font un grand massacre. Puis ils montent au palais et trouvent Esclarmonde. Je vous laisse à penser la joie quand les deux époux se retrouvèrent !

On met la table, on apporte les viandes et le vin, et tous s'asseyent au dîner.

Cependant, hors de la ville, les deux armées se livrent une furieuse bataille ; les pieds, les poings, les têtes volent, morts tombent de tous côtés ; il en périt bien deux mille. Qu'importe ? c'étaient des Sarrasins : que Dieu les confonde !

Mais voilà qu'au milieu de la mêlée un homme qui s'était échappé de la ville put enfin joindre Galafre.

— Sire, dit-il, vous ne savez pas ? ces Français que vous avez pris à votre service font grande fête là-haut dans votre palais. Ils ont pris votre ville, barré les portes, levé les ponts et tué tous ceux qui étaient dedans. Celui qui a tué votre neveu et qui s'est laissé prendre tout à l'heure, c'est leur seigneur, et c'est aussi celui qui a tué Gaudise : je l'ai bien reconnu, car je l'ai vu à Babylone quand il a vaincu Agrapart.

Galafre change de couleur.

— Qu'allons-nous faire ? dit-il à se hommes.

— Une seule chose, répondent-ils : il faut demander la paix à Ivorin.

— Vous avez raison, dit Galafre.

Il se fait conduire auprès d'Ivorin et s'agenouille devant lui.

— Sire, dit-il, je vous crie merci. Voici mon épée : coupez-moi la tête si vous voulez, car j'ai été déloyal envers vous ; mais s'il vous plaisait de me pardonner, je vous donnerais toutes les réparations qu'ordonneraient vos barons. Aidez-moi seulement à me venger des brigands qui m'ont volé ma femme et ma ville. Ce da-

moiseau que vous aimiez tant, qu'un ménestrel vous a, dit-on, amené l'autre jour, c'est le Français qui a tué votre frère. J'avais à ma solde quatorze Français qui l'ont reconnu pour leur seigneur et qui sont là-bas installés dans mon palais.

— Par Mahomet ! dit Ivorin, quel dommage que je ne l'aie pas pendu ! Allons : je vous rends votre royaume, je vous pardonne, et je vais vous aider à tuer ces coquins.

Les deux rois réunissent leurs armées autour de la ville et jurent de ne pas s'en aller avant de l'avoir prise et d'avoir pendu tous les Français.

— Mais d'abord, dit Ivorin, nous avons un compte à régler. Qu'on dresse un grand gibet !

Il fait venir le vieux ménestrel.

— Traître, dit-il, c'est toi qui m'as amené le meurtrier de mon frère. Tu vas me le payer : ce gibet est pour toi.

— Pitié, sire, au nom de Mahomet ! dit le vieillard ; je vous jure que je ne savais pas même de quel pays il était.

— Tu mens ; tu vas être pendu.

Il fait prendre le pauvre ménestrel, lui fait attacher sa harpe au cou et le fait mener au pied du gibet.

Le vieillard monte l'échelle ; il regarde vers la ville et voit Huon et les Français qui, leur dîner fini, étaient venus s'appuyer aux créneaux.

— Ah ! sire, s'écrie-t-il, me laisserez-vous tuer ? Souvenez-vous de ce que j'ai fait pour vous, quand vous êtes venu à moi.

Vous étiez nu, je vous ai revêtu ; vous aviez faim, je vous ai nourri ; c'est pour votre amour que je vais être pendu.

Huon l'entend ; il dit à ses hommes :

— Allez vous armer. C'est mon maître qui crie ainsi ; il m'a rendu grand service ; j'aimerais mieux mourir que l'abandonner.

Aussitôt les quatorze Français s'arment et montent à cheval. Esclarmonde ferme la porte derrière eux. Huon s'élance le premier sur Blanchard, arrive au pied du gibet et, lance baissée, renverse le chef de ceux qui gardaient le ménestrel. Ses compagnons tuent ou chassent les autres. On fait descendre le pauvre homme, qui avait déjà la corde au cou. Il monte sur un cheval et s'enfuit vers la ville.

Cependant les Sarrasins accourent de toutes parts et entourent les Français ; mais à force de coups de lance et d'épée ceux-ci s'ouvrent un chemin et reviennent à la ville. Esclarmonde leur ouvre la porte et la referme après eux. Hélas ! ils ont oublié Garin de Saint-Omer, que les Sarrasins ont enveloppé. Quand il voit qu'il ne pourra se dégager, il ne veut pas se rendre, mais recommande son âme à Dieu et vend chèrement sa vie.

Que pouvait-il contre tant d'ennemis ! Il fut bientôt taillé en pièces.

Huon était remonté aux créneaux ; il vit de loin Garin étendu mort. Il voulait sortir encore et se lancer sur les païens, mais ses barons le retiennent.

— Sire, c'est folie : il est mort ; nous ne pouvons plus rien pour lui.

— Ah ! Garin, dit Huon, quelle pitié j'ai de vous ! Vous aviez quitté pour moi votre pays et votre femme et vos enfants. Que Dieu ait pitié de votre âme !

— Sire, dit Géreaume, nos regrets ne nous le rendront pas.

Ils remontèrent tous dans le grand palais ; on mit les tables, et ils s'assirent au souper. Quand ils eurent mangé, Huon appela le ménestrel.

— Pour Dieu, ami, dit-il, prends ta harpe : réjouis-nous un peu, je t'en prie ; car c'est pour toi que nous avons ce grand deuil.

Le ménestrel prit sa harpe, il en fit sonner les trente cordes ; la grande salle en retentit, et leur deuil s'apaisa dans leur cœur.

XV

Le lendemain matin, quand nos barons furent levés :

— Qu'allons-nous devenir ? dit Huon à ses hommes. Le navire qui vous avait amenés est reparti ; nous sommes ici enfermés ; nous serons pris tôt ou tard.

— Il faut toujours espérer en Dieu, dit le vieux Géreaume.

Comme ils devisaient ainsi en se promenant sur le rivage de la mer, Huon vit de loin s'approcher un grand vaisseau. À la proue se dressait une croix d'or.

— Géreaume, dit-il, regarde : je vois venir un vaisseau par la mer ; ce sont des Français.

— Oui, dit Géreaume, je vois une croix. Voilà le secours envoyé par Dieu.

Bientôt les mariniers abordèrent au pied de la tour.

— Hélas ! disaient-ils, nous voilà mal arrivés ! C'est ici la ville de l'amiral Galafre ; il va nous faire tuer.

En les entendant, Huon et Géreaume s'approchèrent.

— Seigneurs, dit Géreaume, de quel pays êtes-vous ?

— Comment ? répondirent-ils, vous parlez le français ? Nous vous le dirons si vous nous donnez sûreté.

— Ne craignez rien ; nous sommes tous Français.

— Eh bien ! sire, nous aussi nous sommes de France. Il y en a de Paris et d'autres terres encore.

— Amis, dit Huon, n'y en a-t-il pas de Bordeaux ?

— Oui, il y en a un, à la grande barbe blanche ; il a plus de cent ans, il s'appelle Guirré ; nous lui avions promis de le ramener en France pour l'amour de Dieu, mais nous avons perdu notre chemin.

— Voulez-vous me le faire voir ? dit Huon.

— Où est le vieux de Bordeaux ? cria le marinier.

— Me voici, dit le vieux Guirré.

Il se leva et s'approcha du bord ; Huon le regarda et le reconnut bien.

— D'où es-tu, ami ? lui demanda-t-il.

— De la cité de Bordeaux, sire.

— Et comment t'appelles-tu ?

— On m'appelle Guirré.

— Et qui t'a amené ici ? d'où viens-tu ? où vas-tu ?

— Sire, je vais vous en dire toute la vérité. J'avais un seigneur qui s'appelait Huon, que Dieu ait pitié de lui ! L'empereur Charlemagne l'a dépouillé de son fief parce qu'il lui avait tué son fils Charlot, et il l'a envoyé porter un message à l'amiral de Babylone. Sa mère est morte il y a bien deux ans, et son frère Gérard s'est mis en possession de tout le domaine. Il n'y fait que du mal ; il opprime tous ses vassaux ; il déshérite les orphelins. Il a épousé la fille du traître Gibouard, et tous s'entendent pour faire le pis qu'ils peuvent. Moi-même il m'a chassé de ma terre parce que je défendais les droits de mon seigneur. Un jour tous les barons se sont réunis et m'ont chargé d'aller à la recherche de Huon. Voilà deux ans que j'ai passé la mer ; il n'y a ni pays ni royaume jusqu'à l'Arbre Sec où je n'aie demandé de ses nouvelles ; mais nulle part on n'a pu m'en donner. J'ai dépensé tout ce que j'avais emporté, et je m'en retourne le cœur dolent. Ces marchands avaient bien voulu me prendre dans leur vaisseau pour l'amour de Dieu ; mais ils ont perdu le bon chemin.

Quand Huon l'entendit parler, il se mit à crier :

— Géreaume, viens ici, si tu veux embrasser ton frère.

Géreaume accourut.

— Est-ce toi, frère ? dit-il. Sois le bien trouvé !

Tous deux s'embrassèrent. Huon embrassa aussi le bon prévôt.

— Guirré, dit-il, me reconnaissez-vous ?

— Oui, sire : vous êtes Huon, mon seigneur.

— Ah ! dit Huon, ce que vous m'avez dit est-il vrai ? Mon frère s'est-il si mal conduit, et ma mère est-elle morte ?

— Hélas ! sire, tout n'est que trop vrai. On vous désire bien à Bordeaux ; y viendrez-vous, ou voulez-vous rester ici ?

— Je ne désire que le retour, dit Huon.

Il s'écarte et pleure en pensant à sa mère qu'il ne reverra pas.

Pendant ce temps, Géreaume et Guirré se racontent leur histoire : ils ne s'étaient pas vus depuis soixante ans.

Cependant Huon s'adresse aux mariniers :

— Seigneurs, dit-il, nous sommes ici treize Français avec une belle dame. Les Sarrasins nous assiègent : prenez-nous dans votre navire, et emmenez-nous en France. Je vous donnerai tant d'or et d'argent, d'étoffes précieuses et de fourrures que vous en serez riche toute votre vie.

— Sire, répondent-ils, nous ne prendrons rien de vous ; le navire est à vos ordres : mettez-y tout ce que vous voudrez.

— Que Dieu vous récompense ! dit Huon.

Toute la nuit, ils ne cessèrent de porter dans le navire l'or et l'argent et les riches étoffes et les fourrures, et pour le voyage du pain et du vin et des viandes. Au matin, ils entrèrent tous dans la

nef, emmenant avec eux Esclarmonde, et ils n'oublièrent pas le bon ménestrel. Souvent, plus tard il fit retentir sa harpe dans le palais de Bordeaux. Dieu leur donna bon vent, et bientôt ils ne virent plus la terre.

Le lendemain de bonne heure les païens vinrent attaquer la ville ; mais ils eurent beau crier, lancer des traits et des flèches, ils ne virent paraître personne. Tout étonnés, ils abandonnèrent l'assaut et vinrent trouver Ivorin.

— Sire, dirent-ils, vous ne savez pas ?

Il n'y a personne dans la ville !

L'amiral fit alors entrer trente païens dans un bateau et les envoya à la poterne qui était du côté de la mer. Quand ils y furent arrivés, ils la trouvèrent ouverte ; ils entrèrent dans la ville : personne ; ils ouvrirent les portes, et les deux armées païennes pénétrèrent dans la cité. Les deux amiraux montèrent au palais, ayant tous deux le cœur plein de rage de voir que leurs ennemis leur avaient ainsi échappé. Puis ils se séparèrent. Ivorin retourna à Monbranc et Galafre resta dans Aufalerne.

Nos barons naviguèrent par le haute mer et, poussés par le vent, arrivèrent bientôt au port de Brindes. Ils descendirent du vaisseau et se logèrent dans la ville. Huon se rendit aussitôt à la maison de Garin de Saint-Omer. Il trouva la dame et lui dit en pleurant :

— Dame, priez pour l'âme de votre mari ! Vous ne le verrez jamais en monde.

— Quoi, sire ? s'écria la dame, est-il mort ?

— Oui, dame, et j'en ai Je cœur plein de douleur.

La dame tomba sans connaissance sur le pavé. Huon la releva et la prit dans ses bras :

— Ne vous désespérez pas, dame ; cela ne vous le rendra pas. Priez Dieu pour son âme.

Ils se reposèrent là pendant huit jours, ils se firent faire de riches vêtements de soie et des manteaux fourrés ; ils achetèrent des chevaux et des mulets pour charger toutes leurs richesses.

Huon récompensa largement les mariniers qui l'avaient amené ; puis tous, Huon et Géreaume et le prévôt Guirré et le bon ménestrel et Esclarmonde prirent la route de Rome. Ils traversèrent la Pouille et la Calabre, et un beau matin ils entrèrent dans Rome et allèrent droit au palais du pape. Ils entrèrent dans la grande salle, Huon tenant Esclarmonde par la main. Dès que le pape le vit, il le reconnut, et, se levant de son trône :

— C'est vous, Huon ? dit-il. Soyez le bienvenu ! Vous voilà revenu sain et sauf ?

— Saint Père, dit Huon, j'ai bien souffert et j'ai passé par de mauvais moments ; mais, grâce à Dieu, j'ai bien réussi, car j'ai les moustaches de l'amiral Gaudise et ses quatre dents mâchelières, et par-dessus le marché je vous amène sa fille, qui est fort belle, comme vous le voyez. Je vous demande de lui donner le baptême et ensuite de nous marier.

— De grand cœur, dit le pape ; mais cette nuit vous resterez avec moi.

Le lendemain on mena la demoiselle dans l'église Saint-Pierre ; on la baptisa, mais on ne lui changea pas son nom : elle s'appela toujours Esclarmonde. Puis Huon confessa au pape tous ses péchés, dont il reçut l'absolution. Le pape chanta lui-même la messe et fit le mariage. On rentra ensuite dans le palais, où il y eut une grande fête. Les ménestrels y firent merveille ; mais, par-dessus tous, celui qui avait été le maître de Huon reçut des louanges. Quand vint la nuit, on conduisit Huon et sa femme dans leur appartement ; ils n'avaient plus à craindre de mécontenter Auberon.

Le lendemain de bonne heure Huon fit apprêter ses hommes et fit demander congé au pape ; il avait grande hâte de rentrer chez lui. Je ne vous raconterai pas leur voyage. Ils firent tant qu'un beau jour ils aperçurent de loin les murs et les tours de Bordeaux. Quand Huon les vit, il eut grande joie ; il montra la ville à sa femme.

— Amie, lui dit-il, voilà votre domaine, voilà la ville dont je ferai votre douaire ; ce n'est aujourd'hui qu'un duché, mais, avec l'aide de Dieu, j'en ferai quelque jour un royaume.

— Ne vous vantez pas tant, dit Géreaume : vous ne savez pas comment les choses tourneront. En attendant, rappelez-vous que vous n'avez pas le droit d'y entrer, dans votre ville. Savez-vous ce qu'il vous faut faire ? Allez à l'abbaye de Saint-Maurice des Prés, tout près d'ici ; elle relève de l'empereur : vous pouvez y séjourner hardiment.

— Bien, dit Huon.

Et appelant un de ses hommes :

— Va-t'en, lui dit-il, trouver l'abbé de Saint-Maurice ; porte-lui saluts et amitiés, et dis-lui que Huon de Bordeaux, qui revient d'outre la mer Rouge, lui demande à dîner, qu'il fasse préparer un bon repas, et qu'il ne regarde pas à dépense : je ne lui coûterai rien.

Quand l'abbé reçut le message, il fut rempli de joie. Il appela tous ses moines.

— Revêtez-vous, dit-il, et suivez-moi. Tous se revêtirent, prirent leurs croix, leurs livres, leurs encensoirs, et s'en allèrent en chantant à la rencontre de Huon.

Quand Huon les vit venir, il descendit de cheval ; ainsi firent tous les autres barons et dame Esclarmonde elle-même. L'abbé embrassa Huon en pleurant, ainsi que le bon prévôt Guirré ; mais quant à Géreaume, il ne le reconnut pas. Après le dîner, qui fut plantureux :

— Eh bien ! Huon, dit l'abbé, comment avez-vous accompli votre message ?

— Mais très bien, dit Huon. J'ai les moustaches et les dents, et je ramène la fille de l'amiral Gaudise, que j'ai épousée à Rome. Demain de bonne heure, je partirai pour la France, et j'irai montrer tout cela à Charlemagne.

— Sire, dit l'abbé, si vous le vouliez, je ferais dire à votre frère Gérard de venir vous trouver.

— Volontiers, dit Huon.

L'abbé appela son écuyer.

— Va-t'en, dit-il, à Bordeaux et dis au duc Gérard de venir à Saint-Maurice des Prés ; il y trouvera son frère Huon, qui revient d'outre-mer.

L'écuyer partit aussitôt. Hélas ! ce fut un triste message !

XVI

L'écuyer de l'abbé hâta son cheval ; bientôt il arriva au grand palais de Bordeaux. Il trouva Gérard dans la salle au milieu de ses barons, et, le prenant à part :

— Sire, dit-il, l'abbé de Saint-Maurice vous invite à venir sans retard à l'abbaye. Vous y trouverez votre frère Huon, qui revient d'outre-mer.

Quand Gérard l'entendit, la tête lui tourna ; mais se dominant :

— Ami, dit-il à l'écuyer, grand merci de ton message ! Dis à mon frère que je vais aller le voir sans perdre un instant.

Puis il alla trouver son beau-père, le traître Gibouard.

— Sire, dit-il, voici un cruel embarras ; quel conseil me donnerez-vous ? Le diable a ramené mon frère ; il est à Saint-Maurice et vient de me faire dire d'aller le trouver. Il va demain partir pour la France ; il fera sa paix avec Charlemagne ; il reprendra sa terre, et moi je serai dépouillé. Que faire ?

— Ne craignez rien, dit Gibouard : je vais vous donner un bon conseil. Un peu au delà de l'abbaye il y a un petit bois : je pren-

drai soixante chevaliers et j'irai m'embusquer dans le bois. Vous, vous irez trouver votre frère, n'emmenant avec vous qu'un écuyer, et vous lui ferez grand accueil. Le matin, avant qu'il soit grand jour, vous l'accompagnerez sur la route de France ; quand vous serez près du petit bois, soulevez entre lui et vous quelque différend. Quand nous l'entendrons vous menacer, nous sortirons du bois, nous tuerons tous ses chevaliers, et vous le jetterez dans votre prison. N'oubliez pas d'abord de lui demander s'il a les moustaches et les dents de l'amiral Gaudise, et où il les garde. Vous direz à Charlemagne que vous avez emprisonné votre frère parce qu'il avait osé rentrer dans Bordeaux malgré la défense de l'empereur et sans rapporter les moustaches et les quatre dents mâchelières. Là-dessus Charlemagne peut le faire pendre sans jugement, d'après ce qui a été convenu entre eux, et l'empereur en a de bons otages. Vous savez combien il le hait : il ne manquera pas l'occasion.

— Par Dieu ! dit Gérard, c'est un conseil excellent.

Au soir, Gérard s'en alla à l'abbaye n'emmenant avec lui qu'un seul écuyer. Il monta dans la salle où était son frère. Dès que Huon le vit, il se leva, courut à lui et l'embrassa, et l'autre lui donna un baiser aussi loyal que celui que Judas donna au Seigneur.

— Frère, dit Huon, sois le bienvenu ! Mais tu amènes bien peu de gens avec toi ?

— Je l'ai fait exprès, dit Gérard ; il faut être prudent. Tu ne sais pas encore comment tu rentreras en possession de ta terre ; il te faut d'abord aller à Paris. Si Dieu veut que tu fasses ta paix

avec Charlemagne, alors nous convoquerons tous nos barons et nous ferons grande fête.

— À la bonne heure, dit Huon.

— Frère, reprit Gérard, quelle joie pour moi de te voir de retour sain et sauf ! Comment as-tu réussi dans ton message ? As-tu fait ce qu'on t'avait ordonné ?

— Frère, dit Huon, j'ai les moustaches de l'amiral Gaudise et les quatre dents mâchelières de sa bouche, et je ramène sa fille, la belle Esclarmonde, que j'ai épousée à Rome, et trente sommiers chargés de richesses. Par ma foi, si je voulais te dire mes aventures, j'en aurais long à raconter.

— Je le crois bien, dit Gérard.

Mais dis-moi, quelqu'un t'a-t-il aidé dans cette terrible aventure ?

— Oui, dit Huon, un homme extraordinaire qui s'appelle Auberon. Il est roi de Féerie, frère, beau comme le soleil en été et aussi bon. C'est lui qui m'a aidé à tuer l'amiral. Je lui ai coupé la tête, et je lui ai moi-même enlevé ses quatre dents et ses blanches moustaches.

— Et comment les gardes-tu ? dit Gérard.

— Ah ! dit Huon, je vais te le dire : c'est Géreaume qui les a dans son côté ; Auberon, par féerie, les lui a scellées au-dessus de la hanche.

— Lequel est-ce ? dit Gérard.

— C'est ce vieux que tu vois là, qui a la barbe plus blanche que la fleur des prés.

— Dieu ! dit Gérard, quelle merveille tu me racontes ! Et de quel pays est-il ?

— Par Dieu ! du nôtre. C'est le frère du bon prévôt Guirré. Je l'ai rencontré dans une forêt où il avait bien séjourné quarante ans. C'est l'homme le plus loyal qui soit au monde. Sans lui j'étais perdu. Il a souffert pour moi de grandes peines. Et toi, frère, comment te comportes-tu ? J'ai entendu dire là-bas que tu étais marié.

— C'est vrai.

— Et qui est ta femme ? De quelle famille ?

— Frère, dit Gérard, c'est la fille de Gibouard de Viésmés, un grand seigneur qui a de vastes terres.

— Par Dieu ! dit Huon, je le connais. Tu es mal marié, frère : tu as épousé la fille d'un traître.

— Huon, dit Gérard, tu as grand tort d'appeler ainsi mon beau-père.

Àces mots arriva l'abbé, qui leur dit que le souper était prêt. Les deux frères se prirent la main et allèrent dans la grande salle. On leur donna à laver dans de grands bassins d'argent. Huon lava le premier, puis son frère, le vieux Géreaume et le prévôt Guirré et les autres barons.

Dieu ! de quel œil Gérard regardait Guirré ! Il le haïssait parce qu'il était allé à la recherche de Huon, et il jurait en lui-même que, s'il pouvait le tirer de l'abbaye, il le lui ferait payer cher. Les

autres mangeaient joyeusement ; mais lui il ne soupa guère ; il pensait toujours à sa grande trahison.

Quand le souper fut fini et qu'on eut ôté les nappes, on fit faire les lits pour aller dormir. Huon appela l'abbé et le prit à part.

— Sire, dit-il, j'ai amené ici de grandes richesses ; je vous prie de me les garder jusqu'à mon retour et de ne les remettre à nul autre qu'à moi-même.

— Soyez tranquille, dit l'abbé.

Huon prit une chambre avec Gérard.

— Frère, dit Gérard, demain, si tu veux, je t'éveillerai au point du jour ; car il fait bon cheminer au matin.

— Très bien, dit Huon.

Il s'endormit ; mais Gérard ne dormit pas. Dès qu'il entendit chanter le premier coq, il éveilla Huon.

— Frère, dit-il, debout ! Hâte-toi ; il y a longtemps que le coq a chanté.

Huon sauta du lit et appela ses gens.

— Debout, seigneurs ! Il est temps de se lever.

— Dieu ! dit Géreaume, est-il déjà jour ? Nous avons à peine dormi. Sire, laissez-nous reposer encore un peu.

— Géreaume, dit Gérard, vous avez tort. Quand on a une besogne pressante, il ne faut se reposer ni jour ni nuit.

— Par ma foi, dit Huon, il a raison. Debout ! Je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai pas vu l'empereur.

Ils se levèrent tous et se vêtirent. Les sergents apprêtèrent les chevaux, les barons se mirent en selle, et Esclarmonde monta sur la mule qu'elle avait ramenée de Syrie. Huon prit congé de l'abbé, qui recommanda Dieu ; on ouvrit la grande porte, et ils se mirent aux champs.

Ils étaient à une lieu de l'abbaye, à un endroit où quatre chemins se rencontraient.

— Tenez, dit Huon à ses gens : ce chemin-là va à Bordeaux ; je ne le prendrai pas, ce serait fausser ma foi envers mon seigneur Charles ; celui-ci va droit en France : vous êtes témoins que c'est celui que je prends.

— Bientôt ils approchèrent du bois où Gibouard était caché, et Gérard trouva que c'était le moment d'entamer la querelle.

— Huon, dit-il, tu vas ravoir ta seigneurie ; et moi, que me restera-t-il ? Je l'ai loyalement gouvernée en ton absence, et je n'y ai rien gagné. Je n'ai plus maintenant un morceau de terre. Je te demande de me dire ce qui me reviendra quand tu seras rentré dans ton fief.

— Frère, dit Huon, ne t'inquiète pas. J'ai laissé dans l'abbaye un trésor inestimable : tu en auras largement. Je n'aurai jamais un denier que je ne partage avec toi.

— Ce n'est pas cela que je demande, répondit Gérard ; je veux avoir ma part bien limitée et où je puisse être chez moi.

Huon vit bien qu'il lui cherchait une mauvaise querelle ; mais il lui répondit avec douceur.

— Eh bien ! nous avons Bordeaux et Gironville : lequel te plaît mieux ? tu me laisseras bien l'un des deux ?

Quand Gérard vit qu'il ne pouvait l'exciter et qu'il n'en recevait que des réponses courtoises, il renonça à chercher des prétextes ; il s'avança vers Guirré.

— Traître, lui dit-il, c'est par toi que je perdrai ma seigneurie ; mais, par Dieu ! tu vas me le payer !

Il tira son épée et cria son cri de ralliement. Gibouard l'entendit, et lui et tous les siens, piquant leurs chevaux, s'élancèrent hors du bois ; ils étaient bien soixante.

Quand Huon les vit, il comprit la trahison ; il aurait bien voulu retourner à l'abbaye, mais les traîtres l'avaient enveloppé. Que pouvait-il contre le nombre, et sans armes ? Bientôt ses douze compagnons furent tués ; lui-même fut renversé de cheval, et les traîtres lui bandèrent les yeux et lui lièrent les poings.

Gérard s'approcha de Géreaume, le renversa par terre, et, lui fendant le côté, en enleva les dents et les blanches moustaches de Gaudise. Au cri que poussa Géreaume, Huon le reconnut et se mit à implorer son frère :

— Ne le tue pas, je t'en supplie au nom de Dieu !

— Non, dit Gérard ; qu'on lui attache seulement les poings et qu'on lui bande les yeux.

Ah ! quel deuil menait Esclarmonde pendant que Huon suppliait Gérard de ne pas lui faire de mal !

— Laisse-nous tranquilles ! dit le traître.

Àla dame aussi il fit bander les yeux et garrotter les poings ; puis on les mit tous trois sur des chevaux, et on reprit le chemin de Bordeaux.

— Sire, disait Esclarmonde à Huon, quelle aventure ! Vous me disiez que, quand nous serions arrivés dans votre ville de Bordeaux, vous me feriez porter une couronne d'or, et voilà comment on nous traite ! Quel frère vous avez ! Vraiment les Français sont de mauvaises gens ; j'ai vu plus de loyauté chez les Sarrasins.

— Amie, dit Huon, j'ai plus de peine pour vous que pour moi.

Cependant ils entraient dans Bordeaux ; le jour n'avait point encore paru. Ah ! si les bourgeois de la bonne ville avaient su cette trahison, ils se seraient fait tuer pour défendre leur seigneur ; mais les traîtres avaient si bien mené leur affaire que personne ne soupçonna rien.

Une fois entrés dans le château, on descendit les trois prisonniers dans la chartre profonde ; on leur avait délié les mains, on leur avait débandé les yeux, mais dans cette cave il n'entrait pas un rayon de soleil. Gibouard leur donna pour geôlier un sien cousin, lui commandant de ne leur livrer pour tout repas que trois pains d'orge et deux mesures d'eau.

Le lendemain de bon matin, Gérard et son beau-père montèrent à cheval et se dirigèrent vers l'abbaye de Saint-Maurice. Ils y entrèrent, et Gérard demanda l'abbé.

— Sire, dit-il, écoutez-moi. Huon m'a fait revenir ici à cause des richesses qu'il vous a confiées. Il a réfléchi qu'elles lui seront

nécessaires à Paris pour faire des largesses à la cour ; veuillez me les remettre.

— Gérard, dit l'abbé, vous parlez en vain. Par mon froc ! vous n'en aurez pas un denier ; car votre frère m'a ordonné de n'en rien remettre qu'à lui-même.

— Vilain, dit Gérard, vous mentez ! Vous croyez déjà avoir emboursé tout cet or et tout cet argent. Mais je l'aurai malgré vous et vous allez me payer cette insolence.

Il prit l'abbé aux cheveux et le jeta par terre. Gibouard vint à son aide, et tous deux lui portèrent tant de rudes coups qu'ils le laissèrent mort. Tous les moines s'enfuyaient devant eux, et ils les poursuivaient l'épée à la main.

— Pitié, Gérard ! dit le prieur. Nous ne savons où l'abbé a caché le trésor de votre frère ; mais le nôtre est à votre discretion.

— Voilà parler, dit Gérard ; faites tôt, et menez-nous-y.

Les moines les menèrent en tremblant où était leur trésor, et Gérard fit tout emporter : chapes de chœur, chasubles, paraments d'autel, calices, encensoirs, reliquaires, il n'y laissa rien. Il en chargea bien quinze sommiers. Puis ils prirent un mauvais moine qui était là, filleul de Gibouard, et ils le firent abbé.

Ils rentrèrent ensuite à Bordeaux, emmenant avec eux le nouvel abbé.

Tous les bourgeois les regardaient passer dans les rues, se demandant où ils avaient pris les grandes richesses qu'ils ramenaient. Entré au palais, Gérard fit décharger cinq des sommiers et mettre les trésors qu'ils portaient dans une tour bien fermée.

Les deux autres restèrent chargés, et dès que Gérard eut dîné, lui, Gibouard, l'abbé, deux écuyers et un moine prirent avec les sommiers le chemin de Paris.

Ils y arrivèrent un soir et se logèrent chez un bourgeois. Le lendemain matin, ils s'habillèrent richement et se rendirent à la cour.

Gérard fit présenter trois des sommiers à Charlemagne et deux à la reine. À tous les barons de la cour il distribua de riches joyaux, des coupes d'or, des étoffes de soie, des tapis d'outremer, aux sergents de belles pelisses, aux garçons de bons manteaux. Tous chantaient ses louanges. Seul le duc Naimes ne voulut rien accepter, car il se doutait que c'était du bien mal acquis.

L'empereur les appela dans la grande salle ; il fit asseoir Gérard près de lui, un peu plus loin Gibouard et l'abbé, et le moine lui-même avec l'écuyer, car ceux qui donnent sont toujours bien reçus.

— Gérard, dit Charles, quelle affaire vous amène ici ?

— Une triste affaire, sire, et telle que j'aimerais mieux être outre-mer que d'être venu vous la dire. Et pourtant il me faut tout conter. C'est mauvais à dire, et c'est pire à cacher. Je le fais malgré moi, car je sais bien que j'en serai blâmé ; mais je tiens plus à mon honneur et à ma foi qu'à l'opinion de n'importe qui.

— Vous avez raison, dit Charles.

— Sire, reprit Gérard, écoutez-moi. Vous m'avez armé chevalier, vous m'avez donné mes éperons d'or : je suis votre homme lige, et je veux avant tout votre bien. Ce que j'ai à vous dire va

causer une grande peine à tous ceux qui l'entendront, et moi-même j'en ai le cœur serré de douleur.

— Gérard, dit Naimes, vous faites un trop long sermon. Allons, venez au fait. Je me doute que vous ne pensez que du mal.

— Eh bien ! dit Gérard, écoutez-moi. J'étais l'autre jour à Bordeaux dans la salle de mon palais, mes chevaliers autour de moi, ma porte grande ouverte. Je regardais du côté de mon pont, quand je vis Huon, mon frère, l'écharpe au cou, un bourdon à la main, et avec lui une belle dame, et aussi un vieillard qui s'appelle, je crois, Géreaume.

— Géreaume ! s'écria le duc Naimes ; et d'où revient le prud'homme ? Je l'ai vu il y a bien longtemps au tournoi de Châlons, où il tua un comte, ce qui l'obligea à quitter le pays. Nous avons été compagnons d'armes.

— Sire, dit Gérard, laissez-moi finir. Je fus bien surpris en voyant arriver Huon dans cet équipage ; je le reçus bien toutefois et lui donnai à manger, puis je l'interrogeai sur le Saint Sépulcre. Il ne sut rien m'en dire. Je lui demandai s'il avait fait votre message à l'amiral Gaudise : de rien il ne put me rendre raison. Quand je vis cela, je fus bien troublé ; je ne savais que faire, car vous lui aviez défendu de remettre les pieds à Bordeaux. Sire, je suis votre homme : je n'ai pas voulu être coupable de trahison envers vous ; j'ai mis mon frère dans ma prison avec son compagnon et sa femme. Voilà ce que je voulais vous dire : décidez ce que vous avez à faire.

Tous les barons qui l'entendirent se mirent à pleurer ; tous maudissaient Gérard et disaient :

— Il a trahi son frère !

Mais l'empereur Charles, se levant, frappa la table de son bâton d'olivier et dit d'une voix éclatante :

— Écoutez-moi, Français et Bourguignons ! Où sont ceux qui se sont constitués otages pour Huon ? Je les rends responsables de son manque de foi, et, s'il m'échappe, je les pendrai tous. Qu'en dites-vous, Naimes ?

— Je dis, sire, que tout cela est une trahison de Gérard.

— Vous dites ce qui vous plaît, répondit Gérard ; mais j'ai de bons témoins de tout ce que j'ai dit. Voici mon beau-père, le noble Gibouard, et mon écuyer, et ce saint abbé avec un autre moine de Saint-Maurice des Prés.

— Oui, oui ! s'écrient-ils tous, il n'a dit que la vérité.

— Sire, dit Naimes, c'est trop fort !

Comment ! ce misérable a jeté son frère en prison, et il vient vous le raconter ! Par le Seigneur qui fut mis en croix, si j'avais un frère qui fût ainsi banni de France et qui fût venu me demander l'hospitalité, j'aurais été bien vil si je l'avais mis en prison pour venir ensuite vous le dénoncer ! Certes, je ne l'aurais pas fait pour tout votre empire ! Je lui aurais donné à manger, je l'aurais gardé trois ou quatre jours, et puis je l'aurais laissé aller sans en rien dire à personne. Mais celui-ci, qui se vante d'avoir ainsi traité son frère, montre par là qu'il ne mérite aucune confiance. Je suis celui qui dis qu'il mériterait d'être pendu, et avec lui Gibouard et cet abbé et son moine. Je jurerais sur les saints qu'ils ont tous porté un faux témoignage.

Quand Gérard l'entendit, il fut tout décontenancé ; il aurait bien voulu ne pas s'être mis dans ce mauvais pas, mais il ne pouvait plus reculer.

— Sire, dit-il à Naimes, vous avez grand tort : pourquoi me haïssez-vous ainsi ?

— Par ma foi, dit Naimes, à cause de votre déloyauté. Et vous vouliez être un de nos pairs ? Vous auriez donné de beaux conseils !

— Tout cela est bel et bon, dit l'empereur ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il appela les douze otages de Huon.

— Seigneurs, dit-il, tenez-moi votre promesse. Rendez-moi Huon, ou je vous ferai tous pendre.

— Ah ! sire, s'écrièrent-ils, pitié ! Faites-nous au moins juger.

— Naimes, dit l'empereur, que me conseillez-vous ?

— Vous n'avez qu'une chose à faire, répondit le duc. Allez à Bordeaux, faites venir Huon devant vous, et écoutez ce qu'il vous dira.

— Eh bien ! dit Charles, je suivrai votre conseil.

Il fit monter à cheval jusqu'à cent vingt de ses barons, et il emmena les onze pairs ; le douzième, c'était Huon.

Il voulait faire jeter en prison les douze otages, mais Naimes se porta garant pour eux, et ils accompagnèrent l'empereur.

XVII

Comme on approchait de la ville de Bordeaux, Gérard dit à Charlemagne :

— Sire, permettez-moi de vous précéder dans la ville pour faire tout apprêter.

— Ne le lui permettez pas, sire, dit Naimes : il ferait encore quelque trahson.

— Restez avec moi, Gérard, dit l'empereur.

Bientôt ils entrèrent dans Bordeaux ; les bourgeois émerveillés se demandaient ce que l'empereur Charlemagne venait faire dans leur ville. Il monta dans la grande salle du palais, et aussitôt Gérard fit préparer le repas. L'empereur s'assit à la maîtresse table dans son grand fauteuil d'or, Naimes et les autres pairs autour de lui ; à des tables plus basses prirent place tous les barons. Les bouteillers, les panetiers, les cuisiniers s'empressaient et couraient par les rues. Huon, qui entendait ce tumulte au-dessus de sa tête, appela son geôlier.

— Ami, dit-il, quel est ce bruit ?

— Ma foi, lui répondit le coquin, c'est Charlemagne et ses pairs qui viennent vous juger. Vous serez pendu avant la nuit.

Dans la grande salle du palais, les viandes et les vins étaient servis, mais le duc Naimes se leva si brusquement qu'il renversa le hanap de l'empereur.

— Naimes, dit Charles, que veut dire cela ? Vous avez bien tort de répandre ainsi mon vin.

— Non, sire, j'ai bien raison. J'enrage de vous voir vous comporter comme vous le faites. Par le corps de Dieu ! à quoi songez-vous ? Êtes-vous venu à Bordeaux pour manger et pour boire ? Il s'agit bien d'autre chose ; il s'agit d'un des douze pairs, que nous avons à juger, et quand nous aurons mangé à bouche que veux-tu et tant bu que nous serons ivres, nous serons bien en état de juger une affaire de vie et de mort ! Par Dieu ! il n'y a pas un homme ici, si je le vois toucher à son vin ou à son hypocras, qui ne perde mon amitié.

— Allons ! dit l'empereur, je ferai ce qui vous plaît. Qu'on ôte les tables.

On les enleva, et le roi fit chercher Huon dans sa prison.

On l'amena avec sa femme et le vieux Géreaume. Tous les trois avaient aux pieds de lourds anneaux de fer.

Quand Huon vit Charlemagne, le sang lui monta des pieds au visage. Les douze barons qui s'étaient portés pièges pour lui s'avancèrent vers l'empereur.

— Eh bien ! sire, dirent-ils, voilà Huon. Sommes-nous quittes envers vous ?

— Oui, dit Charles ; puisque je le tiens, il ne m'échappera pas.

Huon s'approcha du roi et, s'inclinant jusqu'à terre, lui dit :

— Sire, écoutez-moi et faites-moi justice. Je me plains à Dieu et à vous, et aux barons qui sont assemblés ici, du traître que voilà, de Gérard, que je ne puis plus appeler mon frère, car depuis le jour où Caïn a tué Abel on n'a pas entendu parler d'un tel frère, aussi méchant et aussi félon.

En l'entendant, tous les barons pleuraient de pitié et regardaient Huon avec attendrissement

— Ah ! se disaient-ils l'un à l'autre, celui-là ne vient pas de faire la cour aux dames ! Nous l'avons vu si beau, et comme le voilà maigre et pâle ! Qu'est devenue la fleur de sa jeunesse ?

Ils regardaient Esclarmonde avec surprise ; quant à Géreaume, personne ne le reconnaissait.

— Sire, reprit Huon, je vais vous dire toute la vérité. J'ai fait ce que vous m'aviez ordonné : je suis allé au delà de la mer Rouge chez l'amiral Gaudise, je lui ai dit de point en point votre message ; il l'a reçu orgueilleusement ; quand je lui ai demandé ses blanches moustaches et quatre dents mâchelières de sa bouche, il m'a fait jeter dans sa prison. J'en ai été tiré par Auberon, le petit roi de Féerie, qui m'a aidé à tuer l'amiral : je lui ai coupé la tête, je lui ai pris ses moustaches et ses dents ; je ne savais où les mettre : je demandai à Auberon de les placer à un endroit où je ne pusse les perdre. Il les souhaita dans le côté de Géreaume, par sa féerie, car il a une puissance merveilleuse, avec la grâce Dieu. Je revins donc dans mon pays, ramenant avec moi la fille de l'amiral, la belle Esclarmonde, que vous voyez là appuyée à ce pilier. Si je voulais vous raconter des aventures, je pourrais parler longtemps ; mais ce n'est pas ici le lieu. Qu'importe, d'ailleurs ? J'ai eu de durs moments à passer. Arrivé à Rome, je fis baptiser ma femme, et le pape lui-même nous maria. Si vous, ne me croyez pas, envoyez à Rome : auprès du pape, et s'il ne témoigne pas la vérité de ce que je vous dis, je consens à être pendu. Au reste, je ne dirai rien ici dont je ne puisse fournir les preuves. Je revenais donc d'outre-mer, rapportant une masse d'or et d'argent et ramenant les douze compagnons auxquels

vous aviez permis de m'accompagner comme pèlerins. Je ne voulus pas entrer dans cette ville, car avant tout je voulais vous voir. J'allai me loger à l'abbaye de Saint-Maurice, qui dépend de vous. Le bon abbé fit prévenir mon frère, croyant qu'il me porterait honneur. Il y vint, le traître, n'amenant avec lui qu'un écuyer : j'aurais dû soupçonner sa perfidie.

— Par ma foi, dit Naimes, vous avez raison. Il vous montrait bien peu d'amour : il aurait dû venir avec une grande suite.

— Sire, reprit Huon, écoutez comme il s'est conduit. Il me demanda, feignant la meilleure amitié, si j'avais fait votre message, si j'avais les quatre dents et les blanches moustaches de Gaudise. Je lui dis que je les rapportais. Alors il me demanda où je les avais serrées. Je lui racontai tout, car je ne me méfiais pas de lui. Il me décida à me lever avant le jour, et quand nous fûmes arrivés à un carrefour, près d'un bois, il se mit à me chercher querelle. Dans le bois était caché Gibouard de Viésmés avec soixante hommes armés, montés sur leurs chevaux. Ils m'attaquèrent de toutes parts, ils me tuèrent mes douze pèlerins, que je les vis jeter dans la Gironde, puis ils me renversèrent de cheval, me bandèrent les yeux et lièrent mes deux mains derrière mon dos ; ils en firent autant à ma femme. Gérard se jeta sur Géreaume étendu à terre, lui fendit le côté avec son épée et en enleva les moustaches et les dents de Gaudise : on voit encore la grande plaie.

Géreaume se leva et montra à tous la plaie encore rouge de son côté.

— Sire, dit Huon, il nous a emmenés dans cette ville et nous a jetés dans sa prison. Si je suis ici, c'est malgré moi, et s'il ose soutenir que je ne dis pas la vérité, qu'il s'arme, lui et Gibouard : je

les combattrai tous les deux, et si avant le soir je ne leur fais pas avouer leur trahison, je consens à être pendu au vent ; mais si je suis vainqueur, rendez-moi ma terre et laissez-moi tenir en paix mon héritage.

— Sire, dit Gérard, il dit ce qu'il veut. Pour rien au monde, je ne voudrais combattre mon frère. Je n'ai pas fait ce dont il m'accuse. À vous de décider.

— Dieu ! dit Naimes, entendez-vous ce traître, comme il sait bien couvrir sa méchanceté ?

— Huon, dit Charles, tout cela ne sert de rien. Je ne sais pas comment vous vous êtes comportés : je te demande les quatre dents mâchelières et les blanches moustaches de l'amiral Gaudise.

— Sire, dit Huon, soyez juste : on m'a tout dérobé.

— Il y a autre chose, dit l'empereur. Quand tu es parti de France, je t'ai défendu, sur peine de la vie, si tu revenais jamais d'outre la mer Rouge, de rentrer dans ta terre avant de m'avoir parlé. Et voici que je te trouve ici dans ta propre maison ! J'ai le droit de te faire pendre sans avoir besoin d'aucun jugement, car telle fut notre convention, et, par Dieu ! c'est ce que je vais faire. J'en jure par ma blanche barbe, je ne mangerai qu'une fois avant de t'avoir vu pendre, toi et Géreaume, ton complice.

— Ah ! sire, dit le duc Naimes, songez que c'est un des pairs de France, et que ses pairs ont le droit de le juger.

— Non, dit Charles ; il a lui-même accepté, quand il est parti, la condition qu'il va subir. Qu'on apporte les tables : dès que nous aurons dîné, je ferai dresser le gibet.

Gérard l'entendit et son cœur se remplit de joie, mais, à cause des Français, il n'osa pas le faire voir. Tous les barons pleuraient de pitié. Esclarmonde embrassa son époux.

— Huon, dit-elle, si j'avais un couteau, je m'en frapperais au cœur.

— Hélas ! dit Géreaume, quelle triste destinée que la mienne ! Avoir usé ma vie en si grande douleur, et à la fin mourir d'une telle mort !

Tous trois pleuraient, car ils se croyaient bien perdus à cause du grand serment que Charles avait juré ; mais il en sera parjure, comme vous allez l'entendre, si Dieu garde le gentil roi de Féerie.

XVIII

Auberon était dans sa grande forêt, où il avait fait surgir un palais merveilleux ; il était à table, entouré de ses barons ; mais il ne mangeait pas, il était pensif, et des larmes coulaient de ses yeux.

— Qu'avez-vous, sire ? lui dirent ses hommes.

— Seigneurs, je pense à un infortuné que j'ai aimé tendrement : c'est Huon de Bordeaux que je veux dire. Il a bien expié ses fautes. Il est revenu dans son pays, il a épousé sa femme à Rome après s'être bien confessé au pape, et voilà que son frère l'a félonnement trahi : il est maintenant dans le plus grand danger où il se soit jamais trouvé. À Bordeaux même, dans son propre palais, il est captif, les fers aux pieds. L'empereur Charlemagne a juré qu'il ne mangerait qu'une fois avant de l'avoir vu

pendu ; mais, par Dieu ! il en parjurera sa barbe blanche. Je vais secourir mon ami. Je souhaite ma table dans la salle de Bordeaux, près de celle où Charles va dîner, et plus haute de deux grands pieds, et je souhaite sur la table mon bon hanap et mon cor d'ivoire et mon haubert, et je souhaite dans Bordeaux cent mille hommes armés.

Àpeine avait-il parlé que son souhait était accompli. La table se trouvait sur l'estrade à côté de celle de Charlemagne, et plus haute de deux grands pieds ; sur la table étaient posés le cor, le hanap et le haubert.

Charles, étonné, dit à Naimes :

— Qu'est cela ? voyez donc ; c'est quelque enchantement.

Tous les barons s'émerveillèrent.

Àce moment Géreaume, levant la tête, vit le haubert, le hanap d'or et le cor d'ivoire ; il les reconnut bien.

— Sire, dit-il à Huon, rassurez-vous : je vois là votre bon haubert, votre cor d'ivoire et votre hanap ; il nous vient du secours !

Huon l'entendit, regarda à son tour, et leva les bras au ciel.

— Dieu, dit-il, je te remercie ! Mon gentil seigneur ne m'a pas oublié !

Au même moment, Auberon entrait dans la ville avec son armée. En un moment, les grandes rues se remplirent de chevaliers ; Auberon alla vers le palais et monta les degrés de marbre ; plusieurs de ses barons l'accompagnaient. Il était vêtu d'une étoffe de soie resplendissante, que des boutons et des agrafes d'or attachaient sur sa poitrine : il était beau comme le

soleil en été. Il passa devant l'empereur sans paraître le voir et le heurta si vivement de l'épaule qu'il fit voler sa couronne de sa tête.

— Dieu ! dit Charles, qui est ce nain qui me heurte ainsi ? Il m'a presque renversé sur la table et il est si fier qu'il n'a pas daigné me regarder. Je ne sais ce qu'il pense ; mais, par Notre Dame, qu'il est beau !

Auberon alla droit à Huon ; il le fit lever, et souhaita que ses fers tombassent aussi bien que ceux d'Esclarmonde et de Géreaume ; puis il les fit asseoir tous trois à sa table à côté de lui. Il prit son bon hanap, il fit un signe de croix, et le hanap se remplit d'un vin vermeil. Il l'offrit à Esclarmonde : elle but et le passa à Huon, qui but ainsi que Géreaume.

— Huon, dit Auberon, prends ce hanap et porte-le à l'empereur Charlemagne ; dis-lui qu'il y boive en signe de paix : s'il refuse, il le paiera cher.

Charles ne savait que penser ; il se taisait en voyant toutes ces merveilles. Huon se leva, prit le hanap plein de vin jusqu'au bord, s'approcha de Charlemagne et le lui présenta.

L'empereur n'osa pas le refuser : il le prit ; mais dès qu'il le tint, le vin en disparut.

— Vassal, dit Charles, c'est de l'enchantement !

— Non, dit Auberon, c'est votre méchanceté ; car ce hanap est si digne que nul n'y peut boire s'il n'est prud'homme et pur de tout péché mortel. Empereur Charlemagne, j'en connais un bien criminel que vous avez commis il y a longtemps et dont jamais

vous ne vous êtes confessé : si je ne craignais pas de vous déshonorer, je le dirais devant tout le monde.

L'empereur baissa la tête, tremblant qu'Auberon ne lui fît honte.

Huon reprit le bon hanap et le porta au duc Naimes, qui le vida d'un trait ; mais il n'y eut pas dans toute la salle, après lui, un seul baron qui put toucher au hanap sans que le vin en disparût.

Huon retourna auprès d'Auberon, et Auberon appela le duc Naimes :

— Vous êtes un prud'homme ; asseyez-vous près de moi.

Puis se tournant vers Charles :

— Empereur, dit-il, écoutez-moi. Vous avez grand tort de traiter Huon comme vous le faites, car il est plein de loyauté. Je vous dis, en toute vérité, qu'il a fait votre message auprès de l'amiral Gaudise : je l'ai aidé à le tuer, je lui ai vu lui couper ses blanches moustaches et lui ôter ses quatre dents machelières, et, par le pouvoir que je tiens de Dieu, je les ai souhaitées dans le côté de Géreaume. Je vous atteste que tout ce qu'il vous a dit est la pure vérité. Gérard a trahi son frère, et je vais le lui faire avouer. Approche, Gérard.

Gérard n'osa pas désobéir ; il s'approcha, tremblant comme la feuille quand il vente.

— Écoute, Gérard, dit Auberon, je t'adjure de par Dieu de dire la vérité, et je ne crains pas que tu mentes.

Gérard vit qu'il ne pouvait plus ni reculer ni mentir.

— Sire, dit-il, c'est vrai : je suis allé à l'abbaye de Saint-Maurice voir mon frère ; mon beau-père Gibouard de Viésmés s'était caché dans un bois pour le guetter avec soixante chevaliers.

— On ne vous entend pas, dit Auberon ; parlez plus haut.

— Vraiment, dit Gérard, que vous dirai-je ? J'ai mal agi. Je fis sortir mon frère de l'abbaye avant le jour ; quand nous fûmes arrivés près du bois, je cherchai querelle à Huon ; alors mon beau-père sortit du bois avec ses gens, nous tuâmes les compagnons de Huon ; lui, sa femme et le vieux Géreaume, nous les amenâmes dans la ville les poings liés et les yeux bandés ; j'ouvris le côté de Géreaume, j'en tirai les moustaches et les dents. Si vous le voulez, je vais aller vous les chercher.

— Tu ne m'échapperas pas ainsi, dit Auberon ; continue.

— Eh bien ! je mis mon frère en prison, puis je m'en retournai à l'abbaye avec mon beau-père. Nous demandâmes à l'abbé les richesses que Huon lui avait confiées, et, comme il nous les refusait, nous le tuâmes et nous fîmes un autre abbé, que voilà. Du trésor de l'abbaye je fis charger dix sommiers et je les conduisis à la cour, où j'en fis largesse. Je croyais bien que Huon serait mis à mort et que j'aurais son héritage. C'est une grande trahison ; mais c'est Gibouard de Viésmés qui me l'a fait faire. Sans lui je n'en aurais pas eu l'idée.

— Sois tranquille, lui dit Auberon : la potence sera pour vous deux, et on n'oubliera pas l'abbé et son moine, pour le témoignage qu'ils ont porté.

— Certes, dit Charles, c'est justice.

— Voyez, sire, dit Naimes, quel péché vous étiez près de commettre ! Les barons se signaient de tous côtés en entendant l'aveu d'une telle scélératesse.

— Gérard, dit Auberon, où sont les dents et les moustaches ?

— Sire, elles sont serrées avec soin ; si vous voulez me le permettre, j'irai vous les chercher.

— Ce n'est pas la peine : je les souhaite sur la table.

Et aussitôt elles y furent, au grand ébahissement des Français.

Huon s'agenouilla devant Auberon.

— Sire, dit-il, s'il vous plaisait, je vous supplierais de pardonner à Gérard : nous ferions la paix et nous serions ensuite de bons frères. C'est Gibouard qui lui a fait commettre cette trahison. Sire, faites-lui grâce, et permettez-moi de lui donner moitié de ma terre.

Les Français l'entendent et pleurent de pitié ; mais Auberon :

— Vive Dieu ! tout l'or du monde, ne le sauverait pas. Je souhaite là dans ce pré un grand gibet qui monte plus haut que ne fait le trait d'un arc, et j'y souhaite Gérard et Gibouard son beau-père, et l'abbé avec son moine.

Àpeine avait-il parlé que des fenêtres de la salle on voyait dans la prairie un grand gibet à quatre branches, à chacune desquelles pendait un des félons. Tous les Français étaient dans la stupeur, et Charles s'écria :

— Cet homme est Dieu !

— Non, sire, dit Auberon, je ne suis pas Dieu ; je ne suis qu'un homme. Je m'appelle Auberon ; je suis né à Monmur : mon père est Jules César, celui qui a fait ces beaux chemins qu'on voit encore ; et ma mère est la fée Morgue. À ma naissance, il y eut grande fête, et beaucoup de fées vinrent visiter ma mère : une d'entre elles fut mécontente et me condamna à être, comme vous le voyez, un petit nain : je n'ai pas grandi depuis que j'ai eu trois ans. Quand elle eut prononcé sa parole, elle la regretta, mais l'effet en était irrévocable, et pour le compenser elle me donna d'être la plus belle créature qui soit au monde après Dieu, et, vous le voyez, je suis beau comme le soleil en été. Je ne veux pas vous raconter ici tout ce que m'ont donné les autres fées ; sachez seulement que j'ai un don plus précieux que tous les autres, qui est la grâce de Dieu. Je prise par-dessus tout la vaillance et la loyauté, et c'est pour cela que j'aime Huon, parce qu'il est prud'homme, et je l'ai mis à l'épreuve. Ami, dit-il à Huon, va porter à Charlemagne les moustaches et les dents : il te rendra ton héritage.

L'empereur se leva, prit Huon dans ses bras et le baisa.

— Je te pardonne, lui dit-il, je te rends ta terre, et désormais nous serons amis.

Tous les barons en furent joyeux, le vieux Naimes plus que tous.

— Huon, dit Auberon, écoute-moi : dans trois ans tu viendras à Monmur ; je te laisserai ma royauté et toute ma puissance, car je puis les donner à qui je veux. Tu porteras sur ta tête la couronne de Féerie. Tu laisseras ta terre à Géreaume : il l'a bien méritée, car il t'a servi loyalement et a beaucoup souffert pour toi.

— Sire, dit Huon, je ferai tout ce que vous m'ordonnez.

— Ami, dit Auberon, je ne veux plus séjourner sur terre. Notre Seigneur m'appelle au paradis, où mon siège est préparé. N'oublie pas ce que je t'ai dit, et n'aie jamais de différends avec l'empereur ; c'est ton seigneur : tu dois lui être fidèle.

— Sire, dit Huon, fiez-vous-en à moi.

Le roi Auberon prit congé de Charlemagne ; il embrassa Huon, et s'en retourna à Monmur avec tous ses hommes. L'empereur retourna à Paris, et Huon resta dans sa ville de Bordeaux.

Son premier soin fut d'aller à l'abbaye de Saint-Maurice. Il rendit aux moines tout ce qu'on leur avait pris et y ajouta de bonnes terres ; puis on choisit parmi eux un saint homme qu'on fit abbé.

Les barons et les bourgeois faisaient grande fête de leur seigneur retrouvé.

Huon, Esclarmonde et Géreaume jouissaient d'avoir si heureusement terminé leurs aventures.

Je n'ai plus rien à vous raconter de Huon, ni d'Auberon, le petit roi de Féerie : il faut finir notre chanson. Vous qui l'avez écoutée et m'avez donné de votre argent, je vous salue en terminant. Puisse Dieu vous permettre de vous conduire bien en ce monde qu'il vous appelle dans son saint paradis, et moi avec, qui vous ai raconté cette histoire.

FIN

Explication

EXPLICATION

DE QUELQUES MOTS VIEILLIS ET DE QUELQUES NOMS PROPRES.

AMIRAL, nom donné aux chefs musulmans (de l'arabe « amir », qui a donné plus tard le français « émir »).

BACHELIER, jeune homme de famille noble (il se dit proprement de celui qui n'est pas encore chevalier).

BALLER, danser.

BAN, proclamation publique.

BARON, homme noble possesseur d'un fief important.

BEAU, terme d'amitié : beau frère, beau neveu, beau sire.

BLIAUD, vêtement ajusté le long du corps, ordinairement en soie.

BOURDON, bâton de pèlerin.

BRAIES, caleçons de toile portés par les hommes sous leurs autres vêtements.

BRAND, épée.

BROCHER LE CHEVAL, le piquer de l'éperon.

CAROLER, danser en rond au son des chansons.

CHAIRE, grand fauteuil.

CERCLE, cercle de fer ou d'acier qui entourait et renforçait la base du heaume.

CHANSON DE GESTE, poème épique censé fondé sur l'histoire de France.

CHARTRE, prison.

CHEVÈCE DU HAUBERT, ouverture par laquelle on le mettait en passant la tête.

COIFFE, calotte qui couvrait la tête au-dessous du capuchon du haubert.

CORDOUAN, cuir de Cordoue employé pour la chaussure de luxe (de là « cordouanier » cordonnier).

CORNER, sonner du cor ; « corner la prise », sonner du cor pour annoncer, à la chasse, la prise de la bête.

COULPE (BATTRE SA), se frapper la poitrine en disant : « mea culpa ! »

DAMOISEAU, jeune homme de noble famille.

DESTRIER, grand cheval servant surtout à la guerre.

DURANDAL, nom de l'épée de Roland.

ÉCARLATE, drap très fin, le plus souvent teint en rouge (d'où le sens actuel).

ÉCHARPE, bourse ou gibecière que portaient les pèlerins.

ENFANT, se prend au sens d'adolescent, jeune homme de noble race.

FÉERIE, pays des fées, et aussi royaume d'Auberon.

FERVÊTU, couvert d'une armure de fer.

FLEURI, blanc comme les fleurs des arbres fruitiers au printemps.

GALAND, forgeron célèbre, qui est originairement le dieu germanique Waland.

GALIOTS, pirates (proprement gens qui montent une galère, vaisseau mu par des rames).

GAMBOISON, vêtement épais et piqué que l'on portait sous le haubert.

GENTIL, noble.

GIGUE, petit violon à trois cordes.

GONFALON, flamme, petit drapeau attaché à la lance.

GRIS, fourrure estimée (dos de l'écureuil appelé petit-gris).

HANAP, grande coupe à boire.

HAUBERT, cotte de mailles couvrant le buste et le haut des jambes ; le haubert était muni par derrière d'un capuchon qui couvrait la tête, sur la coiffe et sous le heaume, et par devant d'une pièce mobile qui se relevait et protégeait le visage ; le haubert se divisait en deux pans dont l'un couvrait la poitrine et l'autre le dos.

HEAUME, casque sans visière ni mentonnière, de forme conique, ne couvrant que la moitié supérieure de la tête, et muni d'un appendice qui protégeait le nez.

HOMME, HOMME LIGE, vassal.

JONGLEUR, synonyme de « ménestrel ».

JULES CÉSAR, demeuré dans l'imagination populaire comme le représentant de la puissance romaine : on lui attribue notamment la construction de tous les grands chemins et l'édification de Constantinople.

LAVER, laver ses mains avant le repas, comme on le faisait toujours, mangeant avec les doigts.

LUITON DE MER, être fantastique, sorte de triton (le mot « luiton », plus anciennement « nuiton » et d'abord « netun », du nom du dieu Neptune, s'est plus tard transformé en « lutin »).

MAHOMET, représenté comme une idole, par la même confusion qui fait appeler païens les Musulmans.

MANGONNEAU, espèce de pierrière moins grande.

MÉNESTREL, musicien et chanteur gagnant sa vie surtout aux cours seigneuriales et récompensé généralement par le don de vêtements et de fourrures.

MIRE, médecin.

MONTJOIE, cri de guerre des Français.

MORGUE, célèbre fée, provenant de la tradition bretonne, ordinairement appelée sœur du roi Arthur, et donnée ici comme femme de Jules César et mère d'Auberon.

MUE, renouvellement des plumes des oiseaux de chasse, époque dangereuse pour eux et qui demande beaucoup de soins.

OTAGES. Dans les combats judiciaires, chacun des adversaires devait livrer des otages qui garantissaient qu'il se présenterait au moment voulu et qui, s'il était vaincu, étaient soumis à une peine fixée d'avance.

PAÏEN, pris comme synonyme de Musulman.

PAÏENNIE, pays des païens, Orient musulman.

PAIRS, les douze pairs de France, les plus grands seigneurs du royaume, formant une sorte de corporation où tous étaient égaux et immédiatement au-dessous du roi.

PALEFROI, cheval de promenade ou de voyage, par opposition au destrier.

PAN, voyer HAUBERT.

PARISIS, denier de Paris ; plusieurs villes avaient ainsi leur monnayage particulier.

PELISSON, vêtement de fourrure ajusté qu'on portait sur la peau ou sur la chemise.

PIERRIÈRE, machine de guerre qui lançait de grosses pierres.

PONT. Les maisons seigneuriales, même dans les villes, étaient entourées d'un fossé, et l'on n'accédait qu'en passant sur un pont qui pouvait se lever (pont-levis).

PRÉVÔT, agent royal ou seigneurial chargé de fonctions judiciaires et administratives.

PRUD'HOMIE, ensemble des qualités du prud'homme.

PRUD'HOMME, homme sage, loyal et vaillant.

RELEVER UN FIEF, recevoir l'investiture du fief qu'on doit avoir par héritage en prêtant hommage au suzerain.

RIBAUD, homme sans aveu.

SABLE, gibeline, fourrure.

SARRASINOIS, arabe, langue des Sarrasins.

SÉNÉCHAL, officier du roi ou du seigneur chargé surtout de diriger les dépenses de l'hôtel.

SERGENT, serviteur des princes et des nobles, prenant aussi part à la guerre.

TABLES, sorte de trictrac.

TERVAGANT, prétendu dieu des Sarrasins.

TIMBRE, sorte de tambour de basque.

TRUAND, gueux.

VAIR, fourrure estimée (ventre de l'écureuil appelé petit-gris).

VASSAL, qui signifie proprement celui qui est féodalement le subordonné d'un autre, se prend souvent dans un sens plus général comme appellation adressée, par un supérieur, à quelqu'un de la classe des hommes d'armes.

VIELLE, violon dont les ménestrels se servaient pour accompagner leurs chansons.

VILAIN, rustre, homme de basse condition et de mœurs grossières.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Aventures_merveilleuses_de_-Huon_de_Bordeaux. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.